

L'APOTRE



LA GRILLE PRINCIPALE DU PALAIS DE VERSAILLES

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

PAGE	TEXTE	
289 —	Aux provinces.	THOMAS POULIN.
291 —	Un soufflet salutaire.	R. VALDOR
293 —	Hermann Cohen.	RENÉ MILLY (<i>Le Noël</i>)
297 —	Le langage des bêtes.	C. DE LABONNEFON
298 —	La passion de Notre Seigneur.	R. P. BERTHE, C.S.S.R.
308 —	Éphémérides canadiennes : février.	LE VIEUX DOCTEUR.
310 —	La machine humaine : Les arthrites.	DR PIÉVAL (<i>La Maison</i>)
311 —	Broncho-pneumonie.	JEANNE LE FRANC
312 —	Les heures passent.	JEANNE LE FRANC
312 —	Boîte aux lettres.	MARIE-ANGÈLE (<i>Aux Davidées</i>)
314 —	Bien user du temps.	Abbé STANISLAS GAMBER
315 —	La vie (<i>poésie</i>).	X.
316 —	Pour s'amuser.	A. DEVOILLE
316 —	Guéri de la peur des sorciers.	
321 —	Les Croisés (<i>feuilleton</i>).	

ILLUSTRATIONS

290 —	Les plaisirs de l'hiver au Canada.
306 —	Vue de la basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.
307 —	Vue de Coblenze.
309 —	Les plaisirs de nos hivers canadiens.
312 —	Dans nos forêts canadiennes : une cabane à sucre.
320 —	La Beauce aux prises avec l'inondation.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et États-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, MARS 1930

N° 7

Aux provinces

IL faut en croire les nouvelles qui viennent d'Ottawa, on peut estimer que la présente session ne se terminera pas sans qu'il y ait du nouveau dans le domaine de l'immigration.

L'immigration a créé le chômage et le chômage finira peut-être par régler le problème de l'immigration.

Il y a longtemps que de nombreux canadiens protestent contre l'entrée en masse des immigrants ; il y a longtemps qu'ils prédisent que cette immigration nous apportera une crise sérieuse.

Nous en sommes rendus là.

Bien que notre pays soit jeune, d'une richesse encore inexplorée, que l'industrie se développe d'une façon extraordinaire, que le travail sous toutes ses formes, dans l'ensemble, augmente, le problème du chômage se pose de plus en plus aigu. L'agriculture de l'Ouest, qui avait l'habitude d'exiger beaucoup de travail supplémentaire à certaines périodes de l'année, a dû discontinuer cette pratique. Elle n'a plus besoin des bras de l'Est pour faire sa moisson et ses villes sont encombrées de sans travail. On a saturé, sursaturé l'Ouest. On a cru à tort que la colonisation pouvait absorber rapidement les chômeurs anglais et le surplus de plusieurs pays d'Europe.

La mesure est pleine et renverse.

Alors, il faut bien aviser.

*

* *

Ottawa semble d'ailleurs fatigué du problème qui se pose sous deux angles opposés :

celui du Canada et celui de l'Angleterre. L'Angleterre ne cesse depuis des années de multiplier ses instances pour que notre gouvernement consente à absorber plus de ses chômeurs. L'intérêt canadien proteste, parce qu'il se voit chargé d'un fardeau qu'il ne lui appartient pas de porter.

Ottawa sait bien que le Canada a raison, mais il lui est bien difficile de se défendre complètement des instances anglaises. Et les compagnies de transport sont là aussi pour ne cesser de demander qu'on leur permette d'augmenter leur trafic.

Ottawa a dit l'autre jour que le problème du chômage est d'abord individuel, ensuite municipal, provincial et finalement fédéral, mais il sait bien que la politique d'immigration n'est ni individuelle, ni municipale, ni provinciale.

Alors, Ottawa, songerait sérieusement à profiter du fait qu'il remet aux provinces de l'Ouest leurs ressources naturelles pour leur remettre en même temps la tâche de régler chez elles le problème du peuplement.

Ainsi, elles ne pourraient plus se plaindre qu'on les encombre d'immigrants pour les laisser ensuite sans secours devant les résultats de cet encombrement.

Il est difficile pour le moment de prévoir exactement quels seraient les résultats de ce transfert de responsabilités. Nous croyons bien, toutefois, que les provinces, ayant à voir à leurs propres affaires, y regarderaient à deux fois avant d'importer plus d'immigrants qu'il ne leur en faut, ou qu'elles n'en peuvent établir sérieusement.

Aussi, si elles veulent examiner leur peuplement à la lumière des intérêts canadiens, il leur sera facile de voir que le problème qui se pose

dans l'Est est tout l'opposé de celui qui se pose dans l'Ouest.

Le grand problème des provinces de l'Est est celui de garder leur population ; celui des provinces de l'Ouest, d'augmenter la leur.

*
* *

Il leur serait facile alors d'insister auprès des compagnies de transport pour qu'elles accordent des facilités de transport de l'Est à l'Ouest. De cette façon elles travailleraient réellement à placer chez elles une population canadienne déjà enracinée, et prête à s'établir d'une façon définitive.

Elles serviraient ainsi l'intérêt canadien, car elles assureraient la formation beaucoup plus rapide d'un idéal véritablement canadien qu'en important des étrangers qui, parfois, ne s'assimileront jamais.

L'expérience leur a déjà enseigné ce qu'il en coûte de faire venir au pays des gens qui ont une civilisation autre que la nôtre, et gardent des coutumes insupportables ici.

Si ce transport de l'immigration au domaine provincial pouvait avoir pour résultat de garder au Canada plus de Canadiens et de hâter le jour où un véritable esprit canadien sera formé, il faudrait le souhaiter de toutes nos forces.

Les provinces de l'Est n'aiment pas voir partir leurs fils et elles ont raison, mais elles s'en consolent lorsqu'elles constatent que ces fils ne sont pas perdus pour la grande patrie canadienne. Elles s'en réjouissent même jusqu'à un certain point, parce qu'elles comprennent qu'elles ont ainsi délégué dans l'Ouest des semeurs d'unité canadienne.

Souvent à quelque chose malheur est bon. Aussi, croyons-nous que si le chômage créé par l'immigration pouvait nous apporter une meilleure compréhension des véritables intérêts canadiens, nous pourrions pardonner beaucoup.

Nous suivrons donc avec intérêt ce qui va se passer dans ce domaine, car il ne peut tarder à se produire du nouveau.

Thomas POULIN.



LES PLAISIRS DE L'HIVER AU CANADA.

On voit ici un représentant de la Province de Québec au tournoi de sauts en ski, tenu à Ottawa, il y a quelques semaines.

Un soufflet salulaire

L'AVOCAT X... , bien connu du Barreau parisien pour son éloquence et son rigorisme en matière d'honnêteté, traversait au cours d'une promenade matinale un de ces marchés en plein vent comme il s'en trouve encore dans certains quartiers.

Un peu flâneur, comme tout bon Parisien, et n'étant, par hasard, pas trop pressé ce matin-là, l'avocat s'amusait du coup d'œil pittoresque et animé que présentait ce marché avec ces monceaux de victuailles au milieu desquels allait et venait une foule bigarrée, lorsque sa vue fut attirée par un gamin d'une dizaine d'années, chétif et pauvrement mis, qui semblait en contemplation devant l'étalage d'une fruitière.

L'enfant, comme hypnotisé par les fruits, fort beaux d'ailleurs, les dévorait littéralement des yeux, tout en jetant çà et là des coups d'œil à la dérobée; il ne pouvait voir l'avocat debout derrière lui et à demi dissimulé par la toile d'un auvent.

Le gamin, profitant d'un moment où la marchande se retournait pour parler à une voisine qui venait de l'interpeller, allongea le bras, saisit une pêche superbe, et s'apprêtait à s'enfuir, quand il se trouva face à face avec l'avocat qui lui barra le passage et lui administra un magistral soufflet.

Etourdi et effrayé, l'enfant chancela et laissa échapper le fruit qui roula à terre.

— Petit malheureux ! dit alors M. X... , qu'est-ce que tu dirais si je te faisais mettre en prison ?

— Non, M'sieu ! ne le faites pas, sanglota le gamin, je ne recommencerai pas.

— Est-ce que cela t'arrive souvent de voler ? demanda M. X...

— Oh ! non, M'sieu, c'est la première fois, pour sûr, c'est la première fois ; je ne suis pas un voleur ; je ne prendrais pas de l'argent à personne, mais *chiper* un fruit, je ne croyais pas que c'était très mal.

— Celui qui *chipe* un fruit étant enfant *vole* de l'argent étant un homme, dit sévèrement l'avocat. Tu aimes donc bien les pêches ?

— Oh ! oui, M'sieu, et je n'en ai jamais ; on est trop pauvre ; maman dit que quand on n'a pas d'argent pour du pain on n'achète pas de la gourmandise.

L'avocat poussa un profond soupir :

— Ramasse cette pêche et ne bouge pas, dit-il.

Et, appelant la marchande qui, tout occupée à bavarder, n'avait absolument rien vu :

— Choisissez-moi cinq belles pêches, dit-il ; avec celle-ci — il désigna le fruit que tenait l'enfant — cela fera six.

Il paya son achat et le mit dans les mains du gamin stupéfait.

— Mange celles-là de bon cœur, lui dit-il, je te les donne ; elles sont bien à toi, et va-t'en libre ; je ne te ferai pas arrêter comme j'en aurais le droit ; mais rappelle-toi bien ceci : il faut mieux mourir de faim que de voler.

— Oui, M'sieu, répondit le petit qui s'enfuit sans demander son reste et s'enfonça dans une ruelle obscure.

L'avocat le suivit des yeux, puis haussant les épaules :

— Encore de la graine de bague ! dit-il.

Une quinzaine d'années plus tard, M. X... se trouvait un soir dans son cabinet, sa consultation terminée ; le dernier client était parti et l'avocat s'apprêtait à prendre un repos bien gagné quand son domestique vint l'avertir que quelqu'un demandait à lui parler.

— Je n'y suis plus pour personne, répondit-il avec un peu d'humeur, l'heure est passée, vous le savez bien, je suis excédé, je ne veux plus recevoir.

Le domestique disparut et revint presque aussitôt.

— Ce Monsieur insiste, il dit que ce n'est pas pour une consultation ; mais pour une affaire personnelle, qu'il serait très reconnaissant à Monsieur si Monsieur voulait bien lui accorder cinq minutes d'entretien.

— Quel genre de personne est-ce ?

— Un jeune homme qui n'a pas l'air bien riche, on dirait un artiste.

M. X... hésita une seconde, puis, sa bonté naturelle l'emportant :

— Faites-le entrer, dit-il.

L'inconnu se présenta. C'était, en effet, un jeune homme dont la mise simple, mais très propre, tenait le milieu entre celle de l'artiste et celle de l'artisan ; il avait son feutre à la main et sous le bras un paquet assez volumineux.

En apercevant l'avocat, sa figure s'illumina ; il fit un mouvement comme pour s'élaner en avant ; mais il se retint bien vite.

— Merci de m'avoir reçu, Monsieur, fit-il d'une voix tremblante d'émotion, je suis si heureux de vous revoir, oh ! je vous reconnais bien !

— Mais moi, je ne vous reconnais pas du tout, fit l'avocat, je ne vous ai certainement jamais vu !

— Oh ! si, Monsieur, mais vous m'avez oublié, parce qu'il y a bien longtemps de cela, plus de quatorze ans ! Vous ne vous rappelez pas le gamin, au marché de Breteuil ?

— Le gamin ? Le marché de Breteuil ? Que voulez-vous dire ?

— Le petit gamin auquel vous avez donné... — il s'arrêta et rougit légèrement — auquel vous avez donné un soufflet et des pêches ?

— Si je me le rappelle ! Oh ! mais parfaitement, s'écria l'avocat ! C'est vous ?

— C'est moi, Monsieur, fit simplement le jeune homme. Vous ne vous doutez probablement pas que vous êtes mon bienfaiteur : vous m'avez sauvé du vice, de la maison de correction, de pis peut-être ; lorsqu'on s'engage dans une mauvaise voie, elle vous mène souvent plus loin qu'on ne pense ! Si je n'avais pas été arrêté par vous à mon premier larcin, j'aurais sûrement continué, et Dieu sait où j'en serais à présent ! Mais votre acte vis-à-vis de moi m'a produit un effet que vous ne pouvez vous imaginer. J'étais bien jeune ; mais j'ai réfléchi tout de même. J'ai pensé que si vous m'aviez donné un soufflet, ce n'était pas par vengeance, puisque les fruits n'étaient pas à vous, ni par méchanceté, puisqu'après, vous m'avez acheté des pêches. C'était donc parce que mon action était bien mauvaise ! J'avais tout le temps vos paroles dans mes oreilles : " Il vaut mieux mourir de faim que de voler." Je me suis juré à moi-même que je ne volerais plus jamais. Et j'ai tenu parole, Monsieur ! Un peu plus tard, on m'a mis en apprentissage chez un épicier ; je n'avais pas de goût pour le commerce et je ne réussissais guère ; mais mon patron m'a dit bien des fois : " Mon pauvre Pierre, tu n'y entends absolument rien et tu fais bévues sur bévues, mais tu es si honnête que je te garde tout de même !" Et de fait, on m'aurait tué plutôt que de me faire prendre un pruneau ou un morceau de sucre ; et je pensais en moi-même : " Si je suis honnête, je sais bien à qui je le dois !" Comme, tout de même, le commerce ne m'allait guère, je suis entré au service d'un sculpteur pour les courses et le nettoyage de l'atelier. Tout de suite, en voyant les belles choses que faisait mon maître, j'ai eu envie de l'imiter ; le soir, je m'amusais à modeler avec de la terre glaise tout ce qu'il y avait dans l'atelier. Un jour, le patron m'a surpris ; il a dit que j'avais du goût et il m'a appris à travailler. Je suis devenu son praticien. Quand j'ai vu que je commençais à n'être pas trop maladroit, j'ai tout de suite pensé que j'allais faire quelque chose pour vous. Depuis longtemps, l'idée de venir vous remercier me tourmentait ; mais je ne voulais pas me présenter les mains vides.

— Mon pauvre enfant, interrompit l'avocat, comment avez-vous pu me retrouver ?

— Oh ! ce n'était pas très difficile ! Paris est grand ; mais on arrive tout de même à en faire le tour. Je me suis informé, j'ai fait des stations au Palais, beaucoup de stations, par exemple ! Enfin, un jour, j'ai eu la chance de vous voir ! Oh ! je vous ai bien reconnu tout de suite, je n'avais pas oublié votre figure ! Quand vous êtes sorti, je vous ai suivi jusque chez vous ; alors, tranquille, puisque je savais où vous prendre, je me suis attelé à ma statue.

Le patron l'a trouvée bien, elle a été exposée au Salon, cette année, et j'ai eu une médaille. Alors, j'ai pensé que puisque j'avais fait quelque chose de pas trop mal je pouvais me permettre de vous l'offrir, et la voilà, acheva-t-il, en déroulant la toile qui enveloppait son paquet et en posant sur le bureau un charmant bronze représentant un jeune garçon tenant une corbeille de pêches.

Trop ému pour pouvoir parler, l'avocat tendit la main au jeune homme qui la prit et la porta respectueusement à ses lèvres.

Et comme M. X... voulait se défendre de cet hommage, l'artiste lui dit avec beaucoup de grâce :

— Ne m'empêchez pas de vous baiser la main, Monsieur, ce n'est que juste, car c'est au soufflet qui est sorti de cette main-là que je dois d'être un honnête homme !

L'avocat garde toujours sur son bureau la statuette en bronze, et il dit bien souvent qu'il ne la donnerait pas pour tous les trésors de la terre !

R. VALDOR.

LES LIVRES

"Le nom propre"

Étude grammaticale par F. E. A. Montréal, chez les Frères des Écoles Chrétiennes, 984, rue Côté. Vol. in-12 de 106 pages. Prix : une piastre, chez les éditeurs.

A cause de l'influence de la langue anglaise, que de fautes ne se commet-il pas dans les journaux canadiens et même dans les livres publiés en notre province, à propos des noms propres : omission de l'article ou du trait d'union, emploi abusif de la majuscule, etc. ! C'est cette question si complexe du nom propre que vient d'étudier un Frère des Écoles Chrétiennes en un volume d'une centaine de pages. C'est dire que cette difficile question grammaticale qui occupe à peine quelques feuillets dans nos manuels, est cette fois traitée à fond. Il faut remercier les Frères des Écoles Chrétiennes d'avoir publié cet utile travail. Ce livre rendra sûrement de précieux services aux journalistes et aux professeurs. Toutes les assertions de l'auteur se seront peut-être pas acceptées de tout le monde ; tout de même, le R. Frère s'appuie sur des ouvrages d'une telle autorité que son enseignement devra rallier la majorité des suffrages.

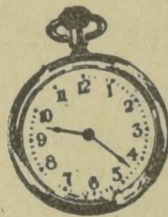
GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin.

Demandez 50 paquets de graines et notre catalogue.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.



Hermann Cohen

(Suite et fin)

En 1862, il se rendit à Rome pour les affaires de son Ordre et y rencontra le cardinal Wiseman.

Celui-ci, qui a tant fait pour ce mouvement de sa patrie vers le catholicisme qui a marqué le milieu du XIX^e siècle, goûta l'ardeur et le zèle du P. Hermann, au point qu'il ne douta pas que le moine ne fût un outil précieux pour l'œuvre de rénovation à laquelle il avait voué sa vie. Il demanda au Général des Carmes l'autorisation de l'emmener en Angleterre. Le Général refusa, jugeant le P. Hermann trop utile à des œuvres pressantes en France. Sans se tenir pour battu, l'auteur de *Fabiola* s'adressa à Pie IX, qui obtint pour lui l'autorisation sollicitée.

Quand le Pape reçut le P. Hermann, il lui dit, avec ce regard qui imprégnait l'âme de sa bonté :

— Je vous bénis, mon fils, et je vous envoie pour convertir l'Angleterre, comme au Ve siècle, un de mes prédécesseurs envoya un autre moine, Augustin, le premier apôtre de ce pays.

La mission était glorieuse, mais combien difficile !

Hermann souffrit d'abord de son arrachement à toutes les œuvres, couvents et confréries à quoi il avait donné le meilleur de son âme. Pour le surplus, la brumeuse Albion lui tint toutes ses promesses en fait de difficultés, suspicions et contraintes.

“ Je ne puis dissimuler, écrit-il en août 1862, que c'est un sensible sacrifice pour moi que de quitter la France où ma position comme religieux et prêtre me donnait de si grandes consolations. Ici, je ne puis même pas sortir de la maison sans échanger le froc du moine contre une redingote noire et un raide collet sur cravate noire, et ce vilain collet m'emprisonne le cou, la tête, les pensées, le cœur; je ne vis plus qu'à moitié. Mais enfin, puisque la vie du cloître est une vie de sacrifices, pourquoi ne pas en faire quelques-uns de plus, quand il s'agit de venir en aide à tant de catholiques de toutes les nations qui sont répandues dans cette immense ville de Londres, et presque entièrement abandonnés à eux-mêmes sous le rapport religieux ? ”

Malgré cette renaissance du catholicisme en Angleterre connue sous le nom de *mouvement d'Oxford* et dont les Manning, les Newman, les Faber avaient été les premiers ouvriers, la situation des catholiques n'était pas encore très prospère, et ceux-ci même, imprégnés à leur insu par la froideur protestante, ignoraient ce que peut être une religion d'amour et d'expansion. Ils ne comprenaient pas la communion fréquente. Le culte de la Sainte Vierge existait peine, on n'aurait osé faire d'elle le thème

d'un sermon, et un chapelet était toujours un objet assez difficile à se procurer.

Hermann, le “ converti du Saint Sacrement ” et le dévot de Marie, se mit à l'œuvre en dépit des difficultés et du manque de ressources. Son premier couvent fut une toute petite maison (comme il regrettait sa grande caserne de Lyon !), d'ailleurs placée sous le vocable d'un saint de la vieille Angleterre, saint Simon Stock. La Messe d'inauguration fut célébrée par le cardinal Wiseman, dans une chambre transformée en chapelle.

De là, il se jeta à corps perdu, comme toujours, dans l'apostolat, bien que la langue anglaise fût un obstacle de plus et que, à cause de cela, il écrivit tous ses sermons, ce qui lui demandait un temps considérable.

Le cardinal Wiseman le chargea de toutes les œuvres eucharistiques et mariales, sur quoi il écrivait :

“ Tout ce qui me donne occasion de m'occuper de l'Eucharistie m'est très cher, et le cardinal a bien deviné mon attrait. ”

L'Adoration nocturne, l'Action de grâces, la Confrérie du scapulaire, fleurissent à Londres, sans préjudice de ce qui concerne l'apostolat proprement dit et qui fructifie merveilleusement. Ce ministère l'écrase, il doit s'aliter souvent, mais à l'heure voulue il semble ressusciter pour prêcher, entreprendre un voyage urgent, passer le détroit, et la maladie l'attend, au retour, derrière la porte de son couvent.

Ce couvent n'est plus la pauvre maison du début, mais, dans Kensington, un vaste établissement avec parc et jardin, grâce au caractère, disons original d'un digne gentleman, M. Bird, qui ressemble à un personnage de Jules Verne. M. Bird, bon protestant, s'est refusé longtemps à vendre sa maison à des *papistes*, mais ayant lu, dans l'*Indépendance belge*, un article diffamatoire contre le pianiste Hermann, devenu Capucin, il fut pris du désir de céder son immeuble au susdit Hermann, si copieusement injurié. L'humour de John Bull cache parfois des sentiments généreux. Et dans le jardin du nouveau couvent Saint-Simon-Stock, on put faire de belles processions et promener la statue de la Sainte Vierge, et aussi, à travers les grilles, recevoir les pierres du bas peuple de Londres, en qui s'extériorise toute la haine anglicane pour le catholicisme romain.

Londres ne suffit pas au zèle du P. Hermann, et c'est l'Irlande (avec des auditoires de 9,000 personnes), l'Ecosse, la Belgique, la Prusse, etc., qui entendent sa parole ardente.

Un jour, il traverse Wildbald, une petite ville d'Allemagne. Il demande où est l'église, dont il n'aperçoit pas le clocher. On le mène dans une vaste salle qui sert alternativement à la célébration des offices catholique et du culte protestant. Le curé explique que ses paroissiens ne sont pas assez riches pour avoir un édifice à eux. Mais où conserve-t-il les Saintes Espèces ?

Il conduit le voyageur à une maison de modeste apparence, on monte au troisième, et là, dans une vulgaire armoire, il découvre le ciboire contenant la Sainte Réserve. Une vive douleur étreint le cœur du P. Hermann. Il tombe à genoux et pleure, pleure longtemps, sans que son compagnon puisse arrêter ses larmes. Il passe ainsi plusieurs heures à prier et à pleurer. Avant de partir, il adresse quelques paroles d'espoir au pauvre curé à qui sa misère n'a jamais été si sensible.

De là, il va prêcher à Genève. Son humilité, sa ferveur, son habit produisent toujours une impression profonde sur les Genevois, qui l'ont connu au temps de ses triomphes d'artiste. Cette fois son sermon est plus pathétique que jamais. Il n'a pu s'empêcher de peindre l'indigence des catholiques de Wildbald, le dénuement où se trouve Celui qui a créé le ciel et la terre.

À peine est-il entré dans la sacristie qu'une dame vient le trouver tout émue. Elle ne se doutait pas qu'il y eût des paroisses comme Wildbald. Elle est riche, elle fera les frais d'une église. Elle demande tous renseignements, que le P. Hermann s'empresse de lui prodiguer. Quelque temps après, il recevait une lettre du curé de Wildbald, qui lui contait sa joie de voir s'élever un édifice qui serait un peu moins indigne de Jésus que l'armoire dont la vue avait arraché tant de larmes au F. Augustin du Saint-Sacrement.

La France a sa part dans ses travaux apostoliques, et c'est toujours avec joie qu'il aborde ce pays, qui est la vraie patrie terrestre de son cœur et où, d'ailleurs, il a laissé tant de sillons ouverts et ensemencés. Rouen, Rennes, Paris, Paray, Le Creusot, Rodez, Valence, Avignon, Montpellier, Lyon, son cher Lyon, réentendent sa parole avec bonheur.

— “Mesdames, dit-il aux dames lyonnaises réunies pour une retraite, Jésus fut le dernier mot que je vous adressai, il y a six ans. Jésus sera aussi le premier cri qui sortira de mes lèvres en me retrouvant au milieu de vous... Pendant ces années qui viennent de s'écouler, j'ai fait de nombreux voyages, je me suis occupé de beaucoup d'affaires, j'ai rencontré bien des âmes et je n'ai appris qu'une seule chose, c'est que tout ce qui n'est pas Jésus n'est rien.”

C'est à la faveur d'une de ses missions à Paris que son zèle pour le salut des âmes lui fit désirer de revoir celle qui avait été un des témoins de ses erreurs passées, George Sand. Horace Vernet leur ménagea une entrevue dans son atelier. À la vue de l'habit austère qui revêtait le *Puzzi*, le favori d'autrefois, elle n'eut que ce mot, du bout des lèvres :

— Tiens, tu t'es donc fait Capucin !

Ce mot diminue singulièrement la romancière, tant il marque les limites de son esprit si incompréhensif des choses religieuses, de ce besoin *d'autre chose* que portent en eux tant d'é-

tres humains. *Rolla* eût été plus *intelligent*. Liszt l'avait été davantage, qui, à Rome, retrouvant transformé le *Puzzi* de jadis, avait pleuré ses égarements et goûté la joie d'être absous et communié par le musicien devenu Carme déchaussé.

Le choléra se déclare dans un des quartiers pauvres de Londres. C'est une trop belle occasion de regagner les bords de la Tamise pour que le P. Hermann la manque.

“J'ai assisté écrit-il nombre de moribonds et le bon Dieu ne m'a pas jugé digne d'y trouver ma fin.”

Le fléau apaisé, il reprend sa vie errante.

— Mais, mon Père, lui demandait quelqu'un dans une gare, où donc est votre résidence ?

— Dans les wagons, répondit-il en soupirant.

Oui, il soupirait, car cet homme, qui reproduisait assez bien, vue de l'extérieur, l'existence de son chimérique compatriote, le Juif Errant, aspirait aux délices de la vie érémitique, loin du monde, seul à seul avec Dieu, comme soupire après l'eau vive, le cerf altéré.

“J'entrevois ce séjour comme l'antichambre du ciel ; j'en ai une soif inexprimable.”

La part que les Constitutions des Carmes font à la vie contemplative fut probablement une des raisons qui le firent opter pour cet Ordre.

La famille des Carmes se divise en trois branches : il y a les religieux qui vont au loin évangéliser les infidèles ; ceux qui, disséminés dans les couvents de l'Ordre, se livrent à tous les travaux de l'apostolat en terre chrétienne ; ceux enfin qui, retirés dans quelque solitude, se vouent au silence, à la méditation, priant sur la montagne tandis que leurs frères combattent dans la plaine. Les retraites de ces solitaires s'appelaient les Saints Déserts.

Le Saint Désert fut établi en France, à Taras-teix, dans les Pyrénées, à quelques kilomètres de Lourdes. C'était, alentour, un pays grandiose et sauvage, où le vent des cimes et la largeur des horizons semblaient concourir à la libération de l'âme, à son union avec Dieu.

Le P. Hermann avait été un actif et zélé promoteur de cet établissement. La part d'héritage qui lui échut à la mort de son père y fut employée, ainsi que le produit de la vente de ses cantiques, joint aux largesses des âmes pieuses, que son éloquence avait su émouvoir.

— Vous faites bien de travailler à la fondation d'un Désert, lui avait dit le Curé d'Ars, mais, pour vous, vous n'en profiterez guère.

C'était en 1857. On sait, en effet, que le P. Hermann mena un genre de vie qui ne se rapprochait que vaguement de celle d'un solitaire. Mais en 1868, malade, presque à bout de souffle, il crut toucher au port. Ses supérieurs lui accordèrent le Saint Désert.

Avec quelle joie il s'agenouille dans l'humble chapelle, où les ermites se sont assemblés pour lui faire accueil.

— Je le conduirai dans la solitude, chantent ceux-ci.

— Et je parlerai à son cœur, répond-il.

— Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison.

— Ils vous loueront dans les siècles des siècles.

— Que le Seigneur soit avec vous.

— Et avec votre esprit.

Mais il est dit qu'aucun bonheur n'est stable ici-bas, même celui qui s'accommode du silence perpétuel, interrompu seulement, deux fois par mois, pour des conférences spirituelles, d'une nourriture grossière, d'une cellule dépourvue de tout et d'un jardinet solitaire, où l'on cultive de ses propres mains quelques fleurs et des légumes, seules diversions à la méditation et à la psalmodie des offices.

Le P. Hermann, qui avait tant abusé de ses yeux, fut menacé de cécité. Il ne pouvait plus lire, même le bréviaire ; toute lumière le blessait, fût-ce celle d'un jour voilé. Il dut accepter des sandales non seulement couvertes, mais fourrées, une nourriture plus substantielle, des adoucissements à la règle, toutes choses fort ennuyeuses. Mais des soins plus minutieux le forçaient à quitter Tarasteix ! L'oculiste avait parlé d'une opération. Il aima mieux se mettre entre les mains de la Sainte Vierge qu'entre celles du praticien.

Il part pour Lourdes et commence une neuvaine qui se termine le jour de la Toussaint. Ce jour-là, il est complètement guéri, et l'oculiste ne retrouve rien "des obnubilations, de l'excavation des pupilles optiques, de la teinte grisâtre sur le fond de la lame criblée" qu'il avait si minutieusement reconnues dans son savant diagnostic. Le 12 novembre, il revenait à Lourdes pour célébrer une Messe d'action de grâces. Des amis, des fidèles prévenus en hâte font une assistance qu'émeut profondément la faveur obtenue. On chante un des cantiques de l'heureux miraculé : *Que rendrai-je au Seigneur ?*

Le cœur du P. Hermann déborde, il parle et prend pour texte la parole qui vient de résonner dans le sanctuaire : *Que rendrai-je au Seigneur ?* Ce fut pour les assistants une heure inoubliable.

Il revient au Saint Désert où, entre autres joies, il goûte celle d'être sacristain. Tout ce qui le rapproche de Jésus-Hostie est sept fois béni. Et tandis qu'il va de la sacristie à l'autel, et encore dans les sentiers de la forêt, et devant les œilleux et les choux de son jardin, des airs flottent autour de lui, des sons de harpes résonnent, des phrases musicales le tiennent tout à coup immobile, sa bêche ou sa tête de loup à la main. C'est le démon de la musique qui a cru pouvoir reparaître à la faveur de tant de silence et de recueillement. Il veut l'exorciser. Mais son supérieur :

— Pourquoi, dit-il, si les méchants composent des chants pour perdre les âmes, pourquoi

n'en composeriez-vous pas pour les porter à Dieu et bénir le Seigneur ?

Le démon était un ange, et Hermann se laisse aller à l'inspiration et compose un de ses recueils les plus connus et qu'il intitule : *Thabor*. La sœur de Fougeraie est morte, mais les personnes pieuses qui mettent leurs dons poétiques au service de Dieu ne manquent pas. C'est Mgr de La Bouillerie qui lui a fourni les paroles d'un de ses cantiques les plus célèbres *Un chérubin dit un jour à mon âme...*

"J'ai été comblé, inondé pendant mon séjour dans la solitude, écrivait-il. Nulle part je n'ai trouvé si facilement le bon Dieu ; nulle part je ne l'ai senti si près ; jamais je n'ai goûté les délices de la vie religieuse à un degré si éminent."

Ces délices devaient prendre fin en mai 1870. N'était-il pas suffisamment guéri pour aller travailler à la vigne ? La Sainte Vierge ne l'avait-elle pas gratifié de deux yeux tout neufs ?

Il fut nommé premier définitif et Maître des novices. Au reste, quelque temps auparavant, la personne inspirée qui lui avait adressé la communication relative au salut de sa mère lui avait fait parvenir cet avis :

"Dites au P. Augustin qu'il ne doit pas rester au Désert ; il faut qu'il combatte."

Le P. Hermann reprit donc la vie active, sans préjudice de son rôle de directeur spirituel qu'il n'avait jamais complètement abandonné, même au Saint Désert ; car nombreuses étaient les personnes qui lui avaient confié les intérêts de leur âme.

Quel monument on pourrait élever en réunissant ses lettres de direction. Si beaucoup se sont malheureusement perdues, celles que l'on connaît disent assez quelle serait la valeur de ce monument. Nous ne pouvons faire ici que quelques citations.

"Je n'oublie pas, écrit-il à une de ses pénitentes, que vous m'avez chargé de votre âme. J'espère, avec la grâce de mon Jésus, la faire arriver à une haute perfection et au port du salut. O ma fille, qu'il fera bon au ciel !"

A une autre :

"Ne vous inquiétez pas de la vivacité de vos affections envers ceux de votre famille, pourvu que vous les éleviez ensuite par votre intention à la dignité des sentiments surnaturels et que vous les teniez inviolablement soumises à la sainte volonté de Dieu : non seulement la religion ne doit pas refroidir le cœur, mais elle doit donner *plus de cœur*, pour ceux que nous aimons dans l'ordre de Dieu."

Et encore :

"Quand la nature vous porte à ressentir de l'indignation à la vue du mal, corrigez ce mouvement par un acte *surnaturel* de commisération envers le pécheur ; le péché mérite notre haine, mais le pécheur est digne de notre *pitié* ; que la pitié donc vienne refouler l'indignation."

Et ceci :

“La raison pour laquelle le bon Maître ne fait pas toujours entendre sa douce voix, c'est qu'il aime à se faire chercher, et rien ne lui est plus agréable que les efforts d'une âme éprise qui, comme Madeleine, s'adresse aux créatures du ciel et de la terre pour leur demander : “Où est mon Dieu ?” Nous devons languir après Jésus, comme le cerf altéré après la source des bois. Une seconde raison, c'est pour nous tenir dans l'humilité. Si nous avions toujours la consolation des entretiens si délicieux de Jésus, nous finirions par nous croire quelque chose, tandis que nous sommes cendre et poussière, pis que cela . . . pécheurs !

“Vous devez tendre à établir une profonde paix dans votre âme, éviter ce qui peut la troubler ; priez Jésus de commander aux vents et aux tempêtes, et de faire le calme dans votre intérieur. Le monde ne sait pas donner la paix. Jésus, l'Agneau de Dieu, est venu pour que nous l'ayons abondamment. Mais cependant, elle ne sera parfaite qu'au ciel. Ici-bas, où nous ne sommes qu'en passant, nous devons toujours aspirer à ce repos définitif qui nous attend dans les bras de Dieu.”

Il écrivait à une toute jeune fille :

“Je ne connais qu'un jour plus beau que celui de la première Communion, c'est celui de la seconde Communion, et ainsi de suite.”

Terminons ces citations par ces paroles à son ami, de Cuers :

“Je ne connais rien de plus délicat que de souffrir pour Jésus.”

Ces paroles sont d'autant plus pathétiques qu'il les vivait à la lettre. Ses souffrances physiques, qui devenaient plus aiguës le vendredi, et une véritable agonie le Vendredi-Saint, n'étaient rien en comparaison des renoncements que représentaient son humilité, son obéissance, son don de soi à autrui, son anéantissement personnel.

Pour le surplus, quand on considère ce qu'était devenu l'être orgueilleux, dur, égoïste et sensuel de jadis, on pense que de toutes les œuvres merveilleuses accomplies par lui, la plus belle est celle de sa transformation.

Au mois de juillet éclatait la guerre franco-allemande. On connaît les détails de la catastrophe. Pour les Carmes et les autres Ordres religieux, elle amenait un renouveau de haine et de suspicion. Hermann, allemand de naissance, se fût reproché d'ajouter par sa présence aux difficultés de ses frères. Il quitta la France, bien qu'il l'aimât plus que sa patrie d'origine. Il alla d'abord à Genève, puis à Montreux ; mais il trouva bientôt un champ d'action mieux approprié à ses puissances de dévouement. Il obtint, étant Allemand, d'entrer comme aumônier au camp des prisonniers de Spandau, où on ne voulait pas laisser pénétrer de prêtre français : 5,300 Français déprimés et manquant de tout, avec un lazaret, hélas ! trop bien rempli,

et 300 variolés. C'était bien là une œuvre à sa mesure.

Les prisonniers, d'abord sur la défensive, allèrent bientôt à lui avec confiance, même avec indiscrétion. Il leur procura des vivres, des remèdes, des adoucissements.

“Les prisonniers m'assiègent depuis 8 heures du matin jusqu'au soir. Je me suis donné à eux, ils usent de moi jusqu'à la corde. Ils ont la permission de venir à la cure ; quand ce n'est pas pour leur âme, ils viennent pour m'exposer les souffrances de leur corps transi par la rigueur du froid. Enfin, je dois dire qu'ils me rendent bien l'amour que je leur témoigne . . .

Aimons Jésus tous les jours *plus*.

En Jésus, Marie, Joseph, FR. AUGUSTIN, *misérable pécheur qui veut se convertir pour l'année qui commence. Amen.*”

Cette lettre si touchante avec l'humble signature, datée du 26 décembre 1870, est une des dernières que le P. Hermann ait écrites.

Le 9 janvier 1871, se manifestaient les premiers symptômes de la variole contractée au chevet de ses chers malades. Tout de suite il vit son état et le jugea grave.

Quelqu'un protesta et lui dit :

— O mon Père, j'espère bien que le bon Dieu vous laissera encore pour travailler au salut des âmes.

Il regarda son Crucifix avec confiance et répondit :

— Eh bien ! non ; j'espère que le bon Dieu me prendra cette fois.

Il mourut le 20 janvier et fut inhumé à Berlin, dans l'église Sainte-Hedwige.

On ne saurait mettre à cette vie un meilleur épilogue que ces paroles de Louis Veillot :

“Le mois dernier est mort à Spandau notre cher et ancien ami, le très digne P. Marie-Augustin du Saint-Sacrement, Carme déchaussé. Il s'était converti du judaïsme, et, sans s'arrêter, il était devenu prêtre et religieux. Le monde lui gardait le nom sous lequel il avait été longtemps connu et que son talent de musicien avait fait célèbre. On l'appelait le P. Hermann.

“Il fut toujours un très bon et très saint religieux, austère et doux dans la sévérité de sa règle, qu'il garda parfaitement. Il allait pieds nus, quêtant, exhortant, prêchant, fondant des monastères, obéissant dans son ardeur, humble dans ses succès.

“Il est mort à Spandau, où il n'était rendu pour organiser le service religieux des prisonniers français. Comme il se dépensait tout entier à tout ce qu'il faisait, l'œuvre allait très bien, mais il en est mort. La lettre qui nous informe brièvement de cette fin apostolique nous dit qu'il n'a pu résister à l'excès de ses fatigues et qu'on n'a pu obtenir qu'il prît d'autre repos que ce repos de la mort, donné de Dieu à ses désirs fidèles.”

René MILLY.

(Le Noël).

Le langage des bêtes

DIEU a donné à l'homme la faculté de communiquer sa pensée à ses semblables à l'aide de la parole. Usant de ce privilège qui suffirait déjà à mettre entre nous et la bête une distance infranchissable, nous avons attribué à nos idées, aux objets qui nous entourent, un ou plusieurs sons qui forment des mots. La réunion de ces mots forme les phrases dont nous comprenons parfaitement le sens, et qui sont comprises de la même façon par ceux qui nous entendent.

Si les langues des diverses nations sont différentes, c'est que les sons employés chez elles à désigner les objets et les idées ne sont pas ceux en usage chez la nation voisine.

La conformation de la gorge et de la langue humaine permet à l'homme seul d'articuler réellement des mots.

Est-ce à dire pour cela que les animaux ont été totalement privés de communiquer entre eux et de faire connaître à leurs semblables les différents sentiments qui les animent? Non, certainement.

Voyez, sur le sommet de nos plus hautes montagnes, cet isard placé en sentinelle. Un troupeau broute tranquillement les mousses que les sabots découvrent sous la neige. Tout à coup, l'animal en vedette a vu au loin un chasseur; il pousse un cri guttural, et tous ses semblables ont parfaitement compris que ce cri indiquait un danger puisqu'ils ont fui en un clin d'œil.

Jetez devant le coq de votre basse-cour une poignée de grains, ses gloussements ont aussitôt prévenu les poules qu'une aubaine imprévue vient d'arriver, et celles-ci accourent joyeusement.

Avez-vous vu, au mois de mai, une poule conduisant à la campagne une couvée de petits poussins. Les petits, joyeux, picorent insouciant, courent après une mouche ou se disputent un ver. Subitement, apparaît l'ombre d'un épervier; la mère donne un signal, et tous les petits comprenant le danger, se précipitent sous ses ailes.

Tout cela prouve à merveille, n'est-il pas vrai, que les animaux se comprennent et peuvent parfaitement, par un cri, se prévenir d'un événement heureux ou d'un danger.

Mais ce moyen de communiquer entre eux par la voix n'a guère été donné qu'aux animaux d'une classe supérieure, comme les mammifères et les oiseaux.

Il n'en est pas moins vrai que les insectes, eux aussi peuvent se transmettre leurs pensées. En voulez-vous une preuve? Ayant placé au mois de septembre dernier, du miel dans une assiette au fond d'une cave, simplement éclairée par une petite lucarne, j'attendis plusieurs

jours sans voir venir une seule abeille que je croyais attirer là par l'odeur du nectar préféré. Alors, ayant placé un peu de miel au bout d'une baguette, j'approchai doucement celle-ci d'une ruche placée à cent mètres environ de la cave. Presque aussitôt une abeille vint se poser sur le bâton et se mit à sucer le miel. Je pus ainsi l'emporter sans l'émouvoir jusque dans la cave et la déposer, avec le petit morceau de bois, sur l'assiette bien garnie. Notez que j'avais eu soin de marquer mon abeille en laissant tomber sur elle, pendant qu'elle mangeait, une petite pincée de farine.

Qu'arriva-t-il? Mon petit hyménoptère se gorgea de miel, prit son vol au bout de quelques minutes et disparut. Mais, un instant après, d'autres abeilles, arrivant à tire d'ailes, vinrent se poser sur l'assiette et, au bout d'une demi-heure, il y en eut plus de cent autour du plat, bien que la première n'ait pas reparu.

Celle-ci avait donc, après avoir pris tout ce qu'elle pouvait en prendre, été prévenir ses compagnes que, là-bas, au fond d'une cave froide et sombre, se trouvait du miel. Elle avait pu indiquer parfaitement où étaient situées cave et assiette, puisque, sans y être conduites, les autres avaient parfaitement trouvé le chemin. On ne peut donc nier que les insectes aient, si non un langage véritable, au moins un moyen de se transmettre une pensée.

Voulez-vous en faire vous-même l'expérience? Quand la saison chaude sera venue, prenez une cuillerée de miel, un peu de confiture ou une pincée de sucre, et placez-les sur une pierre dans une allée de votre jardin. Surveillez avec soin. Bientôt, une fourmi cherchant à l'aventure et attirée par l'odeur, trouvera le plat sucré. Elle s'y arrêtera quelques minutes et s'empressera de revenir à la fourmilière. Chemin faisant, elle touchera les antennes de toutes les compagnes rencontrées par hasard, et celles-ci se dirigeront aussitôt vers le point de la découverte. Vous aurez ainsi non seulement la preuve que les insectes ont un langage quelconque qui leur suffit parfaitement pour se comprendre, mais encore l'attitude des fourmis vous indiquera que les antennes, déjà siège de l'odorat, servent aussi à ce langage.

C. DE LABONNEFON.

EXERCICE DE PRONONCIATION

Voici un exercice de prononciation que nous recommandons à nos lecteurs :

Tas de riz. Tas de rats.

Tas de riz tenta tas de rats.

Tas de rats tenté tâtata tas de riz tentant.

Tas de riz tentant, tas de rats tenté; tas de riz tâté, tas de rats tâtant; font un tas tentant tâté par un tas tenté.

La passion de Notre Seigneur

Il nous a paru opportun, en ce temps de carême, et presque à la veille de la Semaine sainte, de publier d'après le beau livre du R. P. Berthe, de la Congrégation du T. S. Rédempteur, "JÉSUS-CHRIST, SA VIE, SA PASSION, SON TRIOMPHE," un résumé du Livre Septième de ce pieux ouvrage : Passion et mort de Jésus.



À ce moment, l'œuvre de la rédemption apparut tout entière aux regards de Jésus... Ses yeux tout rayonnants d'amour se levèrent alors vers son Père, et, les bras étendus, il lui adressa une sublime prière, se terminant ainsi : "Père, j'invoque ici votre justice : le monde ne vous a pas connu, mais ceux-ci (Jésus parle de ses apôtres) ont cru que vous m'avez envoyé, et ils ont appris par moi à vous connaître. Et cette connaissance de votre nom, j'en remplirai leur esprit, afin que vous les aimiez comme vous m'aimez moi-même."

Jésus cessa de parler. Tout occupée de ces célestes entretiens, la petite troupe avait passé le Cédron et se trouvait au pied de la montagne... en face d'un jardin planté d'oliviers. Le Sauveur y entra et les apôtres l'y suivirent. À voir le calme et la sérénité de leur maître, aucun d'eux ne se doutait qu'à cette heure-là même allait commencer le drame le plus épouvantable que le monde ait jamais vu : la Passion du Fils de Dieu.

L'AGONIE ET L'ARRESTATION

Ce jardin s'appelait Gethsémani, nom qui signifie pressoir d'huile. C'était en ce lieu qu'on écrasait, pour en exprimer le jus, les olives recueillies sur la montagne. C'était là aussi que Dieu attendait le nouvel Adam pour le broyer sous le pressoir de l'éternelle justice... Le Père ne vit plus en lui que le représentant de l'humanité déchue, dégradée par tous les vices, souillée de tous les crimes.

Jésus laissa sa divinité s'éclipser, et l'humanité, avec ses infirmités, ses faiblesses et ses désolations, lutter seule contre la souffrance. Pour ne pas soumettre ses apôtres à une trop forte épreuve, il leur commanda de l'attendre à l'entrée du jardin... Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, ces trois témoins de sa glorieuse transfiguration sur le Thabor. Eux seuls, fortifiés par ce grand souvenir, étaient capables d'assister au spectacle de sa détresse, sans oublier qu'il était le Fils de Dieu.

Un profond dégoût, un immense effroi, une tristesse que rien ne saurait rendre, s'empara de l'âme de Jésus, au point qu'il poussa ce cri d'angoisse : "Mon âme est triste jusqu'à la mort !..."

Il s'éloigna, se traînant avec peine, à la distance d'un jet de pierre, jusqu'à la grotte qui s'appelle depuis lors la grotte de l'Agonie... un instant il recula d'horreur, mais enfin, tombant sur ses genoux, la face contre terre, il s'écria : "Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne."

Dieu voulait qu'il bût jusqu'à la lie le calice d'amertume : aucune voix du ciel ne répondit à sa plainte.

Jésus dit alors à ses apôtres : "Ah ! veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas au moment de l'épreuve. L'esprit est prompt à promettre, mais la chair est faible." Puis il retourna une seconde fois à la grotte. La vision reparut plus effrayante encore. Lui, le saint des saints, se vit couvert d'une montagne de péchés. Toutes les abominations et tous les crimes, depuis la prévarication d'Adam jusqu'au dernier forfait commis par le dernier des hommes, se dressèrent devant lui et s'attachèrent à lui comme s'il en était coupable...

Une troisième fois il rentra dans la grotte pour y souffrir une mortelle agonie. Couvert de tous les péchés des hommes, souffrant des tourments inouïs dans son corps et dans son âme, il vit des millions et des millions de pécheurs rachetés par lui, qui le poursuivaient de leurs mépris et de leur haines féroces pendant toute la durée des siècles. Ils persécutaient son Église, foulaient aux pieds l'Hostie sainte, brisaient sa croix, blasphémaient sa divinité, égorgaient ses enfants, et travaillaient de toutes leurs forces à plonger dans l'enfer les âmes pour lesquelles il donnait son sang ! À la vue de cette monstrueuse ingratitude, il tomba comme anéanti...

La mort allait suivre inévitablement cette inexprimable angoisse, quand un ange descendit du ciel pour le consoler et le fortifier. À l'instant même, il retrouva son calme et sa sérénité, et se rapprocha de ses apôtres... À la lueur des torches qui éclairaient la vallée, ils purent voir une troupe de gens armés qui se dirigeaient vers le jardin : c'était Judas à la tête des soldats qui devaient s'emparer de Jésus.

Il était minuit quand les soldats, accompagnés des membres du Sanhédrin, et guidés par Judas, arrivèrent au jardin de Gethsémani... Judas s'avança seul à la rencontre de Jésus. Il s'approcha de son Maître sans aucune gêne. "Maître, dit-il, je vous salue." Et, en même temps, il lui donna le baiser usité chez les Juifs entre amis et parents. Au lieu de le repousser, Jésus se contenta de lui dire avec douceur : "Mon ami, que venez-vous faire ici ? Quoi !

Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ? ”

Jésus n'attendit pas qu'on vînt mettre la main sur lui, mais s'avancant vers les soldats, il leur demanda d'une voix ferme :

“ Qui cherchez-vous ? ”

— Jésus de Nazareth, répondirent-ils.

— C'est moi ! ” dit Jésus.

A cette simple parole, soldats, valets, sanhédristes, saisis de frayeur et comme foudroyés par une main invisible, tombèrent à la renverse. Quand ils se furent relevés, Jésus répéta sa question :

“ Qui cherchez-vous ? ”

— Jésus de Nazareth, redirent-ils tout tremblants.

— Je suis Jésus de Nazareth, ... je viens de vous le déclarer. Si c'est à moi que vous en voulez, laissez aller ceux-ci.” (Jésus désignait les apôtres qui l'entouraient, et qu'il voulait sauver).

Ayant vu Jésus terrasser les soldats, les apôtres s'imaginèrent qu'il allait se défendre et se préparaient à la résistance. Pierre brandissant son épée l'abattit sur la tête d'un serviteur du grand prêtre nommé Malchus, et lui coupa l'oreille droite.

Une lutte allait s'engager... “ Arrêtez, ” dit Jésus à Pierre et à ses compagnons, et manifestant sa divine puissance, il s'approcha de Malchus, lui toucha l'oreille et guérit sa blessure... “ Pierre, dit-il, remets ton épée dans le fourreau. Ceux qui tireront l'épée périront par l'épée. Ne me faut-il pas boire le calice que mon Père me présente ? Crois-tu donc que si je voulais prier mon Père de me défendre, il ne m'enverrait pas à l'instant plus de douze légions d'anges ? Non, non, ce qui se fait maintenant a été prédit : il faut que les Écritures s'accomplissent.”

Se tournant vers les prêtres, les docteurs et les anciens du peuple : “ Vous êtes venus à moi avec des épées et des bâtons, comme si vous aviez affaire à un voleur, ” mais, sachez-le bien, les armes ne peuvent rien contre moi. “ Tous les jours j'étais assis dans le temple, au milieu de vous, enseignant ma doctrine : pourquoi n'avez-vous pas pu m'arrêter ? ” C'est que le moment fixé par mon Père n'était pas venu. “ Maintenant c'est votre heure, c'est l'heure des puissances infernales, ” dont vous êtes les instruments. “ Encore une fois, il faut que les prédictions des Écritures s'accomplissent.”

Les apôtres s'enfuirent chacun de leur côté, et, comme il l'avait annoncé, Jésus resta seul au milieu de ses ennemis.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE

Là, Jésus est traité comme un vulgaire criminel, il est ligotté, enchaîné, comme un voleur ou un assassin, et il est ainsi conduit de la

villa de Gethsémani au mont Sion où se trouve le palais des pontifes. C'est là que Jésus devait être jugé. (On appelle *Voie de la Captivité* la route que suivit Jésus du jardin de Gethsémani au palais de Pilate).

En traversant le torrent du Cédron Jésus tombe lourdement sur les pierres qui forment le lit du ruisseau... Sur la route, il boirade l'eau du torrent... ” (paroles prophétiques)

Vers une heure du matin Jésus est au palais des pontifes... Il est amené devant Anne, rusé vieillard, magistrat chargé de formuler l'accusation. Ce juge instructeur était le beau-père de Caïphe.

Chez l'ex-pontife Anne, Jésus ne dit rien de ses disciples : il s'agit de lui personnellement, non de ceux qui le suivent. Sur sa doctrine, il se contente de répondre : “ J'ai enseigné dans les synagogues et dans le temple, devant le peuple assemblé ; je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroger sur ma doctrine ? Interrogez ceux qui m'ont entendu : ils savent ce que j'ai enseigné, ils rendront témoignage à la vérité. ” Un des valets du vieux pontife frappe alors Jésus en lui disant : “ Est-ce ainsi qu'on parle au pontife ? ” — “ Si j'ai mal parlé, prouvez-le ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? ”

Jésus est alors envoyé au tribunal de Caïphe, où sont réunis les membres du Sanhédrin. Caïphe, en sa qualité de grand prêtre, devait prononcer le jugement. Il n'agissait que d'après les inspirations et la direction de Anne.

Dans une des réunions du Sanhédrin Caïphe n'avait-il pas prétendu que le triomphe de Jésus entraînerait la destruction de la nation et que par conséquent sa mort devenait une nécessité de salut public ?

Ces hommes iniques se font un jeu, dans cette procédure, de violer toutes les lois. Il était interdit aux juges de siéger la veille ou le jour du sabbat... La loi défendait de juger une affaire capitale pendant la nuit... Le Sanhédrin se met au-dessus de toutes les formalités légales... Jésus est arrêté pendant la fête de Pâque, la veille du sabbat, à minuit et l'on procède au jugement pendant la nuit... La haine n'avait pas le temps d'attendre le lever du soleil... L'enthousiasme des foules tombera, quand la haute cour de justice aura déclaré le faux prophète coupable de lèse-divinité et de lèse-nation.

Le Sauveur comparait dans la salle du prétoire, devant tout le Sanhédrin. On imagine un complot contre la Loi mosaïque... On suborne de faux témoins... Les juges sont embarrassés... Deux misérables formulent une accusation de nature à impressionner vivement l'assemblée... “ Nous lui avons entendu dire : “ Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et dans trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. ”

Jésus n'avait pas dit cela, mais, au contraire :
 "Détruisez ce temple", c.-à.-d., dans l'hypothèse de la destruction du temple, je le rebâtirai en trois jours.

Aux yeux des Juifs, cette menace contre le temple, qui constituait le délit, était donc d'une extrême gravité.

Sommé de répondre à cette accusation, Jésus garde le silence... En se taisant devant ces misérables, Jésus constate leur indignité. La prophétie de David se réalisait : "Ceux qui cherchaient un prétexte pour m'ôter la vie, disaient contre moi des choses fausses et vaines; mais j'étais à leur égard comme un sourd qui n'entend pas, et comme un muet qui n'ouvre pas la bouche."

Caïphe adjure Jésus de lui dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu.

Jésus n'était pas obligé d'obéir à cette sommation : la Loi mosaïque interdisait de déférer le serment à un accusé... Mais Jésus répond : "Tu viens de dire qui je suis. Oui, je suis le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et maintenant écoutez tous : Un jour vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de Dieu, descendre sur les nuées du ciel, pour juger tous les hommes."

Cette saisissante déclaration à peine formulée, Caïphe s'écrie, s'adressant à ses collègues : "Il a blasphémé ! Que vous en semble ? Quelle peine mérite-t-il ? — La mort !" répondirent-ils en chœur.

Jésus écouta, calme et impassible, ce jugement monstrueux...

LE RENIEMENT DE PIERRE

Comme Jésus l'avait prédit, tous furent plus ou moins scandalisés en voyant qu'il se laissait prendre par ses ennemis.

Il était trois heures quand Pierre renia son Maître pour la troisième fois : "Avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois" lui avait dit Jésus. Interpellé à l'égard de Jésus, Pierre avait dit qu'il ne connaissait pas cet homme.

Le jugement rendu, on conduisit Jésus à la prison, où il devait passer le reste de la nuit. En apercevant son Maître, Pierre se sentit chanceler.

Les yeux de Jésus ne le quittaient point, et passant près de lui, il en eut pitié : au lieu de détourner la tête, il lui jeta un regard plein de bonté, d'amour et de doux reproches. Pierre sentit son cœur se fondre, et il éclata en sanglots.

LE MAUDIT

Après avoir condamné Jésus à la peine de mort, les membres du grand Conseil se séparèrent ; mais ce jugement nocturne constituant

une illégalité d'un caractère très grave, ils se donnèrent rendez-vous à cinq heures, afin de rendre leur arrêt dans toutes les formes. Ce n'est pas que leur conscience se récriât contre leur monstrueuse procédure, mais il fallait dissimuler les iniquités trop révoltantes pour mieux tromper le peuple, et surtout ne pas fournir au gouverneur romain l'occasion de casser leur sentence.

De trois heures à cinq heures, Jésus est mis en prison, où il devient le jouet de ses bourreaux. Une bande de soldats et de valets s'y enferma avec lui. Ces misérables se crurent tout permis contre un homme que Caïphe avait traité de blasphémateur, en pleine séance du Sanhédrin, et qu'un valet avait impunément souffleté devant les juges. Ils lui prodiguèrent l'insulte et le mépris, lui donnèrent les noms les plus odieux, et ne rougirent pas de couvrir sa sainte face de leurs infâmes crachats. Pour tourner en dérision ses titres de Messie et de Fils de Dieu, ils inventent un nouveau genre de cruauté. Lui ayant bandé les yeux, ils le souffletent tour à tour; puis, le bandeau enlevé, ils lui crient en ricanant : "Divine, ô Christ, qui t'a frappé." Et alors ils vomissent des blasphèmes à faire frémir...

Vers les cinq heures, Jésus, les cheveux en désordre, la face couverte de sang et de crachats, les mains chargées de chaînes, est ramené devant le tribunal. Sauf Nicodème et Joseph d'Arimatee qui avaient refusé de siéger dans ce procès, les membres du Sanhédrin, prêtres, docteurs, anciens du peuple, se trouvaient au complet... Ils passaient encore par-dessus la loi qui interdisait aux juges de siéger un jour de fête, la veille du sabbat, et avant le sacrifice du matin. Le grand Conseil voulait condamner Jésus uniquement parce qu'il se disait le Messie promis à Israël...

Jésus affirme sa divinité : "... Je suis le Fils de Dieu" — Il vient de s'accuser lui-même : il mérite la mort." Jésus est condamné au dernier supplice, comme coupable de lèse-nation pour avoir usurpé le titre de Messie, et de lèse-majesté divine pour avoir osé se dire le Fils de Dieu.

On traîna Jésus au prétoire du gouverneur romain pour que la sentence fût ratifiée et exécutée ce jour-là même.

C'est pendant cette nuit lugubre que Judas va se pendre...

Telle fut la mort du nouveau Caïn. Ainsi périrent ceux qui, à l'imitation de Judas, vendent Jésus et son Église pour quelques pièces d'argent.

JÉSUS DEVANT PILATE

Le grand Conseil de la nation pouvait excommunier, emprisonner, flageller, mais non ôter la vie, droit exclusif du souverain.

Depuis vingt-trois ans l'autorité suprême à Jérusalem n'appartenait plus au Sanhédrin, mais au gouverneur romain.

C'est devant Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, l'orgueilleux représentant de la Rome impériale, que devait se vider le procès commencé par le Sanhédrin. Lorsqu'il était à Jérusalem, Ponce-Pilate habitait le magnifique palais de l'Antonia, forteresse bâtie par les Romains. On y conduit donc Jésus.

Il est environ sept heures. La foule stationne au-dehors: elle ne peut se souiller en franchissant le seuil d'une demeure païenne.

“ Quelles accusations portez-vous contre cet homme? ” demanda Pilate, s'adressant aux chefs du Sanhédrin — “ Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions point amené. ” — “ S'il en est ainsi, emmenez votre prisonnier, et jugez-le selon vos lois. ”

Les Romains crucifiaient les condamnés, tandis que les Juifs réprouvaient ce genre de supplice. Justiciable du Sanhédrin, Jésus n'eût pas été crucifié, mais *lapidé*.

Pilate prétendait examiner la cause avant de se prononcer. Force fut donc de dresser un acte d'accusation quelconque. Présenter Jésus comme blasphémateur eut fait sourire le païen Pilate, philosophe sceptique. “ Nous l'avons surpris tramant une résolution contre l'empereur. Il défend au peuple de payer le tribut à César, il prétend être le Messie, le roi qui doit libérer la nation juive du joug de l'étranger. ”

Pilate ne prit pas au sérieux les grossières calomnies du Sanhédrin.

“ Es-tu vraiment roi? dit Pilate. ”

— Me faites-vous cette question de vous-même... ?

— Est-ce que je suis Juif, moi? répliqua Pilate.

— Mon royaume n'est pas de ce monde, reparti le Sauveur...

Pilate ne comprit pas bien de quel royaume Jésus voulait parler... Que pouvait contre César le roi mystérieux d'un autre monde? un rêveur inoffensif qui prenait, pensait-il, des chimères pour des réalités. Il lui dit, pour flatter sa manie :

“ Ainsi donc tu es roi? ”

— Oui répondit Jésus avec majesté, tu dis bien. Je suis roi, je suis né pour régner, et j'ai passé dans le monde pour faire régner avec moi la vérité. Tout homme qui vit de la vérité, entend ma voix ” et devient mon sujet.

— La vérité ! dit Pilate en souriant, qu'est-ce donc que la vérité? ”

Pilate revint donc trouver les princes des prêtres et leur dit en montrant Jésus : “ Je ne trouve rien de répréhensible dans cet homme, et par conséquent je ne puis le condamner. ”

— “ Il a révolutionné tout le pays, s'écrièrent les Juifs, depuis la Galilée, où il a commencé à prêcher, jusqu'à Jérusalem. ”

— S'il est Galiléen, il relève de la juridiction du roi Hérode, actuellement à Jérusalem. Conduisez-lui votre prisonnier, et qu'il le juge. C'est son droit. ”

Vers huit heures du matin, un héraut de Pilate arrivait chez Hérode, lui annonçant que son maître, par déférence pour le tétrarque de Galilée, renvoyait à son tribunal un certain Jésus de Nazareth, prévenu de différents crimes... Cette démarche inattendue procurait à Hérode l'occasion, longtemps cherchée de voir le prophète de Nazareth. Le roi dissolu, l'époux incestueux d'Hérodiade, le meurtrier de Jean-Baptiste, se réjouissait de pouvoir conférer avec ce sage si vanté, ce puissant thaumaturge, que les peuples acclamaient depuis trois ans.

Le palais d'Hérode est à une centaine de pas de la tour Antonia. Le roi y attendait Jésus au milieu de ses courtisans qui se promettaient, ainsi que leur maître, un très intéressant spectacle. Pour des hommes licenciés tout devient spectacle, même la souffrance, même l'agonie et le martyre du juste. Mais ceux-ci furent singulièrement trompés dans leur attente, car Hérode n'obtint pas un mot, pas un geste, pas un regard de Jésus...

Jésus daigna parler à Judas, à Caïphe, à Pilate, au valet même qui ne rougit pas de le souffleter, mais il ne parla point à Hérode, parce qu'Hérode avait étouffé les deux grandes voix de Dieu : la voix de Jean-Baptiste et la voix de la conscience. Le Fils de Dieu ne parle plus à l'homme qui, par ses vices et ses crimes, descend au niveau de la brute.

Tout rouge encore du sang de Jean-Baptiste, le tétrarque n'osait tremper ses mains dans le sang d'un nouveau martyr : il préféra se divertir aux dépens de Jésus.

On apporte une robe blanche dont on revêtit le Sauveur aux applaudissements de l'assistance. La robe blanche, vêtement distinctif des grands était aussi la livrée des fous... Afin de lui marquer tout son mépris, Hérode le remit comme un jouet entre les mains de ses valets et de ses soldats ; quand il se fut suffisamment amusé de leurs jeux cyniques et de leurs moqueries sacrilèges, il renvoya Jésus à Pilate avec ceux qui l'avaient amené.

Ainsi feront les Hérodes de tous les siècles : ne pouvant, du lit de fange où ils sont couchés, s'élever jusqu'à l'intelligence des choses divines, ils les mépriseront. *Sprevit illum.*

CONDAMNATION A MORT

Vers neuf heures, les chefs du Sanhédrin, suivis d'une multitude de plus en plus tumultueuse, reparaisent devant le palais de Pilate, demandant à grands cris la mort de Jésus. Pilate recula devant le devoir et se mit à parler avec les meneurs. Il conclut son allo-

cution d'une façon tout à fait inattendu : "Cet homme n'ayant nullement mérité la peine capitale, dit-il, je vais le faire fustiger, puis je le relâcherai."

Cette lâche concession amena des protestations violentes. Si Jésus est innocent, pour quoi le fustiger ? S'il est coupable, pourquoi le ménager ? De tous les coins de la place s'élevèrent des hurlements sauvages : "La mort ! la mort ! nous voulons qu'il meure !"

Pilate allait peut-être céder quand sa femme, Procula, lui fit remettre une lettre dans laquelle elle disait : "Ne trempez point dans cette affaire, et ne vous rendez pas responsable de la mort de ce Juste. Cette nuit, j'ai été horriblement tourmentée en songe à cause de lui." Pilate ne croyait pas, mais, comme tous les payens, il était superstitieux : il vit dans ce songe un suprême avertissement du ciel, ce en quoi il ne se trompait pas, et résolut de faire une tentative désespérée pour sauver Jésus.

C'était une coutume très ancienne chez les Juifs de délivrer un prisonnier à l'occasion des fêtes pascales.

Il y avait alors dans les prisons de Jérusalem un malfaiteur insigne, appelé Barabbas, chef d'une bande de brigands, condamné au supplice du crucifiement. Pilate s'avisa de donner au peuple le choix entre Jésus et Barabbas. Cinq jours auparavant, ce peuple portait Jésus en triomphe : va-t-il aujourd'hui, par un sentiment de haine exécrationnelle, lui préférer Barabbas ? Pilate ne pouvait le croire... "Lequel voulez-vous que je vous délivre : le brigand Barabbas ou Jésus, votre roi ?"

Quand, après quelques instants, Pilate renouvela sa question, un cri féroce retentit à ses oreilles :

"Barabbas ! Nous voulons Barabbas ! Donnez-nous Barabbas !"

Indigné d'un pareil cynisme, Pilate se récrie :

"Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus, le roi des Juifs ?"

Le peuple, tout d'une voix :

"Crucifiez-le ! crucifiez-le !"

Pilate insiste :

"Quel mal a-t-il fait ?"

La foule continue à hurler :

"Crucifiez-le ! crucifiez-le !"

Pilate était battu de nouveau. Au lieu de rendre un arrêt au nom de la justice, il avait craint de contrarier les passions d'un peuple en délire... Puisque le peuple veut du sang, il lui en donnera, mais dans une certaine mesure... Il ordonna aux bourreaux de procéder à la flagellation.

Les Romains infligeaient ce supplice avec une telle cruauté qu'assez souvent les patients expiraient sous les coups. De plus en cette circonstance, comme il s'agissait d'exciter la compassion du peuple, les bourreaux reçurent l'ordre de ne pas ménager la victime. Dépouil-

lé jusqu'à la ceinture, puis les mains attachées à une colonne isolée, Jésus est frappé avec une rage vraiment infernale.

... Ainsi s'accomplissait la prophétie :

"Il a été broyé à cause de nos iniquités."

Puis vint la parodie ignoble et cruelle du couronnement d'épines, plus révoltante encore que la flagellation : fléchissant le genou l'un après l'autre les bourreaux crient à Jésus, en ricanant :

"Salut, roi des Juifs."

Pilate montre Jésus au peuple.

"Voilà l'homme !" crie-t-il avec force. Il implore en quelque sorte la pitié du peuple pour Jésus.

Laissant les Juifs sur le forum, il rentre dans le prétoire et s'y fait amener Jésus pour le questionner...

"D'où viens-tu ?" lui dit-il.

Jésus garde le silence... Pilate le menace, lui disant qu'il a tout pouvoir sur lui... "Tu n'as d'autre pouvoir sur moi, répond Jésus que celui qui t'a été donné d'en-haut." Puis tenant compte des efforts tentés par Pilate pour l'arracher à la mort, il ajoute : "Ceux qui m'ont livré entre tes mains sont plus coupables que toi."... Une dernière fois, regardant la foule, Pilate semble demander grâce. Montrant Jésus, couvert de sang et de blessures, il dit d'une voix émue : "Voilà votre roi !"

Une force supérieure le poussait à proclamer la royauté de Jésus devant ce peuple révolté. On lui répondit par d'horribles clameurs : "Arrière, Arrière ! qu'on le crucifie !"

S'étant fait apporter de l'eau, il se lava les mains devant l'assemblée, en disant :

"Peuple je suis innocent du sang de ce juste : c'est vous qui en répondrez."

Un cri formidable retentit dans la cité sainte :

"Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !"

Ce cri monta jusqu'à Dieu et décida la ruine de Jérusalem, l'égorgeement de tout un peuple, et la destruction de la nation déicide.

Un instant après, un héraut proclamait la sentence rédigée par Pilate. Elle portait que "Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, contempteur de César, faux Messie, serait conduit à travers les rues de la ville au lieu ordinaire des exécutions, et que là, dépouillé de ses vêtements, il serait attaché à une croix, où il resterait suspendu jusqu'à la mort."

Ainsi se termina le plus inique des tous les procès.

LA VOIE DOULOUREUSE

Les Romains accordaient dix jours de répit aux condamnés, et, d'après les lois juives, on ne suppliciait qu'après le coucher du soleil. Mais

pour Jésus toutes les lois humaines sont violées : une haine satanique poursuit la sainte victime...

On craignait de différer l'exécution après les solennités pascales... On se hâtait d'en finir.

Jésus est conduit dans la cour du prétoire, pour les préparatifs du supplice... On lui laisse sur la tête la couronne d'épines, afin de provoquer les insultes et les dérisions de la populace... Pour avilir davantage Jésus, les princes des prêtres tirent des prisons deux voleurs condamnés au gibet, pour les exposer en public et les crucifier aux côtés de Jésus...

Les croix, que les condamnés devaient porter jusqu'au lieu de l'exécution, se composaient de deux poutres : une de dix coudées (environ 16 pieds) et l'autre de cinq coudées, celle-ci traversant la première aux deux tiers de sa longueur. C'était un poids écrasant pour Jésus, épuisé comme il l'était... On la lui jeta brutalement sur les épaules cette croix symbole d'infamie... Au lieu de se plaindre, Jésus reçoit avec amour ce bois précieux entre tous, le bois rédempteur du monde, le sceptre du Roi des rois.

Les trois condamnés — les deux larrons placés à côté du Christ — arrivent sur la place où le cortège se forme. Une foule immense les accueille en poussant des cris de mort et en montrant du doigt, avec d'affreux ricanements, le roi couronné d'épines, le Messie entre deux voleurs. La trompette donne le signal du départ... En tête, un crieur proclame, sur tout le parcours, les noms et les crimes des condamnés. Venaient ensuite les soldats romains, chargés d'assurer libre passage au cortège. Suivait un groupe d'hommes et d'enfants, portant des cordes, des échelles, des clous, des marteaux, et le titre qui devait dominer la croix du Christ. Derrière ceux-ci s'avançaient les deux voleurs, et enfin Jésus, les pieds nus, couvert de sang, courbé sous le poids de la croix, chancelant à chaque pas comme un homme prêt à faiblir. Inondé de sueur, dévoré de soif, la poitrine haletante, d'une main il soutenait la croix sur son épaule, et de l'autre il relevait avec effort le long manteau qui embarrassait sa marche. Sa chevelure souillée flottait en désordre sous les épines qui ensanglantaient son front ; ses joues et sa barbe, maculées de sang, le défiguraient jusqu'à le rendre méconnaissable. Les bourreaux le tenaient par des cordes attachées à sa ceinture, et prenaient plaisir à le fatiguer en le poussant violemment, ou en le frappant pour hâter ses pas. Comme l'innocent agneau qu'on mène à la boucherie, Jésus souffrait ces indignités sans laisser échapper un murmure, et sur sa figure meurtrie chacun pouvait lire la plus sublime expression de l'amour et de la résignation.

Autour de lui se pressaient ses ennemis acharnés, les princes des prêtres, les chefs du

peuple, les pharisiens tant de fois réduits au silence par le grand prophète, heureux aujourd'hui de déverser sur lui les flots de haine qui débordaient de leur cœur. Tour à tour ils s'approchaient de Jésus, l'accablaient d'invectives, se moquaient de ses prédictions et de ses miracles. Un détachement de soldats, commandés par un centurion à cheval, fermait la marche, et tenait en respect une multitude d'esclaves, d'ouvriers, d'hommes de la lie du peuple, qui, depuis le matin, hurlaient des cris de mort, et couraient maintenant au lieu de l'exécution, avides de voir couler le sang humain.

La route que Jésus devait suivre, rocailleuse et accidentée, mesurait environ douze cents pas (à peu près trois quarts de mille). Du Moriah elle descendait dans la ville basse, puis remontait une pente assez forte pour aboutir à la porte occidentale de la ville. Le crucifiement devait avoir lieu sur le Golgotha, en dehors de l'enceinte. La voie du Golgotha s'appelle à juste titre la *Voie douloureuse*, car Jésus a pu dire : " Vous qui passez par ce chemin, voyez s'il est une douleur comparable à la mienne " ; mais on peut également l'appeler la voie triomphale, car elle a vu passer, armé de son glorieux étendard, un vainqueur plus grand que les Césars montant au Capitole.

Du palais de Pilate, le sinistre cortège descendit par une rue étroite jusqu'à une voie plus large. Avant d'arriver à celle-ci, Jésus s'affaisse sous son fardeau, tombe lourdement sur le chemin, et cela donne occasion aux bourreaux de la maltraiter de nouveau, et aux pharisiens, de lancer des sarcasmes à ce singulier thaumaturge qui faisait marcher les paralytiques, et ne savait pas lui-même se tenir debout.

Cinquante pas plus loin, grande rue d'Éphraïm, la mère de Jésus, entourée de quelques amies, l'attendait au passage. Elle avait passé la nuit et la matinée dans de mortelles angoisses. A chaque instant, Jean, le fidèle disciple, avait quitté la foule pour aller renseigner la pauvre mère sur les scènes qui se succédaient d'heure en heure ; le jugement du Sanhédrin, les interrogatoires de Pilate et d'Hérode, la condamnation à mort. Elle était accourue, en compagnie de Madeleine et des saintes femmes, sur la place du prétoire, où elle avait entendu les vociférations de la populace ; elle avait vu Pilate au balcon présenter au peuple son Fils tout sanglant et couronné d'épines, et elle avait pris alors la résolution d'accompagner Jésus au Golgotha et de souffrir avec lui d'horrible martyre. Quand le cortège s'ébranla, Marie suivit une rue parallèle et vint attendre son fils à la rue d'Éphraïm.

Entre deux voleurs, Jésus portait sa croix. Il avait le visage livide, les yeux injectés de sang, les lèvres blêmes et desséchées. Marie voulut se précipiter vers son Fils, mais les

bourreaux la repoussèrent. Suffoquée par l'émotion, Marie se sentit défaillir...

Vingt pas plus loin, on quitta la rue d'Éphraïm pour prendre celle, fortement escarpée, aboutissant au Golgotha. A peine Jésus a-t-il fait quelques pas qu'une pâleur mortelle se répand sur ses traits, ses genoux fléchissent et il lui est impossible, malgré ses efforts, de traîner son gibet. Craignant de le voir là succomber et d'être privés du plaisir de contempler son agonie sur la croix, les pharisiens prient le centurion romain de requérir un homme pour aider le condamné à porter son fardeau. L'officier commande aux soldats d'arrêter un jardinier, Simon le Cyrénéen, qui revenait des champs, et que l'on contraignit à porter la croix avec Jésus. Simon n'opposa point de résistance, car la vie de cet homme brisé, anéanti, dont le regard mourant semblait implorer son assistance, excita dans son cœur une sincère pitié. Jésus n'oublia point cet acte de charité : Simon devint un disciple fervent, et ses deux fils, Alexandre et Rufus, des apôtres de la vraie foi.

On avait fait environ deux cents pas dans cette rue spacieuse, bordée de grandes et belles maisons dont les habitants regardaient avec indifférence ou mépris les criminels qu'on menait au supplice. Tout à coup, une femme d'un aspect plein de dignité, s'élance vivement d'une des maisons situées à gauche de la route, et, sans s'inquiéter des soldats qui veulent lui barrer le passage, s'approche du divin Maître, contemple son visage défiguré, couvert de boue, de crachats, de plaies saignantes puis prenant le voile qui couvrait son front, elle en essuie la face de la Sainte victime. Jésus la remercia d'un regard et continua sa marche. Rentrée chez elle, cette femme aperçut sur son voile l'empreinte de la sainte face du Sauveur. En mémoire de ce fait, les disciples de Jésus ont immortalisé, sous le nom de Véronique (du grec *vera icon*, vraie image), cette héroïne de la charité.

Il n'y a plus qu'une centaine de pas pour arriver à la porte judiciaire, celle sous laquelle passaient les condamnés à mort pour se rendre au Golgotha. Le chemin est pierreux, la montée difficile: malgré les efforts du Cyrénéen pour l'aider, Jésus tombe de nouveau. Il se relève avec beaucoup de peine et s'approche de la porte, où sur une colonne de pierre nommée colonne d'infamie, il peut lire qu'il va mourir pour avoir soulevé le peuple contre César et usurpé le titre de Messie. Et les pharisiens ne manquent pas de lui montrer du doigt l'odieuse écriteau, qui rappelle leurs accusations.

La porte franchie, Jésus est au pied du Golgotha. Malgré la défense de verser une larme sur le passage d'un condamné, un groupe de femmes courageuses, dont plusieurs avaient des enfants sur les bras, ne put s'empêcher, en

voyant Jésus, de pousser des cris et des lamentations. Ému de pitié à la pensée des calamités qui allaient fondre sur l'ingrate Jérusalem, Jésus leur dit :

“ Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Voici venir des jours où l'on dira: Bienheureuses les femmes qui n'ont point enfanté, bienheureuses les mamelles qui n'ont point allaité. Alors on criera aux montagnes: Tombez sur nous! et aux collines: Écrasez-nous! Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec? ” Si l'on traite ainsi l'innocent, que sera-ce du coupable?

Six jours auparavant, Jésus avait prédit la ruine de Jérusalem. Aujourd'hui qu'elle a mis le comble à ses crimes, il annonce solennellement sa réprobation et l'épouvantable catastrophe qui mettra fin à ses destinées. Les chefs du peuple, en l'entendant, auraient dû trembler d'effroi; mais, aveuglés et endurcis, ils s'irritent plutôt... Les bourreaux, excités par eux, frappent Jésus à coups redoublés. Traité comme une bête de somme il tombe une troisième fois sur les pierres du Chemin, avant d'atteindre le sommet de la colline. On le relève presque inanimé; et, à force de le pousser, de le traîner, de le tirer en tous sens, il arrive enfin au lieu du supplice.

La foule accourt de toutes parts, serre ses rangs autour du monticule, pour savourer les dernières souffrances du condamné et applaudir à sa mort. La sixième heure du jour va sonner le moment est solennel entre tous: la grande tragédie à laquelle assistent les anges, les hommes et les démons, la tragédie de l'homme-Dieu, touche à son dénouement.

LE CRUCIFIEMENT

Le Golgotha (lieu où repose le crâne du premier homme) est à deux cents pas de la porte judiciaire. En hébreu, Golgotha signifie calvaire ou *lieu du Crâne*, et les traditions veulent que ce nom lui ait été donné pour perpétuer un grand souvenir: que trois mille ans avant Jésus, Adam, père de la race humaine, aurait expiré sur ce mont solitaire. Durant sa longue vie Adam n'avait cessé de se rappeler qu'en le chassant du paradis, Dieu lui avait promis qu'un de ses descendants le sauverait, lui et sa race. Ce fut là précisément, sur ce rocher, que les bourreaux traînèrent Jésus, le nouvel Adam, afin de mêler le sang divin de l'expiation aux cendres du vieux pécheur, qui infecta dans leur source toutes les générations humaines.

Il était d'usage de présenter au condamné un breuvage généreux pour étancher sa soif et ranimer ses forces; mais Jésus malgré sa soif ardente, refuse de prendre celui qu'on lui offre. L'innocente victime ne veut aucun adoucissement à ses douleurs.

Vers la sixième heure, les quatre bourreaux dépouillèrent Jésus de ses vêtements, et l'étendirent sur la croix. Il se fit alors un grand silence... On enfonça un énorme clou dans une main de Jésus. Le sang jaillit avec abondance; les nerfs se contractèrent; Jésus, les yeux pleins de larmes, poussa un soupir. Un second clou traversa l'autre main, et les deux pieds furent cloués à leur tour. Les coups de marteau arrachaient à Jésus des soupirs; à Marie et aux saintes femmes, des sanglots; aux Juifs des hurlements féroces.

Le crucifiement achevé, les bourreaux dressèrent le gibet. Les deux voleurs, également crucifiés, furent placés à droite et à gauche du Sauveur.

Les chefs du Sanhédrin virent tout à coup les soldats placer au haut de la croix l'inscription, dictée par Pilate lui-même: "Jésus de Nazareth, roi des Juifs". C'était en quatre mots une injure sanglante qu'il lançait à l'adresse des pharisiens, pour se venger de ce peuple qui l'avait amené à condamner un innocent. L'inscription se lisait en trois langues: en hébreu, en grec et en latin. Prétendant que cette inscription était un outrage à la nation, on demanda à Pilate de lui substituer la suivante: Jésus de Nazareth, qui s'est dit roi des Juifs. Mais Pilate répondit brutalement: "Ce qui est écrit, est écrit."

Les Juifs étaient exaspérés; ils se mirent à railler et à blasphémer: "Il a sauvé les autres, qu'il se sauve donc lui-même;... qu'il descende de la croix nous croirons en lui; il se disait le Fils de Dieu: que Dieu le délivre maintenant!"

Encouragé par ses chefs, le peuple lançait au divin supplicié de grossières insultes: "Toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, descends de la croix et sauve-toi, si tu peux. Si tu es le Fils de Dieu descends de ton gibet."

Les soldats eux-mêmes l'insultaient: "Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi donc!"

Ce n'était pas en descendant de la croix que le Fils de Dieu devait affirmer sa royauté, mais en y mourant pour exercer son office de Rédempteur et de Sauveur... Ses yeux, inondés de larmes s'arrêtèrent un instant sur ces Juifs en délire, et une parole sortit de ses lèvres: "Mon Père, pardonnez-leur... ils ne savent ce qu'ils font!"

L'un des voleurs crucifiés avec Jésus se joignait à la foule et blasphémait avec elle. Mais son compagnon, calme et résigné, lui reprochait sa conduite. "Tu ne crains donc pas Dieu? lui disait-il... Nous sommes punis justement... mais à lui, on ne peut reprocher aucune faute." Puis, sous l'action d'une lumière intérieure, un repentir plein d'amour pénétra dans son cœur. "Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi quand vous

entrerez dans votre royaume." Et il entendit aussitôt cette réponse de l'infinie miséricorde: "Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis"

A l'heure du midi, le ciel, jusque-là très pur, devint sombre et menaçant. Peu à peu les ténèbres se répandirent sur le Golgotha, sur la ville de Jérusalem et sur toute la terre. C'était la nuit mystérieuse prophétisée par Amos: "En ce jour-là, le soleil s'éteindra en plein midi, et les ténèbres envahiront le monde au sein de la plus vive lumière." Ainsi Dieu répondait aux insolents défis des Juifs: le soleil se cachait pour ne pas voir leur crime; la nature entière se couvrait d'un voile funèbre pour pleurer la mort du Créateur.

Glacés d'effroi, les blasphémateurs se taisent: un silence de mort règne... La foule s'enfuit en tremblant; les chefs du peuple, entrevoyant quelque vengeance divine, disparaissent les uns après les autres. Il ne reste sur la montagne que les soldats romains préposés à la garde des suppliciés, le centurion qui les commande, quelques groupes isolés déplorant le crime commis par la nation, et les saintes femmes entourant la Vierge Marie. A la lueur sanglante du ciel à demi voilé, on voyait le corps livide de Jésus et son visage contracté par la souffrance. Ses yeux restaient fixés au ciel; ses lèvres entr'ouvertes murmuraient une prière.

Près de Marie, mère de Jésus, se trouvaient Jean, l'apôtre bien-aimé, Marie de Cléophas, et Salomé, la femme de Zébédée. Marie-Madeleine, abîmée dans sa douleur, tenait la croix embrassée en versant d'abondantes larmes. Jésus abaissa son regard divin sur ces privilégiés de son cœur. Ses yeux rencontrèrent ceux de sa mère, et il vit comment le glaive de la compassion, prophétisé par le vieillard du temple, transperçait son âme.

Jean pleurait au pied de la croix, et Jésus ne put voir sans attendrissement les larmes de l'apôtre mêlées aux larmes de Marie. S'adressant à la divine Vierge, il lui dit: "Femme voilà votre fils." Ce fils représentait l'humanité entière rachetée par le sang divin. Jésus la donnait à la nouvelle Eve, en la chargeant de transmettre la vie à tous ceux auxquels la première a donné la mort.

Jésus alors, s'adressant à Jean, lui montra du regard la vierge éplorée: "Mon fils, lui dit-il, voilà ta mère!" Tous ceux que Jésus a illuminés de sa grâce, ont compris que, pour être vraiment les membres de Jésus Crucifié, il faut naître à cette Mère spirituelle que le Sauveur créa sur le Calvaire.

Après ce don suprême de son amour, Jésus sembla s'isoler de la terre. Il se fit autour de lui un silence effrayant qui dura près de trois heures. Immobile devant la croix, le centurion semblait vouloir pénétrer jusqu'au

fond de l'âme de cet étrange supplicié. Jésus, les yeux au ciel, priait son Père...

Une épouvantable angoisse étreint le cœur de Jésus : il se voit seul, chargé de crimes, maudit des hommes, mourant sur un gibet entre deux scélérats. La justice de Dieu passait sur la victime d'expiation, sans qu'un ange du ciel vînt la consoler au moment suprême. Vers la neuvième heure, de son cœur brisé, défaillant, s'échappe ce cri de détresse : " Elie, Elie, lamma Sabachtani ? " ce qui veut dire : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " C'étaient les premiers mots d'un psaume où David raconte, par anticipation, les douleurs et l'agonie de l'Homme-Dieu.

Les ténèbres commençant à se dissiper, quelques Juifs, restés sur le Calvaire, se mirent à ricaner de nouveau sur leur victime mourante : " Il appelle Elie, disent-ils, nous allons voir si Elie viendra le délivrer. " Jésus éprouvait alors cette soif brûlante, le tourment le plus affreux des crucifiés. Ses entrailles étaient desséchées, sa langue collée à son palais. Au milieu du silence, sa voix se fit entendre de nouveau : " J'ai soif ! " dit-il, en poussant un profond soupir.

Il y avait au pied de la croix un vase rempli de vinaigre. L'un des soldats y trempa une éponge qu'il approcha des lèvres de Jésus. Le Sauveur en aspira quelques gouttes afin d'accomplir la prophétie de David : " Pour étancher ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. "

Jésus avait accompli toutes les volontés de son Père, réalisé les prophéties, expié les péchés du genre humain : " Tout est consommé ? " dit-il.

Après cette solennelle parole, le corps de Jésus devient livide, sa tête couronnée d'épines retombe lourdement sur sa poitrine, ses lèvres se décolorent, ses yeux s'éteignent. Il va exhiler son dernier soupir, quand soudain, relevant la tête, il pousse un cri d'une telle puissance que tous les assistants en sont glacés d'effroi. Ses lèvres bénies s'ouvrent alors une dernière fois : " Mon Père, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. " Puis il incline la tête et expire.



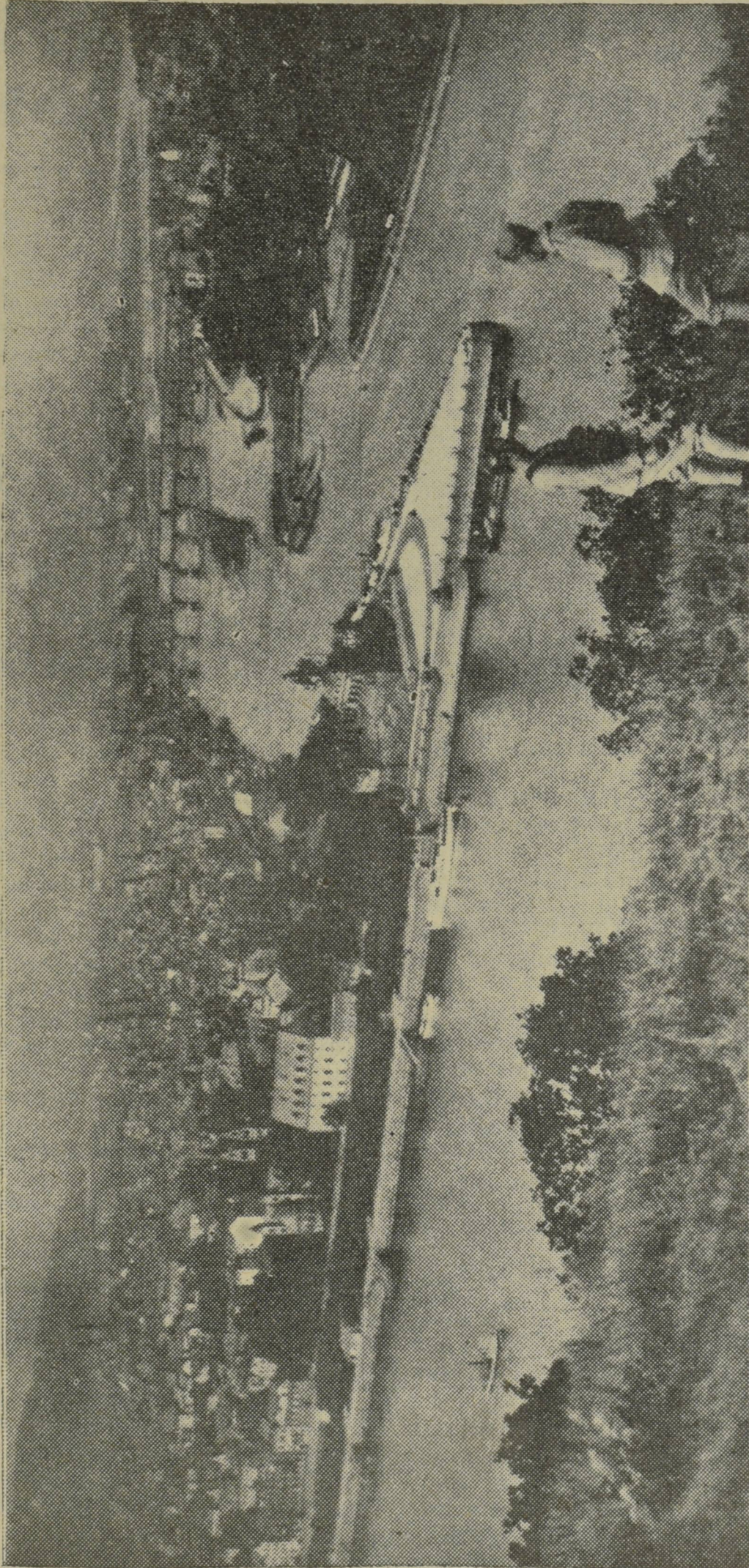
VUE DE LA BASILIQUE DU SAINT SÉPULCRE, A JÉRUSALEM.

Jésus est mort : pontifes, docteurs, anciens du peuple, scribes et pharisiens, vous croyez son règne fini, tandis qu'au contraire son règne commence. Cette croix, sur laquelle vous l'avez attaché, devient dès aujourd'hui le trône du grand Roi. Autour de ce trône vont s'agenouiller tous les peuples de la terre, ainsi qu'il l'a prédit : " Quand je serai élevé entre ciel et terre, j'attirerai tout à moi. "

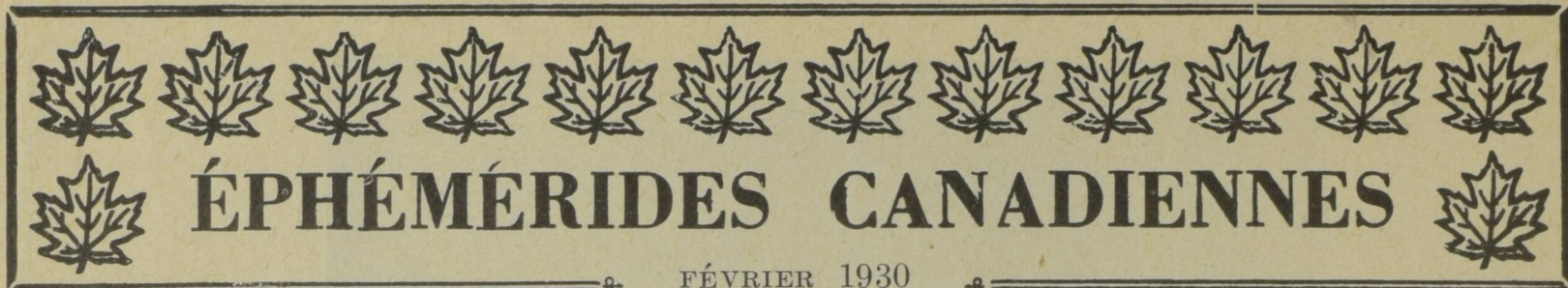
ENTRE MÉDECIN ET CLIENT

Le malade.— Je n'ai pas peur de mourir, docteur, mais ce que je redoute, c'est d'être enterré vivant.

Le médecin.— Soyez tranquille, mon cher ; du moment que c'est moi qui vous soigne, on ne vous portera pas vivant en terre.



VUE DE COBLENCE, AU CONFLUENT DE LA MOSELLE ET DU RHIN, EN ALLEMAGNE.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

FÉVRIER 1930

1.— L'hon. Peter-Charles Larkin, haut-commissaire du Canada en Angleterre depuis 1922, décède ce matin à sa résidence, 94, Lancaster Gate, Londres, à l'âge de 73 ans et huit mois.

— L'Université Laval publie le premier numéro de la IIIe série du *Naturaliste canadien* que lui a légué feu Mgr V.-A. Huard.

3.— À Montréal, a lieu le banquet offert au *Devoir*, à l'occasion du 20e anniversaire de sa fondation, par les admirateurs de ce journal. Près de 1,600 convives prennent part à ces agapes fraternelles.

— A Rigaud, à l'âge de 67 ans, décède M. le chanoine J.-A. Primeau, V. F., curé de cette paroisse depuis 22 ans.

— M. J.-A. Paradis est nommé président général de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Il succède à M. L.-A. Pouliot, dont le terme d'office est terminé.

4.— Dans la salle des Promotions de l'Université Laval, la Société du Parler français au Canada tient sa 28e séance annuelle devant un public nombreux et distingué. Comme d'habitude la Société symphonique de Québec prête son harmonieux concours à notre société littéraire. M. l'abbé Aimé Labrie, président, M. l'abbé Alexandre Vachon et l'hon. Athanase David, secrétaire provincial, y prononcent des discours.

5.— Emile Saint-Goddard se classe premier dans le derby des chiens, qui vient d'être couru à Ottawa. Il parcourt les 100 milles de la course en 8 heures, 13 minutes et 23 secondes.

6.— Edouard Fabre, de Montréal, gagne le marathon à la raquette entre Québec et Montréal, organisé par la Usher's Green Stripe. Il parcourt les six étapes entre ces deux villes, en 34 heures, 18 minutes et 45 secondes, soit une avance de trois heures sur son plus proche concurrent.

— Le collège de Saint-Victor de Beauce, affilié à l'Université Laval depuis 1925, est reconnu officiellement comme collège classique par notre gouvernement provincial.

9.— A l'église Notre-Dame de Montréal, ont lieu de grandes fêtes religieuses à l'occasion de l'élévation au cardinalat de S. G. Mgr Jean Verdier, ancien supérieur général des Sulpiciens, nommé récemment archevêque de Paris.

13.— A la Havane décède M. Johnny Johnstone, peintre canadien, à l'âge de 42 ans. Qua-

tre tableaux du défunt font partie de la Galerie Nationale du Canada, à Ottawa.

15.— L'hon. Mackenzie King, premier ministre du Canada, appelle au sénat Mme Norman Wilson, d'Ottawa, fondatrice de la Fédération nationale des femmes libérales du Canada. Mme Wilson sera la première femme sénateur de notre pays.

17.— Un message de la Cité Vaticane nous apprend que le Saint Père vient de nommer archevêque de Régina, Mgr J.-C. Mc Guigan, vicaire général d'Edmonton ; évêque de Peterboro, Mgr Denis O'Connor, vicaire général de London, et évêque de Victoria, le R. P. Gérald Murray, provincial des Rédemptoristes de langue anglaise à Toronto.

— On apprend en même temps qu'un nouveau diocèse est érigé dans l'Ouest canadien, avec siège à Gravelbourg.

— M. H.-E. Lavigueur, M.P., est élu maire de Québec par une majorité de 1128 voix, contre l'ancien maire, M. Oscar Auger.

19.— Le bill relatif à l'admission des femmes au Barreau est renvoyé à six mois par une majorité de huit voix à la Législature de Québec.

20.— A Ottawa, s'ouvre la quatrième session du seizième parlement. C'est S. Ex. le Gouverneur Général, Lord Wellington, qui prononce le discours du trône.

— S. G. Mgr F.-X. Ross, évêque de Gaspé, rend publique une lettre de S. Ex. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'État, dans laquelle le saint Père approuve et bénit le projet de construction d'une basilique nationale à Gaspé même, à l'endroit où, il y a 400 ans, Jacques-Cartier planta la première croix en terre canadienne.

— A Gravelbourg, Sask., décède l'hon. juge Alphonse Gravel, de la Cour de district.

— A Verner, Ont., décède M. l'abbé P.-M. Roussel, missionnaire-colonisateur, à l'âge de 55 ans et huit mois. Le défunt était né à Québec, et c'est au cimetière St-Charles de cette ville, qu'il sera inhumé le 24 février prochain.

21.— A Québec décède M. Denis-Michael McManus, pendant 18 ans sous-chef de la brigade du feu de cette ville, à l'âge de 74 ans.

22.— Emile Saint-Goddard, de Le Pas, Manitoba, gagne le derby de chiens de Québec. Il parcourt les trois étapes, soit un total de 120 milles, en 11 heures, 1 minute et 27 secondes.

— Mlle Estelle Rioux, garde-malade à l'Hôpital de l'Enfant Jésus de Québec, est l'heureuse gagnante du premier prix (\$6,200.00) de la loterie organisée par les Vétérans à l'occasion de la dernière course de chiens de Québec. Le deuxième prix (\$3,100.00) est remporté par M. André Lamarre, de St-Léandre de Matane. Il y a en tout près de 150 prix.

23.— Une foule de plus de 50,000 personnes massée sur la terrasse, les remparts et les quais, assiste à une course en canot à travers les glaces entre Lévis et Québec. L'équipe du brise-glace "Mikula" arrive bonne première.

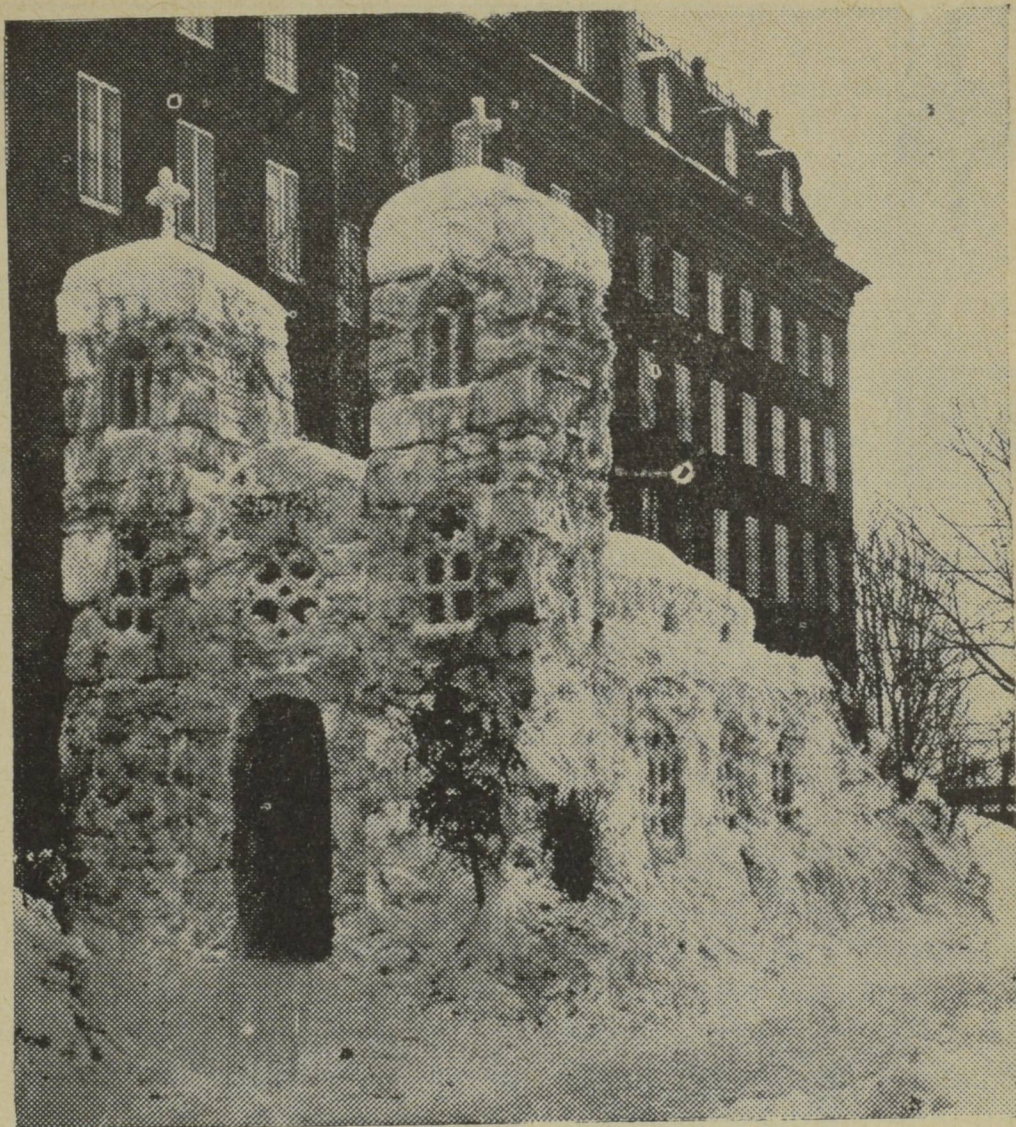
26.— On apprend de Rome que S. Em. le Cardinal Merry del Val vient de mourir, à la suite d'une opération, à l'âge de 64 ans et 4 mois. Le Cardinal Merry del Val vint au Canada, en 1897, en qualité de Délégué apostolique extraordinaire.

— L'église paroissiale du Sacré-Cœur de la Baie Shawinigan est complètement détruite par un incendie.

27.— On annonce que l'affinerie de cuivre que fera bientôt construire la Compagnie Noranda sera localisée dans la ville de Montréal-Est, où la dite compagnie vient d'acquérir un terrain de plusieurs acres.

— On apprend de Le Pas, Manitoba, que l'école indienne de Ste-Croix (Cross Lake) a été complètement détruite par un incendie, le 25 février courant et que dix personnes, la sœur supérieure et neuf enfants, y ont perdu la vie. Les pertes sont d'environ \$200,000. S. G. Mgr Ovide Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin, se rend en avion à Ste-Croix, porter ses consolations aux sinistrés.

28.— M. le Docteur Jules Vallée, coroner-adjoint de Québec, est nommé par le Gouvernement provincial, coroner en chef, en remplacement de feu le Docteur G.-W. Jolicœur.



LES PLAISIRS DE NOS HIVERS CANADIENS.

Église en neige construite dans la cour du Grand Séminaire de Québec par les évêques de la faculté de Théologie. Les Séminaristes l'ont appelée "l'église Saint-Cyrille" en l'honneur de leur directeur, M. l'abbé Cyrille Gagnon, dont c'était la fête le jour où ce "monument" a été terminé.

LITTÉRATURE POLICIÈRE

L'autre jour comparaisait, à Paris, devant le Tribunal de simple police, un jeune homme poursuivi pour avoir jeté ses lignes en un parage interdit aux pêcheurs.

Histoire banale, mais ce qui l'est moins, c'est le rapport de police lu à l'audience :

"Je soussigné, agent Y..., ai surpris le sieur X... en train de pêcher en un endroit où il est dangereux et interdit de se tenir. Je dresse contravention, mais, après interrogatoire, j'ai laissé le pêcheur et les poissons en liberté provisoire."

Comme ces poissons en liberté provisoire ont dû être heureux !

AU RESTAURANT

— C'est un vrai morceau de pneu, votre bifteck de cheval.

— Monsieur n'ignore pas que le cheval est complètement supplanté par l'auto !

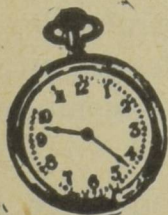
GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 60 paires de lacets de bottines et de souliers à 0.05 la paire.

Demandez 60 paires de lacets et notre circulaire.

L'AGENCE DE NOUVEAUTÉ IENR.

1, rue Victoria, Lévis.





CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LES ARTHRITES

UN des bons lecteurs de *l'Apôtre* qui suit les chroniques du "Vieux docteur", me demande de parler des arthrites. Sans doute, le doux temps que nous avons eu la semaine dernière, a réveillé quelque part de vieilles douleurs rhumatismales, et faute de pouvoir s'en débarrasser radicalement, il voudrait au moins connaître son ennemi.

Cet ennemi prend des formes multiples. L'arthrite est, comme on le sait, l'inflammation d'une ou de plusieurs jointures.

Il n'y a qu'à s'examiner le moins pour s'apercevoir qu'on a nombre de jointures, les unes mobiles, comme celles des bras et des jambes, les autres beaucoup moins libres, comme celles de l'épine dorsale, les troisièmes presque complètement fixes comme celles du pied.

Le siège des arthrites peut donc être très varié, tout comme elles peuvent être multiples. Elles gênent plus ou moins, suivant leur intensité et leur siège.

*
* *

L'arthrite est une inflammation, qui peut être aiguë ou chronique. La souffrance varie naturellement avec le degré d'acuité, mais elle est le plus souvent très marquée.

En effet, qui dit inflammation, dit gonflement. Or, les articulations, comme on le sait, sont limitées par des ligaments qui les maintiennent très solidement en place. Ces ligaments sont pratiquement inextensibles, de sorte que le gonflement par l'inflammation ne peut pas se produire sans que la compression des filaments nerveux ne provoque de la douleur, puis de l'impuissance.

Cette impuissance est d'une nature particulière; l'homme le plus vigoureux ne peut plus faire le moindre effort dans la région de l'articulation atteinte.

Quand l'arthrite est aiguë, elle tend à la guérison après une période plus ou moins longue, ou passe à la chronicité, alors qu'elle peut s'éterniser.

L'arthrite peut aussi aller jusqu'à la purulence, ce qui augmente d'autant sa gravité.

*
* *

Quand on parle de l'arthrite, on est porté à penser aussitôt au rhumatisme.

Le rhumatisme est en effet une cause très fréquente d'arthrite, tant aiguë que chronique; mais il n'est pas la seule.

N'importe quelle maladie microbienne peut compter l'arthrite parmi ses complications. La scarlatine, par exemple, s'accompagne très fréquemment d'arthrite, de même que la pneumonie. Ces arthrites guérissent d'ordinaire plutôt facilement; il s'en trouve cependant qui vont jusqu'à la suppuration.

Mais la tuberculose vient au premier rang des maladies microbiennes qui s'accompagnent d'arthrite; et elle se fait remarquer par la longueur et la gravité de l'affection.

Ainsi, par exemple, tous ces boiteux que vous rencontrez, et dont la cuisse paraît entrer dans la hanche à chaque pas, ont fait tout simplement de l'arthrite de l'articulation de la hanche, ou coxalgie; cette maladie est le plus souvent d'origine tuberculeuse.

Ceux qui souffrent de gibbosité, les bossus, ont souffert d'une arthrite tuberculeuse de la colonne vertébrale, infection qui gagne ensuite le corps d'une ou de plusieurs vertèbres, et qui les fait s'effondrer, causant ainsi la flexion de la colonne, le tassement du thorax, la gibbosité enfin.

Il y a encore le rhumatisme chronique, la goutte, qui déforme les jointures, les grossit, et finit par entraver sérieusement les mouvements.

Enfin, l'arthrite tuberculeuse suppurée ne guérit d'ordinaire que par l'ankylose, c'est-à-dire la soudure complète de la jointure atteinte.

*
* *

On voit donc qu'il y a beaucoup de variété dans les arthrites et leurs conséquences. Il y en a autant dans leur traitement.

Pendant que l'immobilité et quelques compresses viennent à bout d'une arthrite légère, il faut recourir à l'ouverture de l'articulation malade quand le pus s'y est logé. Dans les arthrites tuberculeuses, on immobilise d'abord la jointure atteinte.

Jadis on joignait à cette immobilisation l'application de liniments, d'onguents, des injections de médicaments, d'huiles antiseptiques. Aujourd'hui, on recourt à l'héliothérapie, ou exposition de la partie malade aux rayons solaires, et à l'électrothérapie, sous forme de rayons violets ou autres, tous traitements qui ne peuvent manquer d'être lents.

La guérison obtenue, on tend quand on peut le faire sans risques, à rendre sa mobilité à l'articulation atteinte.

Toutefois, cette opération ne peut être tentée que sous la direction d'un homme de l'art, car la moindre fausse manœuvre peut réveiller l'inflammation, qui ne se répète jamais sans les plus grands inconvénients.

Le vieux DOCTEUR.

Broncho-Pneumonie



LORS que la pneumonie est exceptionnellement avant deux ans, la broncho-pneumonie est à cet âge d'une extrême fréquence ; c'est cette maladie qui figure parmi les causes les plus habituelles de mort, chez les petits enfants.

Tandis que dans la pneumonie l'infection est surtout pulmonaire (alvéolite), dans la broncho-pneumonie, l'infection est à point de départ bronchique (brochio-alvéolite).

La broncho-pneumonie n'est jamais aussi massive que la pneumonie, celle-ci atteint d'emblée tout un lobe du poumon et forme un bloc hépatisé, celle-là, au contraire, peut n'atteindre que quelques lobules pulmonaires, mais dans chaque lobe des deux poumons. Parfois, tous les lobules des deux poumons sont atteints ; dans ce cas (bronchite capillaire), l'hématose est supprimée, la respiration impossible et le malade meurt d'asphyxie en quelques heures.

Les bronchioles ou petites bronches participent à l'inflammation en même temps que les poumons, c'est là la caractéristique de la maladie : à la coupe, le tissu pulmonaire est rouge foncé, violacé, et, par les orifices dilatés des petites bronches, s'écoulent des gouttes de pus.

Ce pus qui obture les tuyaux des bronchioles gêne le passage de l'air ; il en résulte des phénomènes de congestion, d'hépatisation et d'atélectasie, c'est-à-dire que par endroits le poumon privé d'air s'affaisse sur lui-même. Ailleurs, au contraire, où les bronchioles saines laissent pénétrer une quantité d'air supplémentaire, on note de l'emphysème surtout au sommet des poumons.

SES CAUSES :

C'est surtout dans le tout jeune âge que la broncho-pneumonie est fréquente.

Alors que le grand enfant ou l'adulte feront une pneumonie, le petit enfant fera, lui, une broncho-pneumonie.

C'est une affection extrêmement contagieuse, d'où la nécessité d'isoler les enfants atteints de broncho-pneumonie.

L'échange de germes microbiens d'un enfant à un autre exalte leur virulence. C'est la raison pour laquelle la broncho-pneumonie est une maladie si souvent mortelle à l'hôpital, où les salles encombrées ne permettent pas toujours l'isolement qui s'impose.

Plus l'enfant est jeune, plus la maladie est grave. Avant deux ans, elle est très souvent mortelle, surtout chez les débiles, les prématurés, les enfants privés du sein. Ceux atteints d'infections cutanées (eczéma, pyodermite), d'entérites, payent un lourd tribut à la maladie.

Dans les crèches, elle fait de terribles ravages.

Tandis que la pneumonie est le plus souvent primitive et due à un seul microbe, la broncho-pneumonie est le plus souvent secondaire et provoquée par plusieurs microbes associés (pneumocoque, streptocoque, staphylocoque, entérocoque, etc.).

Après deux ans elle apparaît généralement comme complication d'une maladie infectieuse déjà en cours : grippe, rougeole, coqueluche, diphtérie. Toutes les maladies où l'on tousse favorisent l'éclosion de la broncho-pneumonie.

COMMENT ELLE SE MANIFESTE :

Il ne faut pas croire que la broncho-pneumonie, malgré sa haute gravité, se manifeste toujours par une symptomatologie bruyante ; qu'elle atteigne un organisme affaibli, vieillard ou enfant débile, elle évoluera de façon presque silencieuse : un peu de fièvre, abattement, refus de boire et mort rapide.

Si, au contraire, elle apparaît sur un organisme résistant, celui-ci va réagir violemment

contre l'infection en mettant en jeu toutes ses forces défensives : les signes fonctionnels et généraux sont très marqués.

D'une façon générale, lorsque dans la convalescence d'une bronchite, d'une grippe, d'une rougeole ou d'une coqueluche, on voit brusquement la température, qui était à 99 ou 100°, monter à 104° en même temps que l'enfant paraît gêné pour respirer, il faut redouter la broncho-pneumonie.

La dyspnée (gêne respiratoire) peut être intense (40 à 60 respirations par minute). Comme on le voit, c'est une gêne avec accélération considérable des mouvements respiratoires, donc bien différente des dyspnées d'origine laryngée (croup), où la respiration est plutôt ralentie à cause de l'obstacle laryngé. Les ailes du nez battent, le malade est pâle, anxieux, avec le teint plombé d'un infecté (car très rapidement la broncho-pneumonie cesse d'être une

maladie locale des voies respiratoires pour devenir une maladie générale avec infection sanguine).

Dr PIERVAL.

(*La Maison*).

Parmi les héros et les saints, on n'en a presque jamais vu apparaître, sans que Dieu lui ait donné, dans un père ou une mère digne de lui, un précurseur capable de le préparer à ses grandes destinées.

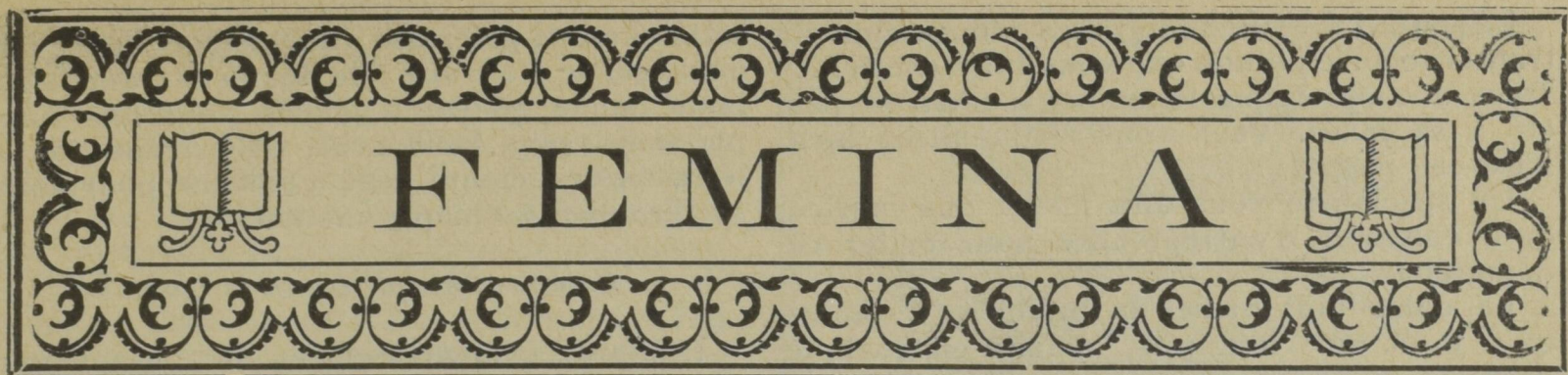
Mgr BOUGAUD.

L'avenir repose toujours sur les mères. Elles sont les assises des nations. Car la société sera inévitablement ce que sont les familles, et les familles dépendent partout de la sagesse et des vertus des mères.

Mgr TISSIER.



DANS NOS FORETS CANADIENNES : UNE CABANE A SUCRE.



Les heures passent...

UNE à une, les heures de nos jours s'en-
volent scandées par le tic-tac mono-
tone et régulier de la pendule. In-
lassablement, le temps fuit. Indiffé-
rent à nos joies comme à nos tristesses, l'heure
qui passe est l'instant qui ne revient pas malgré
les supplications de ceux pour qui le Temps
est une fortune que nul trésor ne peut remplacer.

L'heure qui passe est l'heure première du
jour qui se lève dans l'aube radieuse bien que
confuse encore d'un matin clair. Heure pré-
cieuse pour tous les cœurs animés d'un grand
amour pour le Créateur. Des grâces nouvelles
et sans nombre sont réservées à ces âmes de
choix qui profiteront de l'heure matinale pour
offrir à Dieu l'hymne de la reconnaissance et
de la prière.

Plus tard, au midi radieux, l'heure qui passe
apportera à son tour, son contingent de joie
et de vie ardente. Toute la nature avec ses
chants et l'activité de ses multiples créatures
offrira à l'Auteur de tous biens en un concert
répété par mille voix, l'hommage de son amour.

Quand le soir sera venu, que toutes ces voix
se seront fondues en un murmure doux et sua-
ve, l'âme de nouveau prendra son essor vers le
Créateur de toutes ces beautés. Amoureuse-
ment, elle offrira à Celui de qui elle tient tout,
l'hommage de ces biens que sa Bonté prévoyan-
te a mis à la disposition des êtres créés. Avec
joie elle fera le don à son Dieu de ces heures
passées dans les soins multiples d'une vie be-
sogneuse. Ces instants qui fuient comme l'eau
du torrent ont, ainsi offerts, un prix inestima-
ble, elles sont le tissu précieux composant l'É-
ternité. Puisque nous connaissons le prix de ce
trésor, ne le laissons pas improductif et inutile.
Soyons avares de nos heures, comme le pêcheur
de perles, qui tout au fond des mers, trouve le
joyau de prix.

Avec avidité, emparons-nous de cette ri-
chesse ainsi mise à notre disposition, ne la
laissons pas s'envoler. Rappelons-nous que
" dans cet océan mystérieux qu'il faut fran-
chir, les heures persistantes de calme plat,
loin du mouvement, dans le silence envahissant
et l'inaction continue, les heures de patience
nécessaire ne sont peut-être ni les moins las-
santes ni les moins lourdes. Combien préfère-
raient souvent le dangereux labeur de la tem-
pête ! L'important n'est pas alors de préférer...
ce qui pourrait être mais d'accepter ce qui est."

Plus tard, quand le temps pour nous aura
fui, nous n'aurons pas de ces regrets stériles
causés par la désespérance de voir s'échapper
de nos mains cette richesse dont nul pouvoir
humain ne peut nous faire bénéficier.

Jeanne LE FRANC.

(*Les vies nécessaires*, page V, par Georges
Maze-Sencier.)

BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Je remets votre article à la ré-
daction de notre revue qui en disposera suivant
vos intérêts.

Vos études littéraires m'intéressent beau-
coup et je souhaite vivement que le succès vous
sourie toujours puisque vous ne semblez pas
craindre le travail. Mon appréciation vous
sera-t-elle de quelque utilité?... Revoyez bien
ces quelques pages, ne ménagez pas les correc-
tions, soyez sévère afin qu'on le soit moins...
quand l'heure sera venue. Il est toujours pré-
férable de reconnaître ses torts soi-même. Le
critique a parfois des mots que nous n'avons
pas mérités... et quand l'opinion s'est faite
défavorable, il est bien difficile de remonter...

Vos billets sont toujours les bienvenus, ne
l'oubliez pas?...

LÉVISIENNE.— Je n'ai pas voulu vraiment transcrire ici le pseudo que vous aviez choisi ? Dans une chronique féminine, il n'aurait pas été à sa place. Vous vous reconnaîtrez bien n'est-ce pas ?

Un spécialiste vous dira mieux que moi ce qu'il convient d'entreprendre pour éviter ce désagrément.

La dame doit passer la première à moins qu'il y ait un "long pas" à faire ou quelque obstacle, alors son compagnon s'il pratique la bonne galanterie française lui tendra la main.

GRILLON.— Que deviennent les grillons par ces temps de soleil et de renouveau ?... A côté de vos études sérieuses, il faut mettre un peu de distractions joyeuses. Votre âge a besoin de rires et de chansons tout comme elle a besoin aussi de réflexion. Regardez autour de vous, vous ne serez pas lente à trouver des malheureux, des petits enfants à qui personne ne sourit. Rendez-les heureux et d'être bonne vous donnera un cœur joyeux ou tout au moins une âme sereine.

Je vous souhaite de tout cœur un succès qui dépasse vos espérances... Ce n'est pas peu dire, petit Grillon ?

FÉE DES GRÈVES.— Vous me demandez mon appréciation sur ce roman, je ne puis guère faire mieux que de vous répéter ce que le Canada-Français en dit dans sa rubrique : Les Livres.

"La fée des grèves : Roman historique paru vers la fin de 1856 et qui se réédite sans cesse. Est-ce le meilleur livre du grand romancier breton, Paul Féval ?... Je ne saurais le dire. Dans tous les cas il est certainement incomparable d'entrain et d'imprévu."

Je vous félicite de votre goût pour la lecture, cette distraction vous fera sûrement passer des moments dont vous aimerez à vous rappeler plus d'une fois.

Jeanne LE FRANC.

Bien user du temps

CONSEILS D'UNE INSTITUTRICE



La vie nous étant donnée pour préparer l'éternité, c'est "être parfait" que d'utiliser pour cette fin suprême chaque minute du temps que Dieu nous donne.

Et Dieu veut que, par nous, le temps produise quelque chose d'utile : l'arbre stérile sera jeté au feu ; le serviteur inutile qui n'a rien fait pendant le "long voyage" de son Maître, est condamné aux ténèbres extérieures.

Méditons donc la parole de l'Esprit-Saint : "Mon fils, ménagez votre temps"; le temps...

cette chose si précieuse que, bien employée elle nous gagne l'éternité ; le temps... que Dieu nous donne goutte à goutte pour que nous puissions, plus facilement, en extraire toutes les richesses, et qui peut d'ailleurs, pour nous, se terminer à chaque instant.

Comment gaspille-t-on le temps ?

D'abord, évidemment, en ne faisant rien. Cela semble-t-il, ne peut arriver à une institutrice dont les devoirs sont absorbants et souvent multiples. Pourtant, même en classe, on peut être tenté de ne rien faire ; à plus forte raison, aux heures de liberté. Le repos, le sommeil prolongés outre mesure, les rêveries inutiles, les visites sans objets, les bavardages, — j'en passe — sont un gaspillage du temps. Et il arrive, presque fortuitement, que pour n'avoir pas employé son temps utilement, on le dépense à mal faire : Critique du prochain, propos légers, fréquentations dangereuses, trouvent leur compte dans l'inaction, comme aussi les mauvaises pensées, la vanité, la jalousie et les mesquineries de toutes sortes.

On peut perdre son temps même en faisant de bonnes actions, si ces bonnes actions ne sont pas dans l'ordre. Prier à l'église au lieu de préparer sa classe, lire à l'heure où il faudrait dormir... c'est encore, devant Dieu, du temps mal employé.

Enfin, il y a une façon de beaucoup travailler tout en perdant son temps au point de vue surnaturel.

"De même qu'une branche ne saurait porter de fruit d'elle-même sans rester sur le cep de vigne, il en est ainsi de vous si vous ne demeurez en moi... Celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment inutile." (Jean XV, 4, 5, 6). D'où la nécessité, pour que nos bonnes œuvres soient fécondes d'être "sur le cep", autrement dit en état de grâce.

Et pour leur faire produire le maximum, les orienter le plus possible vers Dieu, au lieu de se prendre comme centre en agissant pour une satisfaction personnelle.

Comment bien user du temps ?

Et d'abord, *que faire ?* diront quelques-unes. En dehors de ma classe, il me reste beaucoup de temps que je me sais à quoi employer.

Je réponds que *se donner* à sa profession, avoir le souci du bien intellectuel et moral des enfants, demande beaucoup plus de temps que les six heures réglementaires passées dans la salle de classe.

Ensuite, je défie une institutrice de ne pas s'attacher à une étude, à un travail intellec-

tuel quelconque, choisi selon ses goûts et ses aptitudes.

Il y a souvent aussi, près de nous, pour qui sait regarder, bien des misères physiques et morales à soulager. Quel champ d'action ! S'il est des visites oiseuses qu'il faut éviter, il en est d'autres qu'il faut savoir faire ou supporter. Il y faut parfois pas mal de courage et de patience. Tant mieux ! Au bien qui se fait s'ajoute une mortification intérieure que Dieu saura utiliser.

L'âme est si heureuse dont la vie est dévorée et qui ne trouve plus le temps de penser à elle-même ! Elle oublie les petites choses, les préoccupations égoïstes qui la minaient. Une vie de travail soutenu élève l'âme ; la santé même y gagne bien souvent.

Quant aux malades, qui ne peuvent pas agir, qu'ils se souviennent " que ce n'est pas par l'action seule que nous sommes utiles. Ayons le désir de l'action, mais ne soyons pas injustes pour un ministère plus pénétrant et plus sublime encore, si Dieu nous l'impose quand même, le ministère de la souffrance. Sachons qu'il est très grand et invinciblement efficace". (Abbé de Tourville). Souffrir, ce n'est donc pas perdre son temps, si la souffrance, voulue de Dieu, lui est offerte.

Comment agir, pour donner son maximum ?

1) Faire chaque chose *en son temps*, agir et vivre avec beaucoup d'ordre, se faire un règlement et le suivre.

2) Faire tout *le mieux possible*. Se souvenir que l'on travaille pour Dieu — vivre en sa présence — agir en union avec Jésus : la valeur infinie de ses actions couvrira l'insuffisance des nôtres. Enfin faire chaque action comme si elle devait être la dernière de notre vie. "Heureux et prudent celui qui, à chaque moment de sa vie s'applique à être tel qu'il désire être trouvé à la mort !"

En résumé, il nous faut agir le plus et le mieux possible, le plus surnaturellement aussi, plus mériter que s'appliquer à nous la promesse de l'Évangile :

"Heureux les serviteurs que le Maître à son arrivée trouvera veillant, et qui auront fait fructifier les talents reçus. Ils entreront dans la joie de leur Maître."

MARIE-ANGÈLE.

(Aux Davidées)

Pardonnez ! quel mot divin ! Quand l'homme souffre, il menace et se révolte ; s'il a quelque grandeur d'âme, il se contente d'oublier ; mais le pardon est un fruit céleste qui ne s'est vraiment acclimaté qu'au pied de la croix !

Mgr TISSIER.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes ; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien ! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28F

BOITE 50 WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

La vie

Qu'est-ce donc que la vie, ô Toi qui nous l'a faite,
Souvent si douloureuse et si bonne parfois,
Triomphante aujourd'hui comme un hymne de fête,
Et demain sombre, ainsi qu'un long chemin de croix ?

Si la vie est un bien, d'où vient qu'elle est si dure,
Tout ensemble fragile et très lourde à porter,
Habile à manier le glaive qui torture,
Et toujours combien prompt à nous désenchanter ?

Si la vie est un bien, d'où vient qu'elle ne laisse,
Même aux plus fortunés, même aux plus glorieux,
En leurs cœurs refroidis qu'un peu plus de tristesse
Et qu'un flot plus amer de larmes dans leurs yeux ?

Si la vie est un mal, pourquoi donc en notre âme
Cette fureur de vivre et de vivre sans fin,
Ce désir incessant d'en attiser la flamme
Et cette âpre souffrance à l'heure du déclin ?

Si la vie est un mal, pourquoi remplir sans trêve
De radieux espoirs un cœur inassouvi ?
Pourquoi vouloir quand même éterniser ce rêve
Et croire à l'idéal trompeur qui l'a ravi ? . . .

O le troublant mystère, ô l'angoissant problème,
Si tout devait finir à l'heure du trépas,
Si la pierre tombale était le but suprême
Où viennent aboutir les chemins d'ici-bas !

Mais, gloire à Dieu ! le but est plus haut que la terre,
Et si la vie est douce ou triste par instant,
C'est qu'elle est à la fois le modique salaire
Et l'avant-goût du ciel où ce Dieu nous attend.

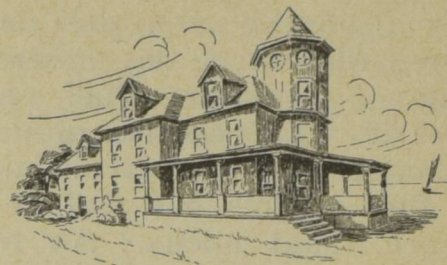
Toute joie est une aube au grand jour qui se lève,
Toute douleur le prix d'enivrantes amours ;
Mais la joie est sans fin et la douleur est brève,
Et nous pleurons bien peu pour sourire toujours !

Abbé Stanislas GAMBER.

(Visions de Foi et d'Espérance.)

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103 rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

CANAPÉ
NATALE
PÉLERIN

CHARADE

Vin — aigre — vinaigre.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Le retard est le père de mille soucis.

HOMONYMES

Bai — Baie — Baie — Baie — Bey — bée.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis; L'Hôpital Civique, Québec; Mlle Eléonore Leclerc, 2315, rue Fullum, Montréal; M. J.-E. Monette, St-Philippe, Laprairie; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière; Mlle Gérardine St-Pierre, 8 rue Harris, Springvale, Me.; Couvent du Bon Pasteur, Jonquière; Mlle Thérèse Lemieux, 8,600, rue Berri, Montréal; Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. Mme J.-A. Graton, 8640, rue Berri, Montréal; Mlle Laura Deslonchamps, 1700, rue Ste-Denis, Montréal; Mlle Rachel Boutet, Ste-Anne de la Pocatière; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce.

A trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville, à qui nous avons envoyé un prix.

JEUX D'ESPRIT No 130

DEVINETTE

Connaissez-vous ce qui ne marche pas à terre, ne vole pas dans l'air, ne nage pas dans l'eau, et qui cependant marche, monte et descend.

TRIANGLE

Orgueilleux. Muse. On le lance. Prince troyen. Temps d'un verbe. La fin du Verbe. Voyelle.

ÉNIGME

Je frappe ma victime et je meurs avec elle.

CHARADE

Si tu veux être heureux et bien reçu partout,
Ne sois si mon premier, ni mon deux, ni mon [tout.

Guéri de la peur des sorcières

DÈS que les hirondelles avaient bâti leurs nids sous nos fenêtres et que la glycine laissait pendre à la grille de notre jardin ses longues grappes de fleurs, la cuisinière de mon vieil oncle ne décolérait pas.

Le matin, en posant la soupière sur la nappe, elle ne nous laissait pas avaler la première cuillerée, sans nous poser cette éternelle question :

“ Allons-nous revoir, encore cette année, ce vieux fou de docteur? Il ferait bien mieux de rester chez lui, là-bas, au bord de la mer, au lieu de venir jeter la terreur parmi de bonnes gens.”

Le calme avec lequel nous accueillions ce premier assaut avait pour effet de l'exaspérer. Mon oncle se contentait de sourire et, la bouche en rond, l'œil clignotant, d'un geste paternel, il cherchait à détourner l'orage.

“ Tout doux ! tout doux ! ma bonne Margaude ; vous voilà bien montée contre un homme qui a le tort d'être un peu excentrique d'al-

lures, mais dont la bourse est ouverte à toutes les infortunes. Lui, un fou ? Un savant, devriez-vous dire."

Margaude coupait court :

"Un savant ! N'est-il pas l'auteur du *sort* qui a été jeté sur les étables, l'an dernier ? N'est-ce pas lui qui a empoisonné nos vignes avec ses pratiques bizarres ? Quand je le vois penché, des heures entières, sur un brin de mousse, cela ne me dit rien de bon à moi !"

Et, avançant entre nous deux sa grosse figure que la colère rendait violette, Margaude faisait sauter le potage d'un coup de poing vigoureux.

"Oui, oui, c'est moi qui vous le dis, cet homme a affaire au diable. Ses yeux de chat le prouvent assez. . ."

Mon oncle, cette fois, riait jusqu'aux larmes. Je faisais de mon mieux pour l'imiter, mais j'avoue qu'à ce mot de diable un frisson me courait sous la peau et mes tempes se couvraient d'une sueur froide. Au fond, j'étais avec Margaude ; la confiance que j'avais en mon oncle Mathéus suffisait à peine à me rassurer.

*
* *

L'arrivée du docteur Solidor était pour notre village un véritable événement.

C'était un petit vieillard sec, aux longs cheveux tombant sur les épaules, aux yeux vifs, au teint basané. Il avait conservé, de ses longues années de service dans la marine, une certaine allure militaire qui se révélait même sous son étrange accoutrement, sa longue redingote bleue, son gilet à ramages, sur lequel s'entrechoquaient, dans un bruit de sonnailles, de nombreuses breloques. Souvent on le voyait flâner dans les champs, suivi d'un grand chien lévrier, au poil long et soyeux, ou d'un gentil ouistiti qui gambadait, faisait des cabrioles drôles, lui sautait parfois sur l'épaule pour l'embrasser de son museau barbu. Mais ce qui mettait le comble à l'indignation des bonnes gens de Valfleuri était un certain perroquet vert que le docteur avait rapporté des îles et qui lançait, d'une voix de rogomme, des jurons formidables. En l'entendant, les vieilles femmes se signaient, maudissant le vilain oiseau qui faisait retentir la paisible vallée des échos de sa voix enrouée de matelot.

La vie du docteur était des plus mystérieuses. Retiré dans un vieux château qu'il avait fait restaurer, il ne voyait presque personne.

Sa servante, la vieille Catherine, une femme revêche, à la bouche édentée, au nez crochu, aux lèvres minces, avait rembarré quelques commères trop curieuses ; aussi passait-elle pour un dragon inabordable. La Margaude faisait même courir le bruit qu'elle aidait son maître dans ses pratiques ténébreuses et que le

samedi elle enfourchait son balai pour se rendre au sabbat.

Malgré la présence de tant de sorciers dans notre village, je dois avouer que les moissons furent, cette année, particulièrement belles et que le bétail, à la Saint-Claude, se vendit un bon prix.

Un pauvre infirme, dont la maison en ruines allait s'écrouler sur lui, vit même un jour une armée de maçons relever ses murs, mettre sur son toit des ardoises neuves, transformer sa triste mesure, faite de torchis, en une riante et solide habitation. Une main mystérieuse semblait secourir toutes les infortunes et combler de dons les petits ménages besogneux. C'était à croire vraiment que le temps des miracles revenait.

*
* *

Dans les premiers jours d'automne, un changement subit s'opéra dans l'humeur de Margaude. De bourrue, grondeuse, autoritaire, qu'elle était, elle devint un modèle de servante, polie, aimable et docile. Ses traits durs s'étaient adoucis sous l'effet d'une joie intérieure que trahissaient ses yeux brillants.

On devinait, à certain air entendu et à mille autres signes, qu'elle détenait un secret d'une grande importance. Vingt fois elle avait été sur le point de se laisser aller aux confidences, mais le mot qui nous eût mis sur la voie ne fut jamais lâché.

Enfin, pour piquer plus encore notre curiosité, elle fredonnait, dans sa cuisine, un petit couplet qu'elle avait composé pour la circonstance.

Dans quel mystère vivions-nous ?

Elle se chargea elle-même de nous donner la clef de cette énigme quand, un matin, la physionomie rayonnante, elle nous aborda en se frappant les mains.

"Cette fois-ci, votre savant est mort, et bien mort ! Pour moi, je ne le pleurerai pas."

Mon oncle fut quelques instants à se remettre. Ses lèvres pâlirent. Je l'entendis murmurer :

"C'est une grande perte pour les pauvres et pour la science. . ."

— Un bon débarras ! vous dis-je, lança la Margaude ; vrai, si je ne me retenais pas, j'en sauterais de joie !"

Et elle poussa l'irrévérence jusqu'à esquissier, de la jambe, une bourrée de son pays.

Mon oncle, si maître de lui d'ordinaire, brisa sa belle canne de jonc sur le carreau, tant il était indigné.

"Vous êtes une insolente, Margaude ! Celui que vous traitez de sorcier était le bon génie de Valfleuri. Vous et vos commères, vous mériteriez le fouet pour les calomnies que vous

avez répandues sur ce brave homme. Tenez, pour un rien, je vous chasse... ”

Mon oncle se garda bien d'achever. Il était gourmand comme un chat et il n'y avait pas, dans le canton, un cordon bleu qui pût se mesurer avec sa cuisinière dans la préparation des tartelettes à la crème. Pour tout au monde il n'eût voulu se brouiller avec elle ; aussi, pour parer une réplique et éviter de me donner le spectacle de sa défaite, il m'entraîna vers la grille et m'envoya jouer sans déjeuner. C'était sa manière à lui de détourner l'orage ; il préférerait vider la place que de tenir tête à Margaude.

*
* *

Huit jours s'étaient écoulés depuis la mort du docteur Solidor. La vieille Catherine était partie on ne sait où. Au château, il ne restait donc personne.

Vers cette fin d'automne la sombre silhouette du vieux manoir, perdu au milieu d'immenses peupliers qui l'entouraient comme une garde de géants, avait un air sinistre avec ses portes au dos bardé de fer, ses volets clos comme les yeux d'un mort.

Les choses en restaient là, lorsqu'un soir, en traversant la place des Trois-Pigeons, je surpris quelques mots d'une conversation échangée entre deux vieilles femmes :

“ L'âme du Solidor est revenue au château ! ”

D'un bond, je fus dans notre cuisine où la Margaude, les manches retroussées, donnait le dernier coup à un chaudron qui lançait des éclairs.

“ Dieu du ciel ! qu'est-ce qui arrive ? s'écria-t-elle en me voyant tout retourné.

— L'âme, bégayai-je en m'avancant vers son oreille, l'âme du docteur Solidor est revenue au château ! ”

Pour le coup, je crus que je venais de tuer notre cuisinière, quand je la vis tomber sur une chaise, inanimée, le visage livide.

A mes cris, mon oncle accourut. Dans son trouble, il laissa échapper les lunettes qu'il tenait à la main. Sur son ordre, je pris une carafe d'eau et me mis à inonder le visage de notre cuisinière qui ne tarda pas à reprendre ses sens. Ah ! quand je vis s'ouvrir les deux gros bons yeux de Margaude, je me sentis soulagé d'un tel poids que je l'aurais volontiers embrassée.

D'un œil sévère, mon oncle me demanda ce qui s'était passé. Je ne pouvais dissimuler la vérité et, malgré les petits signes d'intelligence qui me faisait la Margaude, je lui racontai tout, presque honteux.

Mon oncle prit un air songeur et me poussa doucement vers son cabinet. Là, il s'assit dans son grand fauteuil et, m'attirant près de lui,

il me dit de sa voix grave qui m'impressionnait si fort :

“ Ce sont encore là des inventions d'esprits simples et superstitieux. Le docteur Solidor était un homme de vertu. Il jouit là-haut des bienfaits qu'il a accomplis ici-bas. Que les commères se tranquillisent ! Sa vie a été des mieux remplies, son âme a bien mérité le ciel.”

Et, les yeux dirigés vers le coin du firmament qu'encadrait la fenêtre, il poursuivit en lui-même sa pensée.

Au bout d'un moment, son regard se posa sur moi. Il me sourit et, de sa main osseuse, me donna quelques petites tapes sur la joue comme pour me faire oublier sa mélancolie.

“ Ne pense plus à tout cela, mon bon Sylvain, et va jouer.”

*
* *

Le soir de cette journée mémorable, je me hâtai, après souper, de quitter la table pour aller dans ma chambre me remettre de toutes ces émotions. J'ouvris la fenêtre. Il faisait un clair de lune superbe. Les mille petits yeux des étoiles scintillaient comme de minuscules lampes dans le ciel profond ; un air tiède soulevait les boucles folles de mes cheveux et glissait sur mes joues brûlantes comme une caresse.

Aux fenêtres des maisons, je vis disparaître une à une toutes les lumières. Un chien hurla en tirant sur sa chaîne, le bourdon de l'église lança l'heure sur le village endormi. Puis tout se tut.

Bientôt mes regards furent attirés par un groupe d'individus qui venaient de déboucher de la rue du Monastère. Ils marchaient à grands pas, longeant les murs, muets comme des pénitents au jour de la Passion. Je reconnus là le sacristain Topenot, dont la silhouette anguleuse se projetait sur la place, fantastique. A sa droite, marchait, nouveau Snacho, le barbier Planchet, au ventre énorme porté par deux jambes de coq. Enfin je vis, non sans surprise, le garde champêtre Césaire, le chapeau de gendarme sur la tête, son baudrier passé sur sa blouse bleue.

Que se préparait-il ? A qui étaient destinés ces gourdins et ces fusils, dont je les voyais armés ? Pourquoi cet air de mystère, qui les faisait ressembler à une bande de brigands, allant au-devant des voyageurs pour les détrouser ?

Ma résolution fut prise. J'ôtai mes chaussures pour éviter de faire du bruit et me laissai glisser le long de la rampe de bois. J'ouvris la lourde porte de chêne et fis jouer la serrure de la grille ; j'étais dans la rue.

Le groupe allait disparaître derrière l'échoppe de maître Bigorgne, lorsque je l'atteignis. Mon arrivée n'éveilla heureusement aucun

soupçon. Le chapeau rabattu sur les yeux, j'eus tôt fait de prendre l'allure courbée et rasante de mes compagnons.

Tout en marchant, je me livrai, sur mon équipée, à d'assez amères réflexions.

Pourquoi m'étais-je mêlé à ces rôdeurs armés jusqu'aux dents ? La présence du garde champêtre parmi eux ne me rassurait qu'à demi sur leurs intentions, et déjà j'étais disposé à battre prudemment en retraite, lorsque je vis le vieux Césaire s'arrêter, allumer une grosse lanterne qu'il tenait à la main et s'engager dans le petit chemin qui, à travers bois, conduisait au château.

Un trait de lumière se fit alors dans mon esprit. La conversation des deux braves femmes me revint à la mémoire. Je compris tout. Il s'agissait d'aller déloger du château l'âme du docteur Solidor.

Ce fut assez pour me décider à suivre l'expédition.

*
* *

Après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes devant l'énorme masse du château de Solidor, dont les vieilles murailles se détachaient, sombres et imposantes, dans le ciel serein.

Les trois personnages qui composaient l'état-major se séparèrent un peu du gros de la troupe et délibérèrent un instant. Enfin le garde champêtre, élevant sa lanterne, du geste, nous fit signe de le suivre.

A ce moment, un hibou sortit d'un fourré en poussant son cri sinistre. Toutes les têtes se baissèrent à la fois, comme si la mort elle-même, avec sa faux, eût passé au-dessus de nous ; je vis mon plus proche compagnon s'agenouiller dans les feuilles sèches en se signant.

Le moment était décisif. Planchet le comprit, car il brandit aussitôt son gourdin et, d'une voix de basse-taille, s'écria.

“ En avant ! Le diable est là ! ”

Ces paroles eurent un effet magique. Excités par l'audace du barbier, les courages se raffermirent ; on se précipita dans la cour déserte du château.

Arrivés là, nous nous trouvâmes en face d'une porte dont les lourds panneaux étaient encore protégés par des ferrures ouvragées. Essayer de la forcer était chose vaine. En levant les yeux quelqu'un fit remarquer qu'une fenêtre du premier étage avait été laissée entrebâillée. Une échelle fut appuyée au mur ; le garde champêtre y monta. D'un coup de sabre il fit voler en éclats quelques petites vitres rondes enchâssées dans le plomb, et ouvrit la fenêtre qui grinça effroyablement. Derrière lui, grimpa le long Topenot, suivi de près par Planchet, dont le poids fit gémir l'échelle. Ils ne

voulaient pas laisser au garde seul la gloire d'avoir mis le premier le pied dans la place.

L'élan était donné, tout le monde suivit. Ce fut moi qui fermai la marche.

La chambre où nous venions de nous introduire de si étrange façon devait être, — autant que j'en pouvais juger aux lueurs blafardes que la lanterne du garde promenait sur les choses, — le cabinet de travail du docteur.

Près d'une table massive, chargée d'instruments aux formes bizarres et de paperasses, un livre énorme était ouvert sur un pupitre à pied. Tout autour, de larges fauteuils de chêne étaient rangés, le dos au mur. Aux boiseries, étaient accrochés des portraits d'ancêtres raides comme des juges dans leurs cadres sévères. Le fond de la chambre était occupé par un lit à colonnes. Une odeur de vieilleries courait sur tous ces meubles, me rappelant celle qui se dégageait des bouquins de mon oncle, quand il m'arrivait par hasard d'y mettre le nez.

Cependant mes compagnons, qui s'étaient avancés à petits pas jusque vers un bahut, reculèrent, épouvantés, vers la fenêtre que je n'avais pas quittée.

Il chuchotaient :

“ Vous l'avez entendu ? Il est là ! ”

— Moi j'ai vu ses cornes et son nez crochu ! ”

Dans le cercle lumineux de la lanterne, je les vis tous blêmes, les yeux énormes, les joues tombantes.

Les choses prenaient vraiment une mauvaise tournure. En moi-même je me disais :

“ Dans quelle aventure t'es-tu jeté, mon pauvre Sylvain ! Tu es là à trembler comme une feuille, sans savoir si tu échapperas à la mort qui te menace, et quelle mort ! Comme tu serais bien mieux dans ta petite chambre tendue de papier rose, douillettement couché dans ton lit moelleux entouré de grands rideaux blancs. Si tu n'avais pas au moins cédé à tes mauvais penchants d'enfant curieux ! Te voilà bien puni à présent ! ”

*
* *

La voix du garde champêtre vint couper court à mes réflexions.

“ J'y vais seul, moi, et mille bombes ! . . . ”

A peine achevait-il cette menace qu'une forme vague se détacha d'un coin de la salle et bondit sur lui en faisant rouler sur le parquet la lanterne qui s'éteignit, nous plongeant ainsi dans une nuit noire.

“ C'est lui ! clama le pauvre Césaire d'une voix lamentable ; nous sommes perdus ! A moi ! Il me dévore ! . . . Il m'emporte ! . . . ”

Puis ce furent des cris, des gémissements, des sanglots à fendre l'âme. J'entendais le sacristain prier tout haut, en se frappant la poitrine,

tandis que Planchet appelait sa femme pour lui faire ses derniers adieux. Moi, je pensais à mon bon oncle Mathéus, à la Margaude qui allait frapper à ma porte, le lendemain, et du plus profond du cœur je leur demandais à tous deux, pardon de mes fautes.

Au bout de cinq minutes, passées dans d'effroyables transes, j'eus l'idée de me lever et de voir s'il ne serait pas possible de fuir, mais je ne pouvais remuer bras ni jambes, tant la peur me paralysait.

En ce moment, par la fenêtre ouverte, la lune pâle envoya quelques-uns de ses rayons mais personne n'osait jeter un regard sur ce qui l'entourait dans la crainte de se trouver face à face avec le diable. Puisqu'on était pour être dévoré mieux valait mourir sans voir son masque hideux.

Tout à coup, le charron Samuel qui venait de lever la tête, lança un immense éclat de rire.

“Ah ! ah ! ah ! Mais nous avons tous la berlue ! Où est-il votre diable, père Césaire ? C'est bien vous qui êtes là ; on ne vous a donc pas emporté !” Nous fûmes tous debout, les yeux écarquillés, nez contre nez.

La lanterne fut rallumée. Un cri de crécelle retentit de nouveau, et un affreux petit singe vint tomber au milieu de nous, nous dévisageant de ses deux yeux ronds.

“C'est donc toi, vilain macaque, qui m'a fait peur tout à l'heure ? dit le garde champêtre qui avait retrouvé la parole. Pour le coup, tu vas, me le payer !”

Un délice rafraîchissant dans chaque tasse de thé vert du Japon “SALADA”

“SALADA”

THÉ DU JAPON

F 744

(VERT)

'Tout frais des plantations'

Mais, d'un bond, le singe du docteur Solidor, — car c'était lui, qui avait été oublié dans la chambre de son maître, — avait regagné sa retraite, sur le casque d'un preux qui se dressait près du lit, les mains croisées sur la poitrine.

“Voilà donc la cause des bruits que l'on entendait ! La mère Cottin va-t-elle rire, quand nous allons lui raconter notre expédition ! s'exclama le fossoyeur.

— Chut ! Pas un mot de cela, répliqua Topenot ; on se moquerait de nous et l'on ne nous croirait plus.

— Quant à toi, petit, me glissa à l'oreille notre voisin le charron, qui m'avait reconnu, tiens ta langue . . .”

Je promis et n'en parlai point, mais, depuis, je n'ai plus peur des sorciers. X.



LA BEAUCE AUX PRISES AVEC L'INONDATION.

Vu du village de St-Joseph tel qu'il est lorsque, le printemps, il prend fantaisie à la Chaudière de sortir de son lit.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

XXVII

LA BONNE NOUVELLE

C'est le propre de la charité de ne pouvoir différer d'un moment l'annonce d'une bonne nouvelle à ceux qu'elle intéresse. Roselle n'aurait pas goûté le sommeil, si elle eût remis jusqu'au lendemain d'apprendre à l'infortuné captif que ses fers étaient brisés. Aussi avec quelle agilité se transporta-t-elle vers le sombre cachot, suivie du vieil Onfroy, à qui je ne sais quelle satisfaction intime semble aussi alléger le poids des ans.

— Vite la clef, mon bon Gérard, vite, vite la clef. Tu n'as plus besoin de secret et de silence. Fais-la crier bien haut et bien fort, afin que tout le monde sache que l'heure de la liberté est enfin arrivée pour lui.

— Il y a cent ans, à l'entendre, qu'il est enfermé ici. Le pauvre homme ! c'est que la tête lui tourne. Il n'y a guère si longtemps que cela ; mais j'ai presque autant souffert que lui. Si vous saviez, chère petite, ce qu'il m'en coûtait de tourner la clef dans cette serrure rouillée ! Eh bien ! il me semble que ce n'est plus le même son, maintenant. Mon cœur bat comme jamais, mais c'est de joie... Je sens bien que voici un des plus beaux moments de ma vie.

La porte s'ouvrit. Le pauvre prisonnier dormait dans un coin. C'était la première fois que Gérard le surprenait dans cet état.

— Bonté de Dieu ! dit-il tout ému, le voilà dans le sommeil, et dans un bon sommeil, je le jure par saint Martin. Voyez donc, petite, comme sa figure est calme ! comme son haleine est régulière ! Oh ! évidemment un ange a passé par là, pour calmer son sang et tranquilliser sa cervelle. Votre voix de rossignol, chère enfant, a chassé ces nuages et mis une goutte de baume dans ses veines.

— C'est vraiment dommage de le réveiller, répondit la compatissante Roselle. Mais il me semble que la joie qu'il aura d'être libre vaudra bien celle de dormir. Chut ! le voilà qui cause !...

Les images du passé, les douleurs du présent se confondaient, en effet, dans le cerveau du pauvre patient, et y produisaient mille sensations, à demi fondées sur les réalités, à demi perdues dans les rêves.

— Le manteau rouge de la lune sent le poison du Liban... Il dort tout bleu et sans souffler... J'y suis, j'y cours, j'y vole... Elle sourit... Pas

tant d'écume !... Oh ! les petites filles de Bethléem qui courent la voir... L'oiseau siffle du côté du ciel... Oh ! des sandales, ôtez ses sandales et son turban... Le torrent de Cédron est à sec...

— Ce qu'il dit là est le vrai du vrai, c'est le cœur même de la vérité, chère enfant, dit l'écuyer à demi-voix. Il est impossible à celui qui a vu les choses de ne pas les reconnaître à son discours. Je jurerais tant qu'on voudra par saint Denys qu'il n'y a pas un mot à retrancher, même de ce qu'il dit en dormant. Non pas sa coquine de mère, qui ment comme un vieux démon qui n'a plus sa tête, et qui...

— Oh ! oh ! dit le captif avec effort, elle saigne, elle saigne... Sa gorge est rouge... Je lui ai percé la gorge... C'est l'oiseau du paradis... Jeanne de Coighan, la chouette, la vieille folle, qui montre son nez crochu et ses yeux gris... Elle saigne... Mon coutelas est rouge, tout rouge...

— Ceci est pour moi, dit Roselle, et c'est une erreur qui doit lui peser sur le cœur. S'il en est encore là, je dis que son sommeil est plus pénible pour lui que la veille. Pousse-le, Gérard, et qu'il sache enfin toute la vérité.

— Je ne sais s'il faut l'éveiller, non, je n'en sais rien. Il souffre peut-être ; mais il dort. Et quel bien fait le sommeil, même quand il est traversé par quelques rêves ! Si l'âme est malade, au moins les sens reposent. Après cela, croyez-vous que la joie ne lui fera pas autant de mal que la tristesse ? Il n'y est pas habitué, le pauvre homme !

— Sa figure est horrible, reprit le captif ; il a de la colère dans la bouche et dans les yeux... Mammoth !... Allah !... quelle grimace ! Je te tuerai, monstre, dès que je serai libre... Je reverrai les fleurs, les bois verts, les ruisseaux... Siffle, siffle, oisillon de Dieu !... Fais-lui cacher ses dents... Ho ! quelles dents !... quelle gueule !... Il l'ouvre... il m'avale... Mammoth !... Mammoth !... qu'Allah te confonde... Ho ! ho !...

Le malheureux s'agitait, se soulevait avec effort ; la sueur inondait sa figure ; il s'éveilla enfin et roula quelque temps autour de lui ses yeux égarés, cherchant à se rendre compte de ce qu'il voyait.

— C'est moi, c'est votre fidèle amie, Étienne, qui viens vous apporter une bonne nouvelle.

— Votre voix est douce, petit oiseau ; j'ai bien du plaisir à l'entendre. Dites-moi : trouve-t-on encore des fleurs dans les champs ? Il y a soixante ans, il y a cent ans, quand je courais dans la campagne,

il y avait de la neige, il y avait des fleurs... Quelle heure est-il ?

— L'heure de la liberté, Étienne ; je viens vous l'annoncer : vos fers sont brisés ; vous pouvez sortir.

Mais il est des situations où les plus douces nouvelles glissent sur l'âme inintelligente comme la grêle sur la pierre. Ce regard ébahi, ce rire hébété prouvaient que le pauvre prisonnier ne comprenait qu'à moitié ce qu'on lui disait. Son œil fiévreux semblait chercher dans ceux de Roselle, dans ceux de Gérard, l'explication de l'énigme. Puis il reprit ses rêveries, une à une ; parla de Mammouth, de la lune, du Liban, du manteau rouge ; confondit tous ses souvenirs ; et, fatigué enfin de rire et de causer, se recoucha pour se laisser de nouveau aller au sommeil.

— Tu as raison, Onfroy : son âme est trop faible pour porter le poids de son bonheur. Laissons-le dormir. Seulement, prends soin de lui apporter une bonne nourriture, des douceurs même, pour le ramener insensiblement au sentiment de la vie. Je vais de ce pas tout préparer, pour que le choc ne soit pas trop rude, pour qu'une sensation trop vive ne rende pas sa manie peut-être incurable. Un soleil trop chaud peut aveugler l'œil qui a longtemps vécu dans les ténèbres.

Deux heures après, au milieu même de la nuit, la pieuse enfant se trouvait près de la cabane de l'ermite. Elle le trouva plongé dans la méditation. Sa tête blanche reflétait la lueur de la petite lampe, qu'il tenait chaque nuit allumée devant les images de Jésus, de Marie et de quelques autres saints dont se composait sa petite chapelle. La maigreur de sa figure, la dignité de sa pose, ses yeux fixés vers le ciel, ses bras croisés sur sa poitrine, présentaient l'image de la dévotion la plus ardente et la plus sincère. Le silence de la nature n'était interrompu que par le léger frôlement des ailes des oiseaux des nuits, que cette pâle clarté attirait en foule. L'immobilité du saint vieillard était telle que ces vilaines bêtes l'effleuraient quelquefois, ou même se posaient sur ses épaules, sans qu'il s'en aperçût. Roselle remarqua que ses deux mains étaient assujetties par un cordon attaché à l'arbre voisin, de peur que la fatigue ne l'entraînât à terre, avant que ses longues oraisons ne fussent finies. Il fallut que le jeune fille, et même sa suivante, l'appelassent plusieurs fois et très-haut ; et encore ne donnait-il aucun signe d'attention. Mais Jeanne se souvint d'avoir ouï dire que le nom de Jésus ou de Marie avait toujours la vertu de l'arracher à ses pieuses extases. Elles les prononcèrent donc à haute voix ; et soudain elles vinrent l'ermite se secouer comme d'un long sommeil, et entonner aussitôt, d'une voix pleine et sonore, la strophe suivante :

Quand mon âme est sèche et flétrie,
J'invoque le nom de Marie ;
Quand mon cœur brisé n'en peut plus,
Il renaît au nom de Jésus.

— Qui est là ? qui approche de ce lieu solitaire ? reprit-il, après avoir achevé son cantique. Si c'est une femme, qu'elle s'éloigne au plus vite ; elle n'a aucun

droit de fouler ces lieux consacrés à la prière. Si c'est un homme, qu'il se tienne à douze pas de distance, et qu'il parle au nom des douze apôtres.

— Bon ermite, un motif bien pur nous amène ici.

— Fuyez, fuyez, jeune fille, et ne venez jamais arracher un vieillard à ses méditations. La vie est trop courte, pour en perdre la moindre parcelle.

— Eh ! quoi donc ! appelez-vous perdu le temps donné à la charité ?

— La charité est la plus grande des trois, reprit l'ermite ; *major autem horum est caritas*. C'est l'apôtre qui l'a dit.

— Alors, souffrez que je vous parle au nom de la charité.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? Quel est votre nom ? votre patrie ? Mais non : je fais des questions indiscretes. Fuyez, allez-vous-en ; ne venez pas tendre de pièges à la vertu d'un vieillard. N'approchez pas le feu de la paille...

— Comment ! Ne reconnaissez-vous pas la voix de Roselle de Châtillon ? Je croyais votre mémoire plus sûre, père ermite.

— Châtillon ! murmura l'anachorète ; c'est un nom sur lequel il y a beaucoup à dire. Dieu et Satan y réclament leur part ; mais je ne sais si Satan n'a pas la plus forte. Que voulez-vous, Roselle de Châtillon ?

— Vous annoncer une bonne nouvelle, une nouvelle qui réjouira votre cœur, et bien plus encore celui de cette pauvre femme : Étienne de Francourville n'est pas mort.

— C'est sa folie de le croire. Voilà quelque mille lieues qu'elle fait à la recherche de son fils. Dieu seul sait ce qu'il peut y avoir de fondé dans les imaginations d'une folle.

— Elles sont très-fondées, bon père ; Étienne de Francourville est vivant ; je puis vous l'attester : car je l'ai vu de mes yeux vu.

— Quelquefois les yeux trompent. Mais l'homme surtout est faux, hypocrite et menteur. Il y a trois jours qu'un *riche homme* vint à ma porte, me conter de longues histoires, et chercher à exciter ma pitié. Il obtint mon morceau de pain, il épuisa ma coupe d'eau, il dormit sur ma natte ; mais il m'avait menti ; il n'était point ce qu'il disait. Jeune fille, défiez-vous de la légèreté de votre sexe ; n'oubliez jamais combien Eve, votre mère, fut facile à séduire.

— Je vous remercie du conseil, dit Roselle un peu piquée ; je tâcherai d'en profiter une autre fois. Mais si ne voulez pas croire à ma parole, au moins aurez-vous la bonté de m'indiquer où est cette pauvre mère ?

— Qui pourrait le dire ? Qui sait jamais où sa folie la pousse ? Cela dépend de son mal de Damas.

— Mais où est-elle ordinairement, à ces heures-ci ? Nous avons passé devant sa cabane ; elle était vide.

— Elle va, presque chaque nuit, sous les murs du Puiset, débiter ses malédictions et réclamer son fils.

— Et certes, bon père, elle ne se trompe déjà pas tant : car son fils est là.

— O esprit humain, que tu es facile à séduire ! s'écria le vieillard, en levant les yeux au ciel. O fragilité

de la première femme, dans quel filet tu nous a enve- souvent dit de pareilles... Je leur ai pardonné; mon loppés ! cœur tâche de ne jamais haïr.

— Et, qui plus est, les verrous de sa prison sont tirés, ses fers sont brisés ; le sire Éverard consent à le rendre à sa mère.

— Mensonge humain ! mensonge humain ! reprit le solitaire, en se bouchant les oreilles, malgré la corde qui serrait ses mains ; jusqu'à quand viendras-tu m'obséder ? Serai-je toute ma vie exposé à entendre blesser la vérité ? Le sire du Puiset lâcher un prisonnier ? La tour de Goliath rendre une victime à la liberté ! Cela s'est-il jamais vu ? Cela se verra-t-il jamais ? Qui a jamais mis le pied dans ces antres, pour y laisser moins que sa vie ? Levez-vous, êtres infortunés, qui avez expiré dans ces sombres cachots, et protestez contre le mensonge ! Vos noms seront assez nombreux pour faire autorité. Jeune fille, respectez les cheveux blancs ; ne venez pas insulter à un pauvre pécheur, qui tâche de rentrer en paix avec son Dieu.

Si Roselle était affligée de l'obstination du vieillard à repousser son témoignage, ce n'était point une vaine blessure d'amour-propre ; mais bien à cause du retard que tout ceci apportait à la réalisation de ses vœux.

— Il faut que la réputation du Puiset soit bien établie, pour que cet ermite ne croie pas même qu'un acte d'humanité y soit possible.

— Ah ! chère demoiselle, c'est qu'il y a si longtemps qu'on y voit entrer des prisonniers, et qu'on n'en voit pas sortir ! Mais que peut être, par hasard, cette figure, que la lampe de l'ermite nous laisse voir dans l'ombre ? Elle ressemble fort à celle de cette insensée.

— C'est elle-même. Et, pour comble de bonheur, elle paraît calme et raisonnable. Sans doute, son mal de Damas la laisse tranquille. Laisse-moi approcher, Jeanne... Mais non : la voici qui vient à nous. Femme, j'ai un mot à vous dire.

— Parlez, jeune fille ; il m'est doux de vous entendre. Je ne sais pourquoi votre voix flatte mes oreilles et console mon cœur.

— J'ai une nouvelle bien intéressante à vous communiquer : avez-vous la force de l'entendre ?

— Il n'y a plus rien ici-bas qui puisse m'intéresser. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, m'est aussi étranger que si j'étais de bois ou de pierre. Le soleil lui-même n'a plus de lumière, la lune plus d'éclat, les forêts plus de verdure ; la nature tout entière n'est pour moi qu'un tombeau.

— Je le crois. Mais cette nuit sombre peut encore se dissiper ; un rayon de lumière peut percer dans ce sépulcre.

— Et quand la joie me viendrait, quand le bonheur daignerait encore me sourire, qu'en ferais-je ? Il ne serait pas là pour le partager.

— Et s'il y était, que diriez-vous ?

La folle jeta les yeux sur la figure de Roselle, comme pour y démêler l'intention qui dictait ces paroles.

— Vous dites des choses qui n'ont pas de sens, belle enfant... Les petites filles de Bethléem m'en ont

— C'est une noble disposition. Mais vraiment, Sapphirah...

— Ne m'appellez pas Sapphirah. C'est le nom qu'ils me donnaient là-bas, mais que j'ai toujours répudié. Je me nommais Marie.

— Eh bien ! Marie, je vous prie de croire que je n'ai aucune intention de vous tromper. Votre fils est vivant.

— Ah ! je l'ai pensé, je l'ai dit souvent ; mais ils soutiennent que c'est une vaine imagination, une hallucination de mon cerveau frappé. Douce enfant, la douleur ébranle les têtes les plus fermes ; ne venez pas rouvrir mes plaies ; votre voix si pure est faite pour consoler, et non pour tromper.

— Je ne vous trompe pas, Marie : votre fils est vivant ; je voulais seulement vous le dire ; afin que, quand il paraîtra devant vos yeux, vous ne le méconnaissiez pas.

— Moi ! méconnaître mon fils, mon bien-aimé ! s'écria la pauvre mère, en serrant énergiquement ses mains. Ah ! la terre s'entr'ouvrira plutôt sous mes pieds.

Et les larmes coulaient de ses yeux. Aussitôt on entendit la voix sonore de l'ermite entonner la strophe suivante :

J'aime l'obscurité des bois,
Fuyez, démons ailés, lâche essaim, troupe impure !
Jusqu'à l'Auteur de la nature,
Laissez en paix monter ma voix.

— Il chante, reprit la femme : c'est un signe que j'aie à m'éloigner de lui. C'est moi, c'est moi qui suis ce démon dont il parle ; il n'aura ni repos ni cesse que je n'aie regagné ma cellule. Ah ! il ne sait pas ce que je souffre quand je suis seule, quelles tentations terribles traversent mon esprit. Il ne m'a jamais vue me rouler à terre, me tordre les mains, me heurter contre les murs, dans mon affreux désespoir. Tout me délaisse, quand ces tristes accès me prennent ; il n'y a plus pour moi ni ciel ni terre ; la pénitence même est sans douceur. Je voudrais mourir ; j'invoque toutes les puissances ennemies de l'humanité ; je dis des choses folles, criminelles, peut-être ; mais c'est que le flot me déborde, c'est que ma tête n'y est plus, et qu'il existe des sensations où l'âme n'est pas maîtresse d'elle-même. Que le ciel me pardonne ces transports de douleur ; le juste Juge saura démêler, je l'espère, ce qui fut volontaire de ce qui ne le fut pas.

— Consolez-vous, pauvre mère : vos souffrances vont avoir un terme. Vous reverrez votre fils.

— Le reverrai-je ? dit la femme, en fixant son œil ardent sur Roselle. Un tel bonheur me serait-il accordé ? Vierge, vous semblez trop bonne pour vous jouer d'une malheureuse mère. Non, vous n'êtes pas assez cruelle pour cela.

— J'espère vous prouver bientôt que je ne vous trompe pas.

— Et où est-il ? et où peut-il être ? demanda cette infortunée créature, avec une exaltation croissante.

— Là où vous le supposiez : au Puiset.

— Mon instinct ne me trompait donc pas ! J'avais donc bien deviné la pensée de ces féroces tyrans ! Oui, ils m'ont pris mon fils, non pour le faire mourir immédiatement, mais pour le livrer au crime, pour en faire l'instrument de leur haine ; puis pour le tuer lentement, à petit feu, à loisir, et assouvir ainsi doublement leur ressentiment envers nous. Oh ! quelque démon serait-il sorti de l'enfer ! Serait-ce un esprit impur qui aurait revêtu un corps humain, pour persécuter l'innocence ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ils le tiennent ; mais ils ne me le rendront pas. Jeune fille, si c'est lui, comme vous le dites, il mourra dans leur cachot. Jamais la tour de Goliath n'a rendu une de ses victimes. On la rebâtirait avec les os de ceux qui ont péri dans ses flancs... Non... je ne reverrai jamais mon fils.

— Vous le reverrez. Dites-moi seulement où je dois vous le ramener, où vous voulez l'embrasser pour la première fois ?

— O ciel ! ô terre ! ô mer ! s'écria la pauvre folle de toute l'énergie de son âme et de sa voix ; avez-vous entendu cette voix qui retentit dans mon cœur ? Lequel de vous veut partager ma joie, assister à mon bonheur ? Où reverrai-je, où embrasserai-je mon fils ? Je n'en sais rien ; mais ce lieu-là, ce sera le paradis ; cette heure-là, ce sera la félicité. Oh ! alors, je mourrai ; j'aurai retrouvé mon bien, mon trésor, celui qui a fait la joie et le tourment de ma vie. Je n'aurai plus rien à faire sur la terre, qu'à le bénir et à m'en voler.

On entendit encore la voix de l'ermite retentir dans la forêt. Il chantait :

Que la nuit tombe, épaisse et sombre ;
Que les esprits impurs environnent ce lieu ;
Que la mort me jette son ombre ;
Je ris, je ne crains rien, je possède mon Dieu.

— Entendez-le, jeune fille entendez les expressions de son bonheur. Il jouit de la paix de sa conscience, de l'amitié de son Dieu : oui, il est heureux. Il n'a pas connu le trouble des passions ; son existence n'a pas été agitée par ces émotions vives, profondes, qui prennent l'âme dans ce qu'elle a de plus intime, la secouent, la déracinent, pour ainsi dire, et la jettent ensuite, moulue et brisée, à tous les vents de ce monde. Ou si quelque blessure a jadis fait saigner son âme, depuis longtemps fermée, elle ne lui laisse plus que le souvenir de la miséricorde qui l'a guérie. Mais pourquoi son bonheur insulte-t-il à ma misère ? Pourquoi fait-il tant résonner à mes oreilles les jugements de Dieu ? Pourquoi trouble-t-il mon cœur par ces vérités effrayantes qu'il peut, lui, envisager sans terreur, mais qui font trembler ma faiblesse ? Ah ! il ne sait pas quelle distance sépare le juste plein de confiance du pécheur rempli d'effroi. J'ai besoin d'être soutenue, et son regard m'abat ; il me faudrait de l'espoir, et je ne reçois que des menaces. Et, pourtant, je n'ai que lui au monde : un secret instinct me rappelle vers cet homme austère ; lui seul ne m'a pas méconnue, quand tout le monde m'abandonnait ; lui seul a le don de refouler les sentiments de haine, qui, cent fois le jour, renaissent dans mon cœur :

son regard est sévère, mais il est juste ; il m'abat, mais il me relève ; tout en lui me prêche la pénitence, mais la pénitence qui purifie... Mon Dieu ! je dois vous bénir encore de m'avoir ménagé cette planche de salut. Sans ce nouveau Jean-Baptiste, que serais-je devenue ?

Le solitaire se remit à chanter :

Silence, en ton nid de verdure !
Oiseau, n'interromps pas mes hymnes au Seigneur,
Silence, ô voix de la nature !
Dieu me veut au désert, pour m'y parler au cœur.

— Retirons-nous, enfant, retirons-nous. Ce chant nous est un avertissement que nous troublons sa prière... Aussi bien, ma tête s'échauffe... Votre présence votre voix, vos paroles m'ont remuée jusqu'au fond de l'âme... O vierge aimée de Dieu ! guérissez, guérissez cette agitation que vous avez créée dans mon cœur !... Vous m'avez trompée, peut-être, en vous trompant vous-même... Et ce serait une chose effrayante, qui mettrait le comble à mon infortune... O mensonge ! ô vérité ! ô crainte ! ô espérance ! ô doute ! ô certitude ! ô terre ! ô mer ! ô ciel ! où êtes-vous ?... où suis-je ?... Je me perds... Pitié !... Pitié !...

Là-dessus, elle s'éloigna, laissant Roselle sous l'impression d'une sympathique tristesse.

— Oui, encore une fois, Onfroy a raison, dit celle-ci à sa suivante : la joie est aussi difficile à porter que la souffrance. Mais hâtons-nous, cependant ; nous ne pouvons laisser plus longtemps ce pauvre cœur de mère dans ses incertitudes. Le doute, en ces cas-là, est certainement ce qu'il y a de plus terrible : car il a les angoisses de la joie et de la douleur. J'espère que la reconnaissance se fera sans inconvénient, de part et d'autre ; ces infortunés se guériront mutuellement en s'embrassant.

XXVIII

SINGULARITÉS SUR SINGULARITÉS

Le bâtiment où Raoul et son ami subissaient leur aventure était un bain public. Ruiné en partie par le laps des temps, il avait dû aux terreurs inspirées par la première croisade de n'être pas réparé. Au fond de l'arcade voûtée, qui se prolongeait à l'un de ses côtés, se trouvait une porte qui conduisait à une série de pièces destinées, semblait-il, à l'usage des malades. Des inscriptions indiquaient les divers genres de maladies qui venaient, là, chercher leur guérison. Ce fut dans la salle des lépreux que nos guerriers furent introduits. Elle était obscure et voûtée. Différentes baignoires occupaient le pourtour des murs ; et même le pavé mouillé, et certains autres signes, laissaient voir que depuis peu on en avait fait usage. A peine Raoul et Cuthbert y furent-ils entrés, que la porte se referma sur eux.

— Vous l'avouerez, Raoul, c'est une étrange contrée que cet Orient ; rien ne s'y fait comme ailleurs. Je ne serais pas surpris d'y rencontrer des gens qui

mangent par l'oreille : tant ses mœurs sont différentes de celles de nos pays !

— Jusqu'ici, Cuthbert, je n'y vois pas grande différence : nous sommes prisonniers, et voilà tout. Dites-moi : si quelques hommes de vos ennemis s'avisaient d'aller, sans votre permission, visiter un bâtiment public, et que l'occasion se présentât pour vous de mettre la main dessus : dites-moi les laisseriez-vous s'échapper ?

Non, Raoul, mais j'irais plus rondement que cela. Je les tuerais, si leur figure ne me convenait pas, et ce serait fini. Mais ces gens-ci vont nous plonger dans le mystère jusqu'au cou, nous solliciter peut-être de faire des révélations, et, après cela, épuiser sur nous leur barbarie. C'est un fait notoire qu'ils ont traité ainsi beaucoup de nos malheureux Teutons. Je ne saurais vous dire combien ils en ont attiré dans leurs pièges...

— Mais il me semble que c'est bel et bien nous qui nous y sommes jetés.

— Sans doute, et comme il n'est pas permis de le faire quand on a un grain de bon sens. Car, enfin, qu'avions-nous besoin de nous enfoncer dans ces bâtiments prétendus déserts, et qui se trouvent tout à coup pleins de monde ? Je ne pardonne pas au vieux Cuthbert de donner si sottement dans le panneau. Mais, pour revenir à ce que nous disions, soyez sûr que ces gens vont mettre un malin plaisir à nous tourmenter, et que jamais nous ne reverrons le soleil.

— Ainsi soit, s'il plaît à Dieu. Quand on se met au service d'un maître comme Jésus-Christ, le moins qu'on puisse faire, c'est de se soumettre entièrement à son bon plaisir. La nuit est sombre, je sens que le sommeil appesantit ma paupière ; permettez, Cuthbert, que je m'étende ici tout bonnement, et que je m'endorme sous les ailes de la Providence.

Le vieil écuyer ne put s'empêcher d'admirer la simplicité et l'héroïque abandon de ce jeune et vaillant guerrier. Il savait cependant quelle tendre sollicitude vivait au fond de son cœur. Il ne doutait même pas qu'il n'eût vu, si la nuit l'eût permis, une larme border sa paupière, au souvenir de celle qu'il avait laissée dans le beau pays de France. Mais par délicatesse Raoul cachait ces profonds sentiments, de peur d'attrister son vieux compagnon, et aussi pour ne pas gêner, par des vues trop humaines, le but qu'il s'était proposé. Le sommeil vint en effet clore ses paupières ; mais Cuthbert l'avait entendu auparavant murmurer dans une prière : — Dieu d'amour, veillez sur elle ! Reine du ciel, priez pour nous !

Le bon écuyer avait fini par céder aussi au besoin du repos, comptant un peu sur la Providence et sur l'étoile de son fidèle ami, quand un bruit quelconque vint le réveiller. La salle était illuminée, non pas directement, mais par une ouverture grillée, qui donnait sur une assez vaste enceinte, voûtée et construite à la façon d'un temple. Un certain nombre de personnages s'y trouvaient, dans une attitude religieuse, silencieuse du moins.

— Nous pouvons encore assister à un spectacle curieux, Raoul, dit Cuthbert en poussant son ami.

Oui, avant de nous faire mourir, ces mécréants ont envie de nous régaler d'une pièce de théâtre. Toutefois, ce n'est pas pour nous que ceci se prépare : car ils n'ont pas eu l'honnêteté de nous avertir. Approchons-nous, cependant, s'il vous plaît, et examinons ce qui va se passer.

Lorsqu'ils furent à portée de voir convenablement sans être vus, ils considérèrent d'abord la forme de ce bâtiment, et il leur fut aisé d'y reconnaître un édifice religieux ; non que ce genre d'architecture leur fût familier : jamais, au contraire, ils n'avaient rien vu qui y ressemblât. Mais l'espèce d'autel qui se trouvait au milieu, divers ustensiles propres au culte, la contenance des assistants, surtout, ne leur permettaient pas le moindre doute là-dessus. A quelle divinité s'adressaient ces hommages ? c'est ce qu'il n'était pas facile de conjecturer. Dans la réalité, ce petit temple n'était autre chose qu'un ancien *fanum* païen, élevé à la nymphe de ces eaux. Il avait servi plus tard au culte chrétien, alors qu'il était encore obligé de se cacher. Depuis on l'avait abandonné pour des temples plus dignes, et aujourd'hui il devait servir à une cérémonie aussi bizarre qu'inattendue.

— J'ai bien couru le monde, Raoul ; mais je proteste que je ne connais point le costume de ces prêtres, si on peut leur donner ce nom. Ce grand personnage, avec sa mitre, ne peut être un évêque catholique ; ce n'est pas non plus un prélat grec, encore moins un santon turc. Je ne vois pas à quelle divinité ces gens-ci peuvent offrir leurs hommages.

— Et moi, Cuthbert, encore moins. Le langage qu'ils parlent tout bas m'est aussi tout à fait étranger. Mais nous aurons le plaisir de voir se dénouer l'énigme, si on nous en laisse le temps.

Le jeune chevalier parlait encore qu'une voix hurlante interrompit le silence. Ils ne surent d'abord ni l'un ni l'autre d'où elle venait ; son timbre vigoureux avait secoué tous les échos. Mais l'oreille pouvait parfaitement distinguer que c'était là un cri de douleur. Les cérémonies religieuses commencèrent. Le personnage vêtu en prêtre était debout près de l'autel, pendant que les autres étaient prosternés le front contre terre ; il prit un livre et lut gravement quelques prières, d'un ton élevé et solennel. A chaque pause ou verset, les assistants se relevaient par un mot ; d'autres fois ils se contentaient de frapper la terre de leur front. Nos guerriers cherchaient inutilement à s'expliquer ce que cela voulait dire, quand un rire muet leur fit tourner la tête, et ils virent derrière eux l'apostat. La lueur, qui passait par la grille, leur permit de lire sur sa figure ce même sourire railleur, qui ne l'avait pas même abandonné à l'heure suprême. Cuthbert pâlit : c'était pour lui le messenger de la mort. Cependant il ne perdit point contenance.

— Si ma foi était un peu moins solide, lui dit-il tout bas, je croirais que Satan habite dans ton corps : tant tu es habile à te tirer d'affaire. Je voudrais pouvoir un peu moins te haïr, afin d'être forcé de t'admirer. Dis-moi donc : comment as-tu fait pour sortir du gouffre où je croyais t'avoir enseveli ?

— Je me suis recommandé à la naïade (1) qui préside à ces sources, répondit le mécréant d'un air sournois ; et, docile à ma voix, elle m'a reçu dans ses bras. C'est une bonne créature. Voici longtemps que son temple est désert ; c'est ce qui fait qu'elle n'est pas difficile pour le choix de ses adorateurs.

— Il le faut bien ; car tu ne me parais pas avoir débuté par le culte des naïades. Tu ne fais, je crois, aucune difficulté d'en convenir.

— Aucune, J'ai offert mes hommages à Notre-Dame de Chartres, à saint Martin de Tours, à saint Adalbert d'Augsbourg, voire même à saint Pierre de Rome. Je ne saurais compter les cierges que j'ai fait brûler à l'honneur de ces saints personnages. Plus tard, j'ai retrouvé d'autres divinités, et je leur ai offert aussi mes vœux. Les circonstances font beaucoup sur l'homme.

— Fi donc ! dit Raoul, avec un geste de mépris.

— Pas tant de superbe, mon garçon ; ta jeunesse t'en ôte le droit. Il ne faut pas que l'oisillon qui essaie ses ailes en remonte au vieux corbeau, qui a essayé de tous les climats. Attends un peu, jeune homme, avant de juger si vite.

— L'attente ne sera pas longue. J'espère que nous allons trouver ici ce que nous avons, sinon cherché, du moins prévu : une mort glorieuse pour le nom de Jésus-Christ.

— C'est possible ; mais il y a quelqu'un par là qui ne s'en accommodera pas aussi facilement. J'ai oui parler d'une paire de beaux yeux qui vont laisser couler bien des larmes. Tu dois les connaître aussi.

— Mais où ai-je donc vu ta figure maudite, traître de Jésus-Christ ? dit le sire de Louville. Je me repens de n'avoir pas fait arrêter l'audacieux qui vint me jeter une quenouille jusque chez moi.

— Le Puiset ! Auneau ! Olric le troubadour ! Saphirah la folle ! repartit le méchant, d'un ton sarcastique.

Un concert de voix s'éleva aussitôt, mais grave et mesuré. C'était un chant monotone et guttural dont le prêtre donnait le signal en murmurant un verset, que l'assistance répétait en chœur. La langue inconnue et les gestes singuliers qui accompagnaient ce cantique, lui donnaient une originalité particulière. L'apostat promenait un œil curieux sur les figures de nos deux prisonniers, et semblait étudier les sensations que ce spectacle y produisait. Il les vit toutes les deux changer de couleur, quand un cri douloureux se fut fait entendre dans un intervalle : cri où ils crurent reconnaître ces mots : — Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

— C'est bizarre, tout ceci, dit Cuthbert au traître. Je ne puis m'imaginer quel est le dieu qu'on adore ici, et à quoi tendent ces cérémonies.

— Ce Dieu fut puissant, Teuton, répondit le faux Grec. Il régna avant la naïade, étendit son empire sur des montagnes fameuses, puis se retira pour faire place à...

— Ce ne sont pas des blasphèmes qu'il te demande, dit Raoul en l'interrompant, mais une simple explication de ce qui se passe sous nos yeux.

(1) Nymphes des eaux, chez les païens.

— Pas tant de vivacité, jeune homme. Ce que tu vois est un sacrifice juif.

— Un sacrifice ! Et où est la victime ?

— Elle paraîtra en son temps. Abraham n'en voyait point, et pourtant il lui en vint une. Il y a bien de ressources dans ce peuple d'Israël. Voilà le vieux Sadoc qui chante comme un merle du Liban. Je réponds qu'il n'a peur d'être entendu, bien que les Francs ne soient pas loin d'ici. Mais il compte que le Dieu de l'Horeb...

— Encore une fois, étranger, répliqua Raoul, ne nous afflige pas par tes railleries blasphématoires. Dis-nous la vérité, et laisse là tes sottises plaisanteries. Le Dieu de l'Horeb est aussi le nôtre ; celui à qui il a cédé sa place, comme tu le dis naïvement, est son Fils, son propre Fils ; par conséquent il n'y a rien de déplacé, puisqu'ils sont le même Dieu. N'as-tu pas su cela autrefois ?

— Vraiment le vieux Sadoc a bonne mine, très-bonne mine, reprit l'apostat avec un ton sardonique. Il est peu probable que le grand prêtre Aaron ait eu plus de dignité que lui.

L'énigme s'expliqua enfin pour nos guerriers étonnés, lorsqu'ils virent un mouvement se faire dans le fond du temple, et la foule s'écarter avec un certain respect devant un groupe qui approchait. Quatre hommes vigoureux portaient un prisonnier enchaîné ; mais les liens de celui-ci n'étaient pas tellement serrés qu'il ne pût donner à son corps de violentes secousses : ce qui donnait fort à faire à ceux qui le portaient. Aussitôt qu'il eut paru, les lampes s'éteignirent, moins une seule, placée vis-à-vis de l'autel. Un nouveau soupir s'échappa de la poitrine du patient ; et le silence était tel, qu'on l'entendit distinctement partout. Une pensée sinistre troubla tout à coup l'esprit des deux croisés.

— Qu'est-ce que ceci ? dit Raoul, le premier, à l'apostat qui souriait ; qui est cet homme qu'on apporte là, et qu'en veut-on faire ? Ne me refuse pas un mot d'explication.

— Le vieux Sadoc sait son métier, répondit le railleur. S'il est vrai qu'il descend d'Eléazar, fils d'Aaron, je réponds qu'il n'a pas dégénéré. On voit qu'il a lu le Lévitique, les Nombres et les Paralipomènes. Il n'omet pas un rite, si mince qu'il soit.

— Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi ! cria le malheureux destiné au sacrifice.

— Un des nôtres ! un Français ! dit Raoul consterné. Serait-il possible qu'on songeât à... ? Je frémis d'y penser.

— Le vieux Sadoc connaît son histoire, le cher brave homme ! Comme il déroule ses textes ! Je pense qu'il n'oubliera pas les anathèmes de Samuel contre le roi Agag. C'est un passage solennel. Il nous donnera aussi, mais plus tard, un petit brin de cantique de Débora ; c'est un morceau superbe. Pour le moment, le voici à la Genèse, au sacrifice d'Abraham. Je vous disais bien, Teuton, que la victime se trouverait ; jamais un fils d'Israël n'en manque.

— Encore une fois, reprit le sire de Louville impatienté, penserait-on à porter les mains sur cet homme ? Serait-on assez cruel pour immoler une victime humaine ?

— Cela dépend un peu du pays qui l'a vu naître. S'il est venu au monde dans quelque coin de terre occupé par ce que les Israélites appellent des Amalécites, ou des Amorrhéens, ou des Jébuséens, ou tout autres de sept, pour sûr, il arrosera de son sang le paisible et modeste sanctuaire ; car ceux-là, vous le savez, sont dévoués à la mort de vieille date. Et comme les anciens Juifs n'ont pas tout fait, c'est une obligation pour leurs descendants d'achever la besogne ; mais ils auront de l'ouvrage, je leur prédis, vu que le Méandre n'a pas tout pris, et que le mont Cadmus en laissera encore échapper... peut-être...

— Comment, malheureux ! nous prend-on pour des victimes vouées à la mort ?

— Cela dépend des livres de l'Écriture que l'on admet. Le vieux Sadoc est de l'Ancien Testament, et même exclusivement du Pentateuque, sauf quelques excursions dans les Paralipomènes et les Rois. Or, il se croit autorisé à regarder comme Amorrhéen tout ce qui nourrit une intention hostile contre la terre que Jéhovah lui a donnée. C'est son interprétation, et il n'y a pas grand'chose à lui opposer.

— Ayez pitié de moi ! cria de nouveau la victime entre deux versets hébreux. N'y a-t-il personne qui entende ma voix

— Mon Dieu si ! mon Dieu si ! murmurait Raoul, frémissant d'impatience. Mais, mon pauvre ami, que puis-je faire pour vous ? Nous sommes désarmés, impuissants et, qui plus est, prisonniers. Je voudrais bien pouvoir m'élancer jusque-là, et vous verriez que vous avez au moins un défenseur.

— Il vous en coûterait gros, jeune homme, de commettre une telle imprudence. Votre tête pourrait bien aussi tomber sous le couteau du vieux Sadoc. Il a déjà versé un sang qui valait bien celui des Chenard et des d'Allonville.

— Des Chenard ! songeait le sire ; mais où donc ce scélérat a-t-il si bien pris ces détails ? Voyons, soyez honnête. Je ne doute pas que vous n'ayez horreur des sacrifices humains.

— Cela dépend, répond l'apostat. Il est des cas où c'est chose nécessaire. Vous ne vous feriez certainement aucun scrupule d'égorger un Sarrasin ou deux pour le Dieu que vous allez défendre. Eh bien ! ce vieillard estime que l'immolation d'un chrétien aidera singulièrement au succès qu'il espère. Que voulez-vous dire ?

— Je voulais vous prier de m'indiquer quelque moyen d'aller jusqu'à cet autel.

— Quoi y faire ?

— Comment ! quoi y faire ? Eh ! mais arracher cet infortuné au sort qu'on lui prépare.

— Vous n'y brilleriez guère. Etes-vous fou ?

— Pas tout à fait. Si je ne pouvais sauver ce malheureux, du moins je me battrais à outrance, et je mourrais avec lui.

— Vous avez le sang chaud, chevalier du poil follet. Patience ! peut-être votre tour ne tardera-t-il pas à venir. Ce vieux Sadoc peut avoir besoin de plusieurs victimes. Du reste, il serait trop tard ; car je crois que l'opération va commencer.

Plusieurs de nos lecteurs ignorent peut-être qu'une coutume en vigueur chez les Juifs fanatiques d'Orient

était d'immoler en secret un chrétien, pour faire avec son sang certaines aspersiones lustrales. Cet usage n'était point général, comme on peut le croire ; mais un événement peu éloigné de nous semblerait prouver qu'il n'est point encore tout à fait banni des mœurs judaïques. Nous voulons parler du meurtre du père Thomas, capucin, dont l'Europe chrétienne fut si émue, il y a quelques années, et dont les fils d'Israël n'ont pu décliner la responsabilité. C'était quelque chose de semblable qui allait se passer dans cet antre, décoré du nom de temple. Ce vieux fanatique s'apprêtait à plonger son glaive homicide dans le sein d'un guerrier chrétien arrêté par surprise, rattachant sans doute à cet acte quelque espérance de se rendre propice le Dieu du Sinaï.

En effet, la victime est posée sur une espèce de tréteau et dépouillée, malgré son énergique résistance, de la partie supérieure de ses vêtements, ce qui laisse voir à nu son cou et sa poitrine. Mais la foule des spectateurs que ce spectacle avait rapprochés ne permettait point à nos prisonniers de reconnaître ses traits. Ses exclamations à Dieu, à Marie, à tous les saints vénérés en France, ne pouvaient laisser de doute sur sa patrie. Il avait d'abord semblé s'irriter vivement contre le sort qui lui était préparé ; mais, à mesure que le moment du sacrifice approchait, la résignation paraissait se substituer chez lui aux terreurs de la nature. A peine interrompait-il par quelques soupirs les invocations que formulait l'impassible Sadoc, lequel, tantôt élevant les mains vers le ciel, tantôt les posant sur la tête de l'holocauste, appelait les malédictions divines sur les profanateurs de l'héritage de Jacob. Le sang bouillonnait dans les veines du vieux Cuthbert, qu'une telle atrocité révoltait.

— Espère-t-il, ce misérable démon, plaire à la Divinité en commettant cet odieux assassinat ?

— Il le paraît. Sadoc est un homme plein de foi, qui jouit parmi les siens d'une juste réputation de zèle et de sainteté. Quelques-uns le surnomment Éléazar, d'autres Onias, plusieurs Macchabée : ce qui prouve la haute estime qu'on fait de lui. Tu comprends, Teuton, que, dans le péril commun, toutes les forces se réunissent contre l'ennemi. Vous arrivez là, comme des envahisseurs, comme des sacrilèges : naturellement, tous ceux qui ont quelque droit antérieur sur le sol doivent se croire lésés, et chercher à revendiquer leur ancienne possession. Je m'étonne même que quelque santou ne vienne pas, malgré la haine qui sépare le Sarrasin du Juif, mêler ses vœux à ceux des fils de Moïse. Mais, que dis-je ? en voilà justement un qui arrive, et même plusieurs.

Un santou venait, en effet, de percer la foule, suivi de deux autres plus jeunes, qui paraissaient attachés à sa personne. Cuthbert put reconnaître le furieux qui roulait des pierres du haut du rocher, et se fit descendre sur ce que nous avons appelé l'Ile-de-Pierre, pour être plus à même de diriger ses coups. La mine cruelle qu'il avait en cette circonstance avait fait place à quelque chose de plus composé ; mais son œil flamboyant et sa bouche grimaçante indiquaient suffisamment que le feu du

fanatisme était toujours ardent chez lui. Il portait à la main un coutelas affilé, à manche d'os ; et la tradition portait que cet os était celui d'un croisé. Il se mit aussitôt en position de remplir les rites que sa sauvage superstition exigeait, avant d'aider à la perpétration du sacrifice.

— Aboud a bonne mine, dit le renégat, avec sa légèreté railleuse. Ce n'est pas sans raison que les santons l'appellent leur père, et les Turcs leur saint. On ne peut rien voir de plus vénérable que ce vieillard. Sans doute, il ne serait pas sorti de son désert sans une circonstance aussi solennelle. Il a son grand coutelas de Damas, une lame choisie, qui a déjà vu le sang de plus d'un chien, comme ils disent. Saphirah la folle en sait quelque chose.

— Ah ! ciel ! disait tout bas le vieil écuyer, avec l'accent du désespoir. Faudra-t-il être témoin muet, spectateur oisif d'une si horrible exécution ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne suis-je là avec mon épée ! . . .

— Ce ne serait qu'une victime de plus, Teuton. Que venez-vous aussi chercher par ici ? La faim, la soif, la poussière du désert, la maladie, la mort ? Ton plus court serait de t'incliner tout bonnement devant les nouveaux symboles de ces gens-ci. Tu pourrais alors passer tranquillement tes vieux jours dans une honorable aisance, sans souvenir de la veille, sans souci du lendemain. Quelque belle . . .

— Tais-toi, suppôt de Satan, oh ! par pitié, tais-toi ! Que tes misérables suggestions retombent sur la tête ! Tu es bien heureux que je sois désarmé : sans cela, tu payerais de ta vie l'ignoble métier que tu fais.

— Ils sont bien en retard, reprit l'apostat en riant tout bas ; je croyais le vieux Sadoc, et surtout Aboub, plus vifs que cela. Mais il veulent y mettre toutes les herbes de leurs montagnes et toutes les prières de leur culte. C'est juste. Enfin . . . les voilà qui commencent.

Toutes les cérémonies étant achevées, la foule s'écarta, pour laisser une distance convenable entre elle et le sacrifice. Les deux sacrificateurs, placés en face l'un de l'autre, de chaque côté du tréteau, tenaient leurs couteaux à la main, mais restaient immobiles. On aurait pu croire ou que la pitié suspendait leurs coups, ou qu'une sorte de civilité les faisait hésiter à prendre l'initiative. Le renégat se chargea d'expliquer cette énigme.

— Je m'en doutais, Teuton, dit-il, sans perdre son sourire narquois ; les voilà qui se disputent le droit de préséance. J'étais là quand ils faisaient leur pacte pour cette affaire-ci, et qu'ils avaient déjà tant de peine à s'arranger. Cependant il était convenu que l'ancienneté ferait le droit. Mais le coquin de Sadoc s' imagine sans doute que les longues prières qu'il vient de réciter lui ont bien valu l'honneur de frapper le premier. Comment cela finira-t-il ? Je ne serais pas étonné que le premier coup de couteau ne fût pas pour la victime.

Deux tigres d'égale force, et placés à égale distance d'une proie, pourraient seuls offrir une juste image des deux fanatiques vieillards. Leurs yeux, tantôt baissés, tantôt se rencontrant et se heurtant, pour

ainsi dire, leurs lèvres pincées, leur front ridé, leur immobilité même : tout exprimait la vivacité de la jalousie et de la fureur qui les oppressaient. Deux cultes rivaux semblaient se personnifier en eux : l'un, divin dans son origine, mais ayant cédé sa place à un plus parfait, comme l'ombre à la réalité, ou l'aurore au soleil ; l'autre, dégradation d'une loi sublime, retranchant à l'esprit pour accorder aux sens : tous les deux propriétaires tour à tour des lieux sacrés ; puis expulsés par leur céleste rival ; puis se réunissant enfin pour lui faire la guerre, malgré leur mutuelle antipathie.

L'espace étant plus libre, il fut donné à Cuthbert de voir la victime. C'était un beau jeune homme, plein de force et de vigueur, portant dans sa physionomie le cachet de sa race et de son caractère. Il paraissait âgé de vingt ans, au plus ; et c'était vraiment dommage de voir succomber d'une manière aussi ignoble une si intéressante victime. Sa figure était très-pâle ; ses yeux fermés, le calme profond de ses traits, l'immobilité de toute sa personne lui donnaient l'apparence d'un mort. Ce n'étaient là, sans doute, que les signes du pieux recueillement d'une âme se préparant au dernier sacrifice. Les larmes venaient aux yeux de l'écuyer du sire de Rancon, autant de compassion pour cet infortuné qu'à cause de l'impuissance où il était de lui porter secours.

La lutte muette des deux sacrificateurs aurait pu durer longtemps, si un tiers n'était venu s'interposer pour les mettre d'accord. Or, ce tiers n'était autre qu'une vieille femme, que son costume trahissait évidemment pour une Grecque. La curiosité, en même temps que le respect, se peignit sur toutes les figures, lorsqu'on vit Kalosophia (c'était le nom qu'elle portait) s'avancer vers l'autel. Les deux rivaux abaissèrent aussitôt leurs coutelas, par égard pour une femme dont la sagesse était vantée à Laodicée et dans tous les alentours. Les paroles qu'elle prononça fussent restées une énigme pour le brave Cuthbert, si son voisin n'eût pris soin d'en traduire le sens. Après avoir écouté attentivement l'apostat dit :

— Teuton, cette femme a une prudence et une éloquence consommées. Je comprends que Raymond d'Antioche ait cherché à l'attirer à sa cour ; il aurait, certes ! rendu un grand service à sa cause. Si votre armée a laissé ses os dans les champs d'Icone et dans les montagnes de la Cappadoce, c'est à cette vieille qu'en revient le principal honneur. Elle est la vraie nymphe de ces eaux. Ces subtils poisons qui empoisonnent les sources, les tours et les détours qu'on vous fait faire, c'est elle (je l'entends qui s'en vante), c'est elle seule, elle seule qui les a inventés. La voilà qui affirme que ce serait à elle à enfoncer le poignard dans le sein de ce chien d'Occident, si déjà . . . Ai-je bien entendu ? . . . Oui, si déjà . . . Mais non ; mon oreille a mal saisi ses paroles . . . Fais donc silence, Teuton ; autrement, il me sera impossible de te donner le sens de ce magnifique discours.

Mais il était difficile à Cuthbert de contenir le chagrin qui le tourmentait. En se retournant pour

parler à Raoul, il venait de s'apercevoir de son absence. Ne doutant pas que quelqu'un de ces Grecs perfides ne l'ait subtilement enlevé pour en faire aussi une victime, il est là qui s'agite, qui pleure et se livre à une douleur d'autant plus pénible qu'elle ne peut s'exprimer en liberté. Où est ce noble jeune homme ? que va-t-il devenir ? que souffre-t-il en ce moment ? que souffrira-t-il tout à l'heure ? Oh ! s'il pouvait le rejoindre, le défendre, ou mourir avec lui !

— Elle tranchera le débat, reprenait le faux Grec, elle les mettra certainement d'accord, si tant est que déjà elle ne les y ait mis. Ce visage-là est bien pâle. Ai-je bien entendu ce qu'elle disait ? Ah ! la vieille sorcière ! que de ruses, que de tours elle a dans son sac ! Mais si cette victime-ci leur manque, ils en retrouveront une autre, deux même, au besoin. Jamais un Grec n'est à court dans ses desseins. Toutefois... Voilà bien du mouvement, bien du bruit... Qu'est-ce que ceci ?

Le renégat n'avait pas achevé ces paroles, que déjà il battait prudemment en retraite. Un grand tumulte, en effet, se manifestait dans l'enceinte : un homme armé d'une hache venait d'apparaître subitement, frappant à droite et à gauche, et poussant devant lui prêtres et assistants. Les deux ou trois portes n'étaient pas assez larges pour donner passage à la foule. Bientôt le temple se trouva désert. Or, ce guerrier était tout simplement le sire de Louville. A force de chercher, il avait trouvé un passage secret, s'était saisi d'une hache, et osait entreprendre seul de défendre ou de venger la victime.

— Est-ce vous, Raoul ? s'écria Cuthbert, transporté de bonheur. Sera-t-il donc dit que vous serez toujours notre sauveur, notre unique ressource ? Par tous les saints du ciel ! indiquez-moi donc le passage pour que j'aie vous rejoindre, et vous aider, s'il le faut. Béni soyez-vous, mon cher enfant, mon cher sire de Louville ! Vous êtes bien le trésor des trésors, et le héros des héros.

Cuthbert ne tarda pas à trouver le conduit souterrain, par lequel son ami avait pu pénétrer dans le temple : ancien canal destiné à mener une partie des eaux au récipient, mais tout délabré par l'effet de l'abandon et du temps. Il avait fallu un certain courage au jeune croisé pour s'aventurer dans ces sombres profondeurs ; il l'avait fait, pourtant, dans le désir de sauver cette malheureuse victime. Quand Cuthbert le rejoignit, il était occupé à la délier, à la secouer, pour la rappeler à la vie ; hélas ! à peine s'il restait encore un souffle dans ce corps pâle et affaibli. Tout ce que les deux amis purent obtenir de cette bouche mourante furent ces deux mots : *Bulens... Poison*. Le premier voulait dire qu'il appartenait à l'antique famille des Bulens ; le second indiquait qu'il expirait, victime du poison.

— Le renégat avait donc bien entendu, murmura l'écuyer ; cette infâme créature l'avait empoisonné. Nos prétendus alliés sont ainsi nos plus grands ennemis. Le bon évêque de Freisingen ne se trompe pas quand il affirme que, si nous ne nous hâtons de

sortir de ce misérable empire grec, pas un de nous n'arrivera au terme du voyage.

— Sainte Vierge ! dit Raoul, à son tour, le voilà qui trépassé. Ne laissons pas sortir cette âme généreuse sans l'accompagner d'un mot de prière.

— Le plus pressant serait de nous sauver, mon fils : car j'entends par là des bruits suspects. Voyez-vous, voyez-vous ces rats qui mettent le nez à l'air ? Attendons-nous à tout de la part de ces démons incarnés. En garde, Raoul, en garde !

Il se trouvait que toutes les portes étaient soigneusement fermées ; mais que, par toutes les ouvertures, on voyait poindre des figures, sur lesquelles la lampe projetait sa pâle lueur. La lune, qui venait de se lever, envoyait aussi une teinte jaunâtre sur ces sinistres objets, et en augmentait le mystère et le nombre. Ces têtes humaines, se montrant en plein ou à demi, se succédant les unes aux autres, celles-là menaçantes, celles-ci railleuses, offraient bien le plus singulier, et en même temps le plus effrayant des spectacles. Un courage qui eût bravé la mort sur le champ de bataille pouvait se sentir impuissant devant cette sorte de fantasmagorie, qui tenait autant du monde des esprits que du monde des corps. Aussi nos deux guerriers étaient-ils glacés de terreur. Une fois encore, ils se trouvaient prisonniers. Leurs yeux étonnés se promenaient de l'une à l'autre de ces sinistres figures, sans trop s'imaginer à quoi aboutirait cette mystification. Prenant enfin sur lui, Raoul, toujours bouillant, toujours impétueux, s'approche, la hache à la main, d'une de ces ouvertures : il voit toutes ces têtes disparaître, et se perdre dans d'obscurs souterrains, à peu près comme des grenouilles qu'un passant surprend, et qui plongent dans le fond de leurs marais. En prêtant l'oreille, le sire de Louville n'entendit qu'un faible clapotement d'eau ; ce qui lui apprit que ces fosses souterraines étaient autant d'aqueducs. Mais un rire railleur attira bientôt son attention : par un trou à ras de terre, il vit une figure s'étaler à un rayon de la lune, tirer la langue, froncer le sourcil, faire toutes les grimaces d'un mauvais plaisant.

— Est-ce encore toi, apostat maudit ? dit-il, dans un mouvement d'impatience. La fortune prendra-t-elle toujours plaisir à me montrer tes traits hideux ?

Le mécréant se mit à rire aux éclats.

— Tu le vois, chevalier du poil follet, on apprend toujours quelque chose en vieillissant. Confesse que tu n'avais jamais vu de choses aussi drôles.

— Dis donc aussi misérables. N'est-ce pas la dernière des lâchetés ? Quoi ! vous êtes trente, et vous fuyez devant deux guerriers ?

— Les nymphes sont timides, reprit le moqueur ; elles aiment l'eau, mais non le sang. La mère Kalosopha rougirait d'en verser une goutte. Fille de Minerve, elle cultive les arts d'agrément. La botanique a spécialement attiré son attention. Elle connaît toutes les espèces de ciguës et toutes les variétés d'aconits...

— Paraissez donc, hommes sans cœur, criait le sire de manière à faire pénétrer sa voix dans toutes ces cavités ; je vous défie tous, tant que vous soyez.

N'osez-vous tenir tête à un seul ? N'avez-vous d'autres armes que la ruse et le poison ?

— Pour le moment, elles leur suffisent, sire du poil follet ; mais plus tard, il se peut qu'on en emploie d'autres. Qu'importe, du reste, de quelles armes on se sert pour se débarrasser d'un ennemi ? Comme dit la mère Kalosphia, les herbes sont un produit de la terre aussi bien que le fer ; et le poison de la vipère ne la protège pas moins que la corne ne garantit le bœuf, et les griffes de la panthère. Patience !

Ce dernier mot n'était pas achevé, qu'une flèche vint frapper le jeune chevalier à la poitrine. Grâce à sa cotte de mailles, elle ne pénétra pas, et tomba à ses pieds.

— Traîtres ! s'écria-t-il hors de lui-même. Lâches ennemis ! Alliés perfides !

— Tu es difficile à contenter, cher fiancé, dit la voix railleuse. Si on te parle de jus d'herbes, tu t'irrites ; si on te présente une pointe d'acier, tu t'emportes : il n'est vraiment pas aisé de satisfaire tes goûts.

Une pierre rebondit en ce moment sur le jambart de Cuthbert, sans qu'on pût deviner de quel côté elle venait.

— Nous sommes destinés aux aventures, Raoul ; ces maraudeurs se moquent de nous d'une façon pitoyable. J'ai vu bien des misères dans les montagnes de Cappadoce ; mais rien n'approchait des farces dont nous sommes maintenant les victimes.

— C'est pour la variété, reprit l'apostat, toujours ricanant. La vie est triste sans un peu de changement. Il en faut assez, mais pas trop, et surtout à propos.

Comme il parlait encore, une fusée lumineuse apparut dans les airs et va se coller contre un mur. A la grande surprise de nos deux chevaliers, le feu s'attache à la muraille, s'y développe, augmente de chaleur et d'intensité, comme s'il y eût trouvé un aliment, et menace d'envelopper bientôt tout l'édifice.

— Ceci est plus *clair*, dit le ricanneur, en appuyant pour faire sentir le jeu de mots. Par ici on sait se servir de tout, parce que les divinités y sont complaisantes. Pallas donne le fer, Minerve les herbes, les Nymphes l'eau, Vulcain le feu : il n'y a rien de si commode.

On comprend que ces basses plaisanteries n'étaient pas ce qui occupait le plus nos prisonniers. La flamme s'étendait, devenait menaçante ; déjà elle atteignait le sommet de l'édifice.

— J'en avait ouï parler à ceux de la première, Raoul, mais je n'y pouvais croire. Voilà le vrai feu grégeois, cette diabolique invention des Sarrasins. Il n'y a plus à badiner : cette flamme d'enfer va brûler, cinériser ces pierres, et nous rôtir comme un sanglier à la broche. Définitivement, il vous faut tâcher de fendre une de ces portes de votre hache : ou sinon... Voyez-vous comme cette enragée s'étend en haut et en large ?

Déjà, en effet, une poutre du toit venait de prendre feu, et la voûte plate menaçait de s'effondrer. Raoul, choisissant celle des ouvertures qui lui semble le plus convenable, y décharge de grands coups de hache. Vains efforts ! la masse compacte et solide résiste à l'instrument. L'ardeur du jeune chevalier

redouble ; elle n'aboutit qu'à faire voler la hache elle-même en éclats. Qu'on se figure combien la situation devenait critique. Inévitablement, ils allaient périr tous les deux. Déjà même ils se préparaient par la prière au dernier sacrifice. Les tisons enflammés, les pierres calcinées tombaient autour d'eux ; une chaleur affreuse transformait le temple en fournaise. Ils reculaient peu à peu devant les progrès de l'incendie ; encore quelques instants, et ils étaient perdus. Ce fut alors que, leur foi prenant un nouvel essor, ils lancèrent vers le ciel une fervente oraison, priant Dieu d'accepter leur dernier sacrifice. On dit que le sire de Louville conjura le Seigneur de tenir quelque compte de sa mort à celle qui avait eu le noble courage de sacrifier son fiancé à la gloire de Jésus-Christ. Puis, recommandant son âme à Dieu, il n'attendait plus que l'horrible supplice, quand tout à coup une voix, dominant les craquements du bois et le pétilllement de la flamme, leur cria :

— Par ici !

En même temps une porte s'ouvrait, et leur donnait passage dans un de ces souterrains voûtés, par où s'écoulaient les eaux. Sans délibérer (on ne délibère pas dans des circonstances pareilles), ils se précipitèrent dans ce trou. Ils y étaient à peine, qu'un bruit horrible se fait entendre : le temple entier s'écroulait derrière eux, et ses décombres obstruaient l'étroit passage.

— Tout conspire contre nous, sire de Louville, dit Cuthbert épouvanté. Où êtes-vous, mon garçon, où êtes-vous ?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, Cuthbert, si ce n'est que je sens que je tripote dans l'eau.

— Et moi dans la boue jusqu'aux genoux. Venez, je vous prie, tendez-moi la main, et ne commettons pas l'extrême imprudence de nous séparer.

Se guider dans ces sombres lieux était chose difficile. Ils s'en allaient donc, tâtonnant de la main les murs, sondant du pied la profondeur de l'eau, n'entendant rien, ne voyant rien qui pût les diriger. Le seul bruit qui frappât leurs oreilles était celui des sources tombant dans leur récipient.

— Pourvu que nous n'aboutissions pas au gouffre, Raoul ! J'imagine que nous n'aurions pas l'esprit de nous en tirer, comme ce diable incarné qui nous a si joliment fait la nique.

— A gauche ! cria une voix retentissante. A gauche ! ou vous êtes perdus.

D'où venait cet avertissement ? Fallait-il le suivre ou s'en défier ? C'était chose difficile à résoudre.

— Nous n'avons pas à hésiter, Raoul ; ce n'est pas le cas de délibérer. La seule chance de salut qui s'offre à nous, c'est de nous conformer à cet avis ; qu'il vienne d'un ami ou d'un ennemi, nous ne pouvons faire autrement que d'y obtempérer.

— J'y cède d'autant plus volontiers, Cuthbert, qu'il me semble reconnaître cette voix à un timbre particulier. Mais tout est si bizarre dans nos aventures, que je n'ose me fier à rien.

— En avant ! en avant ! cria la voix encore plus retentissante.

— Étrange puissance de l'imagination, mon vieil ami ! Je crois rêver, et voir, et entendre... Oui, c'est lui. Ah ! vraiment, chez les âmes nobles, un bienfait n'est jamais perdu.

Après avoir ainsi battu pendant longtemps l'eau et la vase, ils aperçurent enfin une faible clarté, et se dirigèrent vers elle. Elle venait par une espèce de trappe pratiquée dans la voûte, et qu'une main amie avait, sans doute soulevée pour eux. Ils gravirent quelques marches d'escalier, et se trouvèrent enfin parmi des ruines désertes et en plein air. La lune brillait dans un ciel sans nuage, et le silence le plus profond régnait partout. Les deux guerriers se jetèrent de joie dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent avec tendresse : ils étaient sauvés. Quelques lumières leur indiquaient le camp des croisés, vers lequel ils s'acheminèrent, en rendant grâce à Dieu de la manière vraiment miraculeuse dont ils avaient échappé à tant de dangers.

Quand ils arrivèrent à leur quartier, tout y dormait d'un profond sommeil, et personne ne s'était aperçu de leur absence. Seulement, dès le point du jour, ils eurent soin de faire savoir au roi que, les fontaines étant probablement empoisonnées, il serait bon de s'abstenir de boire de leur eau : ce qui décida le prince à lever le camp plus tôt qu'il ne se l'était d'abord proposé. Ainsi, des milliers de personnes, peut-être, durent la vie à cette singulière aventure.

XXIX

LES CHEVALIERS DE SAINT-HUBERT

Roselle, dès sa rentrée au château, s'occupa de réaliser sa pensée. Il s'agissait d'abord de mettre la mère et le fils en présence l'un de l'autre. Cette première entrevue, dans leur état mental, et après une si longue absence, lui semblait n'être pas pour eux sans danger ; elle craignait que la sensibilité, surexcitée chez l'un et chez l'autre, n'achevât de leur tourner la tête, et de rendre fixe et incurable cette déplorable manie qui, jusqu'ici du moins, leur laissait encore des moments lucides.

Pendant qu'elle cherchait à combiner son plan, cinq cavaliers arrivèrent sous les murs du Puiset. deux se tenaient à la porte principale, et les trois autres vis-à-vis des poternes pratiquées dans le fossé. Leurs cheveux étaient harassés de fatigue et de faim ; à ce point qu'on les vit, dès qu'ils furent en repos, chercher à atteindre les herbes qui croissaient dans les joints des murailles. Les cavaliers eux-mêmes étaient couverts de poussière ; leurs armures en mauvais état, quoique complètes, portaient les traces de nombreux coups de pique, d'épée ou de masse d'armes, en même temps que la variété de leurs formes attestaient qu'elles ne sortaient point de même nation. Silencieux à leurs postes respectifs, ces personnages attendaient patiemment que le signal qu'ils avaient donné par un coup de trompette fût entendu au dedans, et provoquât une démonstration quelconque de la part du propriétaire.

Mais rien ne se faisait vite à la tour du Puiset, hormis ce que le sire commandait dans sa colère.

Onfroy, le seul serviteur qui eût le droit de recevoir les messages du dehors, était lent par l'âge, par sa nature, et surtout par l'habitude ; il savait que les sires du Puiset n'étaient jamais pressés de savoir ce qu'on demandait d'eux, et qu'ils étaient toujours forts contents de contrarier, par des délais calculés, tous ceux qu'une raison puissante (et il en fallait nécessairement une) amenait à leurs portes. On citait les exemples de chevaliers qui avaient passé un jour et une nuit près du pont-levis, sans qu'on daignât l'abaisser pour eux. Il paraissait, du reste, que ceux-ci s'attendaient à une réception de ce genre ; car, non-seulement ils ne manifestaient aucune impatience, mais il venaient de donner à leurs mailles montures la liberté d'aller recueillir quelques herbes jaunies pour assouvir leur faim. Quant à la précaution qu'ils avaient prise de se distribuer toutes les entrées du manoir, on ne pouvait l'attribuer qu'au désir de profiter de la première occasion pour parvenir à l'intérieur.

Nous devons cependant faire remarquer que depuis que Roselle habitait ce redoutable castel, un changement notable s'était opéré dans les habitudes du Puiset. Il y régnait une certaine vie, une certaine activité, je dirais presque une certaine politesse qu'on n'y connaissait pas auparavant. Il semblait qu'une âme, ou plutôt qu'un cœur, y habitât enfin, et y eût remené les sentiments de l'humanité. La petite *chatte blanche*, comme l'appelait Éverard, avait pris un tel empire sur lui, qu'elle le métamorphosait, pour ainsi dire : peut s'en fallait qu'elle n'en fît un civilisé, voire même un chrétien. Naturellement, l'entourage subissait la même influence ; les serviteurs s'accommodent si vite à la manière du maître ! Nous avons déjà dit que les pauvres étaient enfin accueillis, nourris au château du Puiset, qu'ils n'avaient, jusque-là, considéré qu'avec terreur. On montrait aussi plus de politesse à l'égard des étrangers. A défaut d'un ordre du sire, la *chatte blanche* osait prendre sur elle de faire ouvrir, de s'informer du moins qui était là ; et si, dans les commencements, cette liberté avait fait froncer les sourcils, à la fin cependant on s'y était habitué.

Donc, dès que le coup de trompette eut sonné, la jeune fille mit le nez à une ouverture de sa tourelle. Elle vit cinq cavaliers arriver, puis se séparer : ce qui éveilla chez elle une certaine attention. Nous devons dire qu'en ce moment elle était occupée de son pauvre prisonnier, arraché enfin à sa prison ; qu'elle l'avait chez elle, qu'elle venait de le faire dégraisser, vêtir convenablement ; et qu'elle l'initiait peu à peu au retour à la vie, en s'insinuant doucement dans ses souvenirs, dans tous les replis de son âme. Et c'était pour elle une vraie jouissance de le voir se reprendre insensiblement à tout ce qu'il avait su, connu, aimé ; de voir ses yeux s'éclairer d'un rayon d'intelligence, sourire, se mouiller de larmes ; de suivre l'impression que faisaient sur son âme, encore malade, les paroles d'espérance qu'elle s'efforçait de lui donner. Le vieux Gérard, qui la servait dans ce pieux office, y déployait une activité et surtout une affection extraordinaire ; il avait hâte de faire

oublier ses torts envers cet infortuné, de racheter par une tendresse spontanée les effets d'une haine factice. Lui-même il souriait d'un air rêveur quand il voyait l'espèce de métamorphose que les soins de l'amitié opéraient dans ce pauvre prisonnier. Il se prenait à admirer, avec une joie enfantine, comment ce crasseux et guenilleux mendiant était sitôt devenu un fin et élégant chevalier, portant sur sa figure, dans toutes ses formes, les traces visibles d'une naissance illustre.

— Gérard, dit Roselle, que peuvent être ces cinq cavaliers que je vois arriver, et qui se distribuent les poternes ? Estimes-tu qu'ils viennent dans des intentions hostiles ?

— Si vous disiez cinq cents, chère enfant, je commencerais à le croire. Quand on a des intentions hostiles contre le Puiset, ce n'est pas au nombre de cinq qu'on vient. Nous en avons vu bien d'autres sous le roi Louis le Gros. Il est vrai que nous avons succombé ; mais la trahison n'y a pas été pour peu de chose.

— Les voilà qui lâchent leurs chevaux, pour les laisser paître.

— Je n'en doute pas. Je ne serais point surpris qu'ils se baïssassent eux-mêmes pour ramasser quelque herbe, dont leur estomac puisse s'accommoder. Il y a tant de misère par le monde !

— Alors, s'ils sont malheureux, c'est peut-être le cas d'aller vite leur ouvrir. On leur donnerait un morceau de pain, et ils passeraient outre.

— Alors,

— Avec des pauvres ordinaires, vous pourriez faire cela ; et, vraiment, vous n'en êtes pas chiche ; car il est plus entré de mendiants ici, depuis que vous y êtes, qu'il n'en était entré depuis la fondation de la tour. Mais, avec des cavaliers, c'est différent.

— Ils n'ont pas l'air bien redoutables. Leurs armes sont vieilles, ébréchées, quoique luisantes.

— Cela n'ôte rien au mérite de ceux qui les portent. J'ai vu de terribles guerriers sous des cuirasses percées ; comme j'ai rencontré de bien lâches chevaliers sous des armures d'argent.

En ce moment, un nouveau coup de trompe se fit entendre. La jeune fille en éprouva un plus vif désir de voir ouvrir à ceux qu'elle considérait comme des hommes pressés par le besoin.

— Entends-tu, Gérard, l'appel qu'ils nous font ? Mon cœur a pitié d'eux.

— Leurs coups de trompe ne signifient pas grand'chose. Comme disait le sire Hugues : le Puiset n'est pas Jéricho, pour que ses murs tombent au son des trompettes. Je dirai même que cette insistance, et ces vieilles armes, et ces chevaux qui paissent ne m'annoncent rien de bon. Souvenez-vous, jeune fille, que la misère est une mauvaise conseillère.

— En tout cas, qu'en coûte-t-il d'aller voir ? Entends-tu laisser là ces étrangers toute la nuit, sans t'informer seulement de ce qu'ils veulent ? Il me semble que ce n'est point là pratiquer la sainte loi de la charité, qui nous prescrit de faire aux autres ce que nous voudrions que l'on nous fit à nous-mêmes.

— J'ai vu plus d'un chevalier passer vingt-quatre heures à notre porte, sans qu'on daignât lui donner

aucun signe de vie. Trois restèrent même une fois cinq jours et cinq nuits, et n'eurent pas un mot de réponse. Il est vrai qu'ils s'étaient annoncés d'une manière inconvenante. Les sires du Puiset n'aiment pas à avoir l'air de céder aux menaces.

— Je t'assure que ceux-ci ont la mine très-modeste. En voilà un qui s'appuie sur sa lance, comme s'il était accablé de fatigue. Il lève même sa visière, dans le but, sans doute, de se faire connaître. Ne pourrais-tu jeter un regard sur lui ? Peut-être le reconnaîtrais-tu.

Le vieillard obéit, resta un moment à considérer ce cavalier, placé vis-à-vis de la petite poterne, puis se mit à secouer la tête.

— Ma vue est vieille, disait-il, et l'expérience m'a appris à ne plus m'y fier. C'est une idée, peut-être une vaine idée... Jeune fille, votre œil est meilleur que le mien ; veuillez me dire si son casque a une aigrette ?

— Je crois y voir une figure à cheval.

— C'est cela, un saint Hubert. Et son brassard est écaillé ?

— Je le crois ; mais les lames sont courtes et fines.

— Fabrique de Namur. Pouvez-vous lire sur son écu ?

— Il est uni, avec un simple cercle autour. Les armoiries sont grattées, ou du moins endommagées. C'est probablement l'effet des coups qu'il a reçus.

— Ou de toute autre chose. Je voudrais bien savoir aussi si la pointe de ses souliers est droite ou recourbée ?

— Elle me paraît être recourbée, autant que la distance me permet d'en juger.

— Alors, chère enfant, rien ne presse de leur ouvrir la porte. On peut les laisser se morfondre un moment à la rosée. Nous y en avons laissé de plus dignes. Quand Gasse de Regmalard et Richard de Château-neuf vinrent signifier au sire Hugues les menaces de l'évêque Yves, on leur fit passer deux fois vingt-quatre heures sous un climat rigoureux. Le temps est moins dur aujourd'hui ; ces gaillards-là n'en souffriront pas.

— Étonnant vieillard ! oublies-tu donc si vite tes bonnes résolutions ? Tu me semblais si contrit, si disposé à réparer, par une conduite charitable, les torts de ta vie passée ! Et voilà que tu retombes dans ton vieux péché ?

L'écuyer regarda fixement Roselle, avec un air de compassion.

— Je ne voudrais pas vous déplaire, chère petite. Mais je dis que... quand on tient, il ne faut pas lâcher. C'est une idée, peut-être, une sottise idée... Mais elle est là, dans ma vieille tête. Savez-vous que le sire est bien triste ?

— Je sais qu'il n'a pas encore paru aujourd'hui. Je devine que son amour-propre souffre de la promesse qu'il m'a faite ; mais j'espère que sa tristesse se changera un jour en joie.

— A la bonne heure ! Mais prenez garde aussi que votre joie ne se change en tristesse. Les vents et les flots sont inconstants, comme dit le troubadour ; et

certainement ils le sont moins que le cœur de l'homme. Enfin !

— Mais que signifient donc ces mystères, et pourquoi secoues-tu tant la tête ?

— Rien... pas grand'chose. Il faut chasser ces vaines pensées... On peut nous avoir donné un faux avis.

— Voyons donc, Onfroy ; n'as-tu plus de confiance en nous ?

Onfroy fit un signe de l'œil, indiquant que la présence du prisonnier le gênait. Roselle chercha donc un prétexte pour éloigner un moment celui-ci ; et, quand elle revint :

— On lui en veut, on le cherche, on le saisira, dit-il à la jeune fille ; et alors ce ne sera plus votre prière qui suffira à le sauver.

— Je ne te comprends pas. Explique-toi plus clairement.

— Ces cinq cavaliers viennent de la Flandre ; ils sont de la société de Saint-Hubert, ou je me trompe fort. Ce que vous me dites du casque de celui-là me le prouve. De plus, ils viennent de Namur.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela nous fait ?

— Ce que cela nous fait ? Vous pouvez considérer que le prisonnier n'est plus à vous, pas plus que la tour de Monthéry n'est au roi d'Angleterre. Ils viennent vous le prendre.

— Me le prendre ? Ils m'arracheront plutôt l'âme du corps.

— Cela ne leur coûtera guère, si ce sont ceux que l'on dit : les gens de Ruremonde et de Namur les on vus à l'œuvre.

— Et qu'avons-nous de commun avec ces aventuriers ?

— Rien. Mais ils se sont donné la mission de redresser les torts et d'appliquer la justice, et dès lors il n'y a plus rien à dire.

— Je crois vraiment que c'est là un rêve creux de ta part.

— Je le voudrais encore plus creux. Il n'en est pas moins vrai qu'ils gardent soigneusement les entrées, qu'ils ont un écu sans armoiries, et un saint Hubert sur la tête.

— Je ne vois rien là de bien terrible, ni de bien significatif. Ces écus sans blason ne signifient-ils pas qu'ils sont déchus du rang de la chevalerie ?

— Sans doute ; et leurs souliers sans pointe le disent bien un peu aussi. Mais ils n'en sont que plus terribles. Il n'y a rien d'acharné à réparer les torts, comme ceux qui ont des torts à expier. Mais... en voilà un qui entre : le doute ne peut tarder à s'éclaircir... Quand on tient, il ne faudrait pas lâcher...

Là-dessus, le vieillard s'en alla, toujours branlant la tête, et laissant Roselle à ses incertitudes.

Nous fatiguerions le lecteur à peindre en détail la stature, la contenance et l'armure de ces divers cavaliers. Leur présence aux portes du Puiset avait causé une certaine rumeur. Le sire, piqué par la curiosité venait d'ordonner qu'on les laissât entrer ; et ils étaient en conférence avec lui, lorsque Gérard, sous un prétexte ou sous un autre, s'introduisit dans l'ap-

partement de son maître. Là, il fut témoin du dialogue suivant :

— Jean de Ruremonde, disait celui qui paraissait être le chef de la troupe, Jean de Ruremonde vous salue, noble sire. Il vous demande en même temps de ne pas oublier vos conventions.

— Que le diable emporte Jean de Ruremonde ! Il arrive un peu tard pour en réclamer l'exécution.

— Il croyait, reprit un second cavalier, qu'il n'est jamais trop tard pour un baron d'exécuter sa parole.

— Et qui êtes-vous tous, pour venir de sa part me parler si fièrement ?

— Nous sommes des chevaliers, voués à saint Hubert de Tongres. Notre mission est...

— Dis donc des chevaliers voués au diable, répondit le sire violemment. Ne vois-je pas à vos écus que vous avez forfait à l'honneur ? S'il vous restait un sentiment de honte, vous auriez jeté là ces marques de votre félonie : dussiez-vous revêtir les haillons du mendiant.

— Nous l'aurions fait volontiers, si l'on ne nous avait dit que le mendiant n'entre jamais dans la tour du Puiset.

— Et si nous n'avions su que l'honneur y est, de vieille date, foulé aux pieds.

— Et si quelque force n'était pas nécessaire pour...

— Achève, malotru. Un écu effacé donne droit à l'insolence.

— Pour emmener le prisonnier... surtout s'il est, comme on le dit, sujet à des accès de folie furieuse. Ne nous malmenez pas, sire Éverard du Puiset : notre mission est de redresser les torts.

— Et si nous nous présentons, dit le cinquième, avec les emblèmes du déshonneur, c'est à l'évêque de Bruges qu'il faut s'en prendre : car c'est lui qui nous a conseillé de nous imposer cette humiliation, en expiation de nos péchés. Nous espérons que la divine Justice voudra bien l'agréer.

— Et où allez-vous de ce pas ?

— Nous partons pour la Terre sainte. Le même évêque de Bruges, en nous relevant de l'excommunication que nous avons encourue en pillant les monastères, nous a imposé pour pénitence d'aller combattre aux Saints Lieux, de mendier le long de la route, sans nous permettre le moindre pillage (notre consigne est de mourir de faim, nous et nos chevaux, plutôt que d'usurper un grain de froment ou un brin d'herbe), et enfin de redresser, autant que possible, les torts que nous rencontrerons sur le chemin. Dieu soit loué ! cette besogne ici ne nous manque pas. Pour nous donner la force de l'accomplir, le vieux prélat nous a consacrés au glorieux évêque de Tongres, saint Hubert, dont nous portons les insignes, au lieu de l'aigrette du chevalier. Et par la grâce de ce puissant patron, voici déjà le dixième tort que nous allons réparer.

— Le dixième !

— Le dixième, noble sire, ne vous en déplaît ; et vous voudrez bien permettre qu'il ne nous échappe pas. En effet, nous avons, tout en sortant de Bruges, sauvé un paysan qu'un chevalier emmenait malgré lui dans ses terres. Puis, nous avons rendu un âne

volé à son légitime possesseur. Puis, nous avons replanté une croix qu'on avait enlevée d'un cimetière. Peu de jours après, nous avons préservé un couvent de nonnes de l'incendie, et aidé un père à y ramener sa fille qui s'en était échappée. Près de Cambrai, nous avons dépendu un homme d'armes condamné injustement. Aux environs de Chartres, nous avons jugé un différend entre deux artisans; et, comme le condamné, dans sa fureur, avait tué son adversaire, nous lui avons demandé raison de sa conduite; et, comme sa raison nous semblait bonne, nous l'avons autorisé à continuer, suivant le texte de saint Paul : *Femmes, soyez soumises à vos maris*. A quelques lieues d'ici, ayant entendu une mendiante invoquer à grands cris Allah, qui est le dieu des Sarrasins, nous lui avons donné vingt coups de courroie. Enfin ici, tout près de vos murs, ayant vu un vieillard couper un rejet pour s'en faire un bâton, nous lui avons appliqué chacun un coup du plat de notre épée, après qu'il nous eut avoué qu'il n'en avait pas la permission du seigneur du Puiset.

— Comment ! misérables, vous venez usurper mes droits ? vous venez, jusqu'à mes portes, rendre la justice ?

— Et nous espérons bien la rendre chez vous-même. Dès que c'est là notre mission, nous sommes décidés à la remplir. Il ne faut jamais reculer dans la carrière du bien. Comme dit le saint évêque de Bruges : Plutôt mourir que de faiblir dans le devoir.

— Et quel devoir y a-t-il pour vous de vous ingérer dans ce qui ne vous ne regarde pas ?

— Vous oubliez donc, noble baron, que nous sommes redresseur de torts, que nous avons accepté cette mission, et que nous sommes décidés à tout souffrir plutôt que d'y manquer.

— Et à qui dis-tu cela ? Est-ce au sire du Puiset que tu oses tenir ce langage ?

— Nous l'avons tenu à d'aussi puissants seigneurs : aucun n'y a trouvé à redire. Un seul osa nous disputer nos droits, ou plutôt nos devoirs, et nous l'avons mis à mort. Ce n'était que justice.

— Comment, coquin ! Entendrais-tu, par hasard, me menacer du même sort ? Feins-tu d'ignorer que je puis t'écraser d'un signe ?

— Notre métier est de ne rien craindre, noble sire. La protection de saint Hubert donne une force étonnante. La trompette, qui nous sert de ralliement, semble verser dans nos cœurs une vigueur surnaturelle; aussi sort-elle des ateliers de Tongres, où l'on s'attache, comme vous le savez, à imiter celle dont le bienheureux Hubert se servait à la chasse. Nous nous laisserons volontiers écharper, tailler en pièces, pourvu que ce soit dans l'accomplissement du devoir. Willbord, donne un coup de ton instrument, afin que le sire du Puiset puisse juger de sa valeur.

Le cavalier emboucha sa trompette, et sonna une fanfare, qui fit retentir tous les échos du château. Le sire du Puiset entra là-dessus dans une grande colère : demandant si des chevaliers dégradés prétendaient être les maîtres chez lui.

— A Dieu ne plaise ! répondit le chef. Nous avons fait vœu de n'usurper ni châteaux, ni titres, ni brin d'herbe ; car cela nous est tout un. La seule chose

que nous ayons à demander au vaillant sire du Puiset, c'est qu'il veuille bien nous livrer son prisonnier, Étienne de Francourville, selon qu'il a été convenu entre lui et le noble chevalier Jean de Ruremonde.

— Les droits de celui que tu nommes là ne me paraissent point clairs.

— En tout cas, sire du Puiset, il est bien tard pour les discuter. Vous ne contestiez pas, lors des conventions que ce déloyal Francourville eût incendié les moissons des gens du sire de Ruremonde.

— Mais il était peut-être déjà fou. Le fait n'était pas encore constaté alors; depuis, il paraît avoir acquis une certaine vraisemblance.

— Je le crois, noble baron. Il n'a pas dû être difficile à ce criminel de perdre la tête au régime du Puiset, et surtout entre les mains du vieux traître, Gérard Onfroy.

A ce mot, l'écuyer dressa la tête, comme un reptile à qui on pique la queue.

— Tu serais plus justement à sa place, Oscar le Flamand, répondit-il, si les choses étaient toujours réglées ici-bas à leur juste mesure. Tes méfaits sont plus nombreux que les coups de poinçon qui ont gratté ton écu. Si la justice habitait encore sur la terre, tu serais depuis longtemps parvenu au plus haut rang, je veux dire pendu à la hauteur des tours de Malines. Quant à la pénitence, pour la faire complète, il te faudra atteindre l'âge de Mathusalem, et encore !...

— Nous irons de pair alors, bâtard de Cressy. Mais j'oubliais que je ne dois point blesser la charité. Willbord, puisque la justice et la loyauté n'habitent plus, et n'ont même jamais habité sous ce toit, donne au sire du Puiset le salut d'adieu.

Le cavalier obéit encore; mais, au moment où il embouchait son instrument, on le vit pâlir et tomber à la renverse.

— Cela n'est pas surprenant, reprit le chef; la force d'un homme n'est pas celle d'un lion. Et, encore, quel lion y tiendrait ? Quand on n'a pas mangé depuis trois jours, on peut sans honte donner un signe de faiblesse. Willbord, mon ami, ne perds pas courage. La Providence nous viendra sans doute en aide.

Mais les paroles d'Oscar le Flamand ne s'adressaient plus qu'à un cadavre.

— Ai-je dit trois jours ? reprit le chef attristé. C'était cinq jours qu'il fallait dire. Il y a cinq jours que ce pauvre pénitent n'a rien introduit dans son corps, hormis quelques gorgées d'eau, et encore après en avoir obtenu la permission des légitimes propriétaires. Ce n'est pas que nous n'ayons rencontré plus d'un morceau à notre convenance, et même aperçu un pain dans la cabane de l'ermite de Saint-Martin des Bois. Mais, comme dit le saint évêque : Plutôt mourir que de manquer au devoir.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé ? dit le sire, stupéfait de ce qui venait de se passer. Toi qui t'arroges le droit de conduire ces pèlerins, te crois-tu autorisé à les laisser mourir de faim ?

— C'est encore une de nos obligations, vaillant sire du Puiset, de ne rien demander à qui que ce soit, à moins d'être dans l'extrême besoin. Or, qui savait

que l'affaire était si avancée pour ce pauvre martyr ? Nous autres, qui avons partagés ses privations, nous nous sentons encore bons pour gagner les terres de Louville ou de Reclainville, où les cailloux sont peut-être moins durs. N'importe ! ce brave chevalier est mort la trompette à la bouche, c'est-à-dire dans l'exercice du devoir : c'est bien beau. Je ne doute pas qu'en recueillant ainsi son dernier souffle pour obéir au commandement de son chef, il n'ait fait une chose aussi méritoire que s'il était mort sur le tombeau même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mieux vaut l'obéissance que les sacrifices, comme dit encore le saint évêque. Eh bien ! Lambert, quoi ! tu t'appais là-bas contre ce mur ? Est-ce que tu te sens faiblir aussi ?

Ces avertissements à la générosité du sire étaient assez éloquents ; ils les comprit. Aussi bien, était-il préoccupé de l'objet de la visite de ces chevaliers. Sans avoir encore de parti pris, il était bien aise d'en délibérer un peu avec eux et avec lui-même ; pour cela, il lui fallait du temps.

— Onfroy, dit-il, conduis ces chevaliers à l'office, et donne-leur de quoi soutenir leurs forces défaillantes. Peut-être se convaincront-ils que notre seuil n'est pas aussi inhospitalier qu'ils veulent bien le dire. Sers-leur un quartier de venaison, quatre pains de trois livres et un broc entier de Beaugency.

— Grand merci, illustre vicomte de Chartres ! Que Dieu et saint Hubert de Tongres, aussi bien que saint Amand, vous le rendent au centuple ! Mais pour votre venaison et votre vin de Beaugency, nous avons l'honneur de vous en remercier. C'est un des points de notre pénitence de ne point manger de viande et de ne point boire de vin, sauf le cas de faiblesse et d'épuisement complet. Or... Eh ! eh ! encore toi, Gunther de Stavélo ? Je te croyais plus ferme au poste. Voyons donc ! voulez-vous tous tomber comme des femmes ?

Gérard Onfroy ayant affirmé que la table était encore servie, les quatre chevaliers le suivirent, et trouvèrent en effet un repas tout à fait en rapport avec leur longue abstinence et leur dévorant appétit. Ils y firent grand honneur. Le sire ne dédaigna pas de leur tenir compagnie ; mais, quelque instance qu'il fit, il ne put obtenir que les quatre chevaliers bussent plus de trois coups de vin vieux, lesquels furent offerts aux trois personnes de la Trinité et aux saints Hubert, Amand et Bavon, les patrons les plus vénérés en Belgique. Ce nombre leur était fixé par les statuts de l'évêque de Bruges. Et comme ils buvaient pieusement le troisième, ils eurent la satisfaction de voir apparaître leur compagnon Wilbrod, dont le trépas s'était borné à une simple défaillance. Un cri de joie salua son retour, et devint l'occasion de boire un quatrième coup de vin délicieux, vu que le cas n'était point prévu par les règlements.

Pendant ce temps-là, Roselle inquiète tremblait pour son prisonnier. Par une curiosité bien excusable, puisque la charité seule l'inspirait, elle s'était avancée jusqu'à la porte de la salle, et avait entendu ce qui s'était dit du prisonnier. A la faiblesse avec laquelle le sire en avait parlé, elle comprit qu'il

n'était guère possible d'espérer qu'il tiendrait sa parole. Outre la blessure d'orgueil qu'Éverard avait reçue, on pouvait craindre que des motifs de politique, des engagements pris ne lui fournissent un prétexte pour revenir sur une concession faite si à regret. Roselle en conclut qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour arracher cet infortuné à son sort. Comme elle en délibérait avec elle-même, Onfroy entra.

— Quelle nouvelle, Gérard ? Que demandent ces aventuriers ?

— La tête de Francourville, comme je vous l'avais prédit.

— Et au nom de qui ? Et pourquoi ?

— Cela serait long à dire. Celui qu'ils appellent Jean de Ruremonde cache, sous ce faux nom, une mauvaise origine, et une plus mauvaise conduite encore. S'il a mis dans sa cervelle d'avoir Étienne, il l'aura, vivant ou mort.

— C'est ce que nous verrons, dit la jeune fille, en secouant fièrement sa longue chevelure.

— Il l'aura, reprit l'écuyer, et je n'en voudrais pour preuve que la faiblesse que montre le sire en cette circonstance. En tout autre cas, les cinq chevaliers de Saint-Hubert seraient déjà accrochés à nos fourches, et vous le voyez à table, buvant le plus fin vin qui soit dans nos celliers. Cela seul dit tout.

— Sans doute, dit beaucoup trop. Mais nous prendrons nos précautions. Je compte sur toi, Gérard ; c'est une œuvre de charité ; te voilà en bonne voie de réparer tes vieilles sottises ; j'espère que tu ne laisseras pas échapper une si belle occasion. C'est un devoir strict qui t'est imposé. Dût-il t'en coûter la vie, tu vas me mettre ce pauvre homme en sûreté.

Le vieillard remua la tête.

— Le propre du sire, répondit-il, n'est pas de faire les choses à demi. Si on ne se hâte de prendre les devants, il les prendra lui-même. Peut-être Francourville est-il déjà repris. Oui, oui... Faire boire et manger cinq malotrus, cinq galeux, qui viennent insolemment lui demander un prisonnier ! quelle honte ! Ah ! certes, l'envoyé du comte de Montfort n'en avait pas tant dit quand il vint réclamer un cheval qui s'était fourvoyé dans les haras du sire, et pourtant le lendemain il était pendu à la grande porte du manoir, sa tête d'un côté, et son corps de l'autre. Je devine les pensées de notre maître : il souffrait d'une concession faite à vos instantes prières ; d'autre part, sa conscience le grondait encore un peu. Maintenant qu'il vous aura accordé ce que vous lui demandiez, il se croira quitte avec lui-même, avec vous, avec la justice, et il se rattachera à des engagements, à de prétendus droits d'autrui, pour revenir sur sa parole donnée. Jeune fille, si vous voulez l'avoir, hâtez-vous.

— Et que me conseilles-tu, Gérard ? Faut-il aller de nouveau me jeter aux genoux du sire ?

— Il vous renverrait au tribunal de ces cinq chevaliers, qui certainement ne vous donneront pas gain de cause.

— Faut-il fuir, alors ?

— Et par où fuir ? La porte est soigneusement fermée, et les muets veillent aux poternes.

— On pourra en gagner un, et se sauver chez l'ermite.

— Ce serait là qu'on serait le moins en sûreté. Rien de ce que dit ou fait cette folle n'est inconnu du sire. Il sait toutes ses extravagances, toutes ses imprécations ; et, si sa démence n'était un fait bien constaté, il y a longtemps que la pauvre créature aurait dansé sous un chêne.

— Il faut cependant, à tout prix, sauver ce malheureux ; j'en ai fait le vœu à la sainte Vierge, et, en même temps, j'ai promis à son fils Jésus-Christ d'aller visiter son tombeau. J'ai ajouté que si ce bonheur m'était refusé... Mais non ; c'est inutile à dire. Gérard, nous partirons ensemble, avec Étienne, avec sa mère... Est-ce que cela ne te sourit pas ?

— J'y voudrais mourir, non pas dessus, ni tout près : je n'en suis pas digne ; mais, comme le vieux Manfred, dans une grotte, tournée du côté de Jérusalem. Oui, c'est là que je voudrais mourir... Je ne sais s'il vit encore. C'était près de Laodicée, à mi-côté d'une montagne, en face du désert, vis-à-vis de la cité sainte... Je l'ai vu, là, prier comme un ange, versant des larmes sur ses vieux péchés. Je suis sûr qu'il est maintenant blanc comme neige, *super nivem dealbabor*... Personne ne vient le visiter, si ce n'est la lune, avec sa barbe jaune ; car elle a la barbe jaune, quoi qu'elle en dise... Oui, j'aurais bien fait de rester près de lui, comme il m'y engageait...

Pendant que l'écuyer s'abandonnait à ses souvenirs, moitié doux, moitié amers, un varlet vint avertir Roselle que le sire la priait de venir. Sa figure changea de couleur ; elle crut lire un arrêt de mort pour son cher prisonnier.

— As-tu bien entendu, Olasü ? Est-ce bien moi que le noble sire demande ?

— Vous-même. Les cinq chevaliers debout, la lance à la main, attendent à vous avoir vu pour remonter à cheval. Un sixième vient d'arriver, allant aussi à Jérusalem, mais en retard sur les autres, parce qu'il a fait vœu de reculer d'un pas sur trois. Il boit une coupe d'eau froide, sans s'asseoir, comme le porte sa pénitence.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille à Gérard, cela me sent fort cette justice expéditive dont tu me parlais tout à l'heure. Je tremble. Onfroy, notre pauvre ami dort dans le cabinet voisin ; je te le recommande instamment. Souviens-toi que tu ne peux rien faire de plus agréable à Dieu que de le sauver. Aie pitié de lui...

Le vieux serviteur sembla n'avoir pas entendu, ou n'avoir pas compris, ce qu'on venait de lui dire. De son côté, Roselle s'efforçait de se composer, pour ne pas trahir son émotion. Quand elle entra dans la salle, elle trouva le sire assis dans son large fauteuil de chêne sculpté, et les six chevaliers, la visière baissée, la lance à la main, debout devant lui.

LE GLOSSAIRE CANADIEN

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que le *Glossaire du Parler français au Canada*, en préparation depuis vingt-huit ans, est présentement sous presse et paraîtra prochainement.

Pour donner un juste aperçu de cet ouvrage, nous présentons, dans la page suivante (page de la couverture), une page en tout conforme à l'original, quant au format, à la disposition de texte et aux caractères employés.

Le *Glossaire* formera un fort volume, d'environ 650 pages, format petit in-quarto, imprimé sur papier "*Louvain Antique*", solidement relié pleine toile, fers sur les plats et titre doré au dos.

Nous n'avons point à faire l'appréciation du *Glossaire* ; qu'il nous suffise de rappeler les longues années de travail que "*la Société du Parler français au Canada*" a dû consacrer à sa préparation. Ce n'est donc point un ouvrage quelconque que nous vous présentons, mais une œuvre de haute valeur linguistique. C'est pourquoi nous osons croire qu'il recevra bon accueil de tous ceux qui s'intéressent aux questions de langage.

Le *Glossaire* sera mis en vente à l'*Action Sociale Ltée*, 103, rue Ste-Anne, Québec.

Prix : \$9.00 l'exemplaire pour le Canada, pour l'étranger : \$10.00, (payable d'avance par chèque négociable au pair, ou sur livraison.)

Espérant, monsieur, l'honneur de votre commande, nous demeurons,

Vos tout dévoués,

L'ACTION SOCIALE, LTÉE,

103, rue Ste-Anne, Québec.